



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

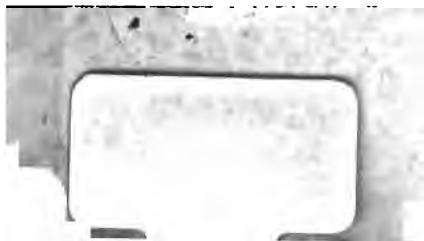
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Vet. Fr. II A. 294



485

10 12/64 1.2

12.128
M. Wamz Sophie

12/128



6 figures 1. 2

Delabos

Ph



LA FAUSSE
CLELIE.
HISTOIRE
FRANCOISE,
GALANTE
ET COMIQUE.
TOME PREMIER.

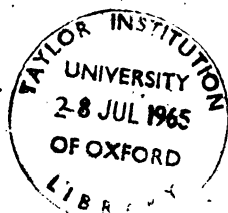


Delabos

A PARIS,
Chez PIERRE WITTE, au bas de la rue
S. Jacques, vis-à-vis de la rue de la
Parcheminerie, à l'Ange Gardien.

M. DCCXVI.

Avec Permission du Roy.



HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE PREMIER.

LORSQUE la Cour étoit à Fontaine-bleau, le Marquis de Riberville prenoit l'air à Vaux-le-Vicomte, & il eut dans cette belle maison des aventures si extraordinaires, qu'elles méritent bien d'être écrites. On sçait assez ce que c'est que Vaux-le-Vicomte. Avant que le Roi fût Surintendant des Finances, jamais Surintendant n'avoit fait bâtir une si superbe maison de plaisir. Un soir que le Marquis de Riberville étoit descendu dans le jardin pour s'entretenir dans la lecture de quelques vers, il y aperçut une jeune & belle personne à qui une femme un peu âgée aidait à marcher. Elle avoit un port majestueux, une gorge admirable & le visage d'un Ange, & le Marquis n'avoit jamais rien vu de si charmant. Quoiqu'il aimât fort la rime, ces sortes de rencontres étoient toujours plus propres à le réveiller que des satires & des sonnets. Il s'arrêta quelque temps à considérer cette belle fille, puis il l'aborda. La vieille femme qui étoit avec elle, dit que c'étoit dommage que les fontaines ne jouassent point. Il leur en offrit le divertissement, & ce fut une occasion pour lui de parler. Mais de quelques galanteries qu'il accompagnât ses

4 HISTOIRE FRANÇOISE

offres , il ne put obliger cette charmante personne à entrer en conversation avec lui : il n'en tira que deux ou trois regards languissans qui lui donnèrent de l'amour. Ceci sent l'aventure de consequence, dît-il en lui-même ; mais voyons ce qui en arrivera. Il fit venir le fontainier , & ne laissa point de dire toujours quelque mot en passant à cette belle melancolique , qui n'y répondit que par des soupirs. Mais comme il n'y a rien qui embarrasse tant un homme qui parle bien , que de se trouver avec des gens qui ne veulent point parler, c'étoit un galant fort empêché de sa personne. Ce ne fut toutefois encore rien que cela. Il amena sa belle sur un petit siege de gazon , pour voir à son aise l'effet des fontaines. A peine y fut-elle assise , que tournant la tête , elle se leva avec un grand effroi ; Monsieur , cria-t-elle au Marquis de Riberville, sauvez-moi d'un homme qui me cherche par tout pour m'enlever. A ces mots elle s'enfuit avec une vitesse incroyable, Le Marquis tout étonné , vit effectivement qu'un Gentil-homme assez bien fait couroit après elle & tâchoit de lui couper chemin. Mais la vieille femme , voulant arrêter la fugitive , étoit tombée dans le canal où elle se noyoit. Il crut être obligé de la sauver avant que d'aller aux autres ; & cela fut causé que la belle & le ravisseur eurent beau courir avant qu'il pût les atteindre. Il cria au fontainier & à un laquais qu'ils arrêtaient ce Gentil-

GALANTE ET COMIQUE.

homme , s'il étoit possible ; mais il n'étoit plus temps , l'aventurier & l'inconnuë avoient déjà gagné la cour du château ; quand on y vint il n'y avoit plus personne , & à la sortie du pont-levis on ne vit plus qu'un carosse à fix chevaux qui s'éloignoit en grande diligence. Le Marquis entre en colere ; on lui enlevoit quelque chose qui lui plaisoit. Il ordonne qu'on lui selle des chevaux , & revient dans le jardin en attendant , pour tirer quelque éclaircissement de la vieille : il ne la trouve plus, elle s'étoit dérobée. Ah ! dit-il, elle est complice de l'enlèvement ! Cela redouble sa furie ; il commande qu'on la cherche aux environs & monte à cheval pour aller après le carosse. A un quart de lieuë de Vaux , on lui dit que ce carosse avoit tourné par le chemin de Combreux , & ce qui le confirme dans la pensée que c'est celui du ravisseur , il apprend qu'il n'y a dedans qu'une Dame & un Gentil-homme. Il pousse son cheval par la même route. Il fait une lieuë , & malgré la nuit qui tombe tout à coup , il croit enfin avoir trouvé ce qu'il cherche : il lui semble entrevoir le carosse de son homme sur une éminence. Mais il se trompe ; il étoit destiné à de fréquentes aventures ce soir-là ; c'étoit un autre carosse qui étoit arrêté. Il s'en approche : au lieu de sa belle enlevée, il trouve quatre Dames toutes effrayées qui faisoient leurs efforts pour empêcher que deux cavaliers n'affaifi-

6 HISTOIRE FRANÇOISE

nassent un Gentil-homme qui étoit avec elles.

Il avoit trop bien commencé sa soirée, pour ne pas faire le heros de roman en cette occasion. A moi ! cria-t'il, assassins, à moi ! & non pas contre un homme seul qui n'a que son épée. Il se lance sur ces deux cavaliers comme un Orondate , les met en fuite , délivre le Gentil-homme de peril , & les Dames de peur. Elles étoient de sa connoissance , & le Gentil-homme aussi ; c'étoit son meilleur ami le Chevalier de Montal. Les quatre Dames étoient Mademoiselle de Barbésieux , Madame de Mulionne femme d'un Conseiller de la Cour , Mademoiselle de Velzers Hollandoise , & Mademoiselle de Kermas Bretonne. Elles alloient voir la maison de feu Monsieur le Prevost Conseiller au Parlement qui étoit à vendre, & où Madame de Mulionne devoit les régaler. On rend mille graces au Marquis de son secours , & on lui demande par quel bonheur il s'est rencontré là si à propos. Il conte son aventure & demande des nouvelles du carosse qui alloit à Combreux ; mais on se moque de lui : on lui dit qu'il fait une histoire à plaisir ; autre embarras & autre confusion pour ce pauvre aventurier. Je sois damné , rît-il, si ce que je vous raconte n'est vrai. Tu te moques de nous , Marquis , lui répond Montal , on feroit bien son rendez-vous d'un jardin comme celui de Vaux , pour enlever une femme en plein

GALANTE ET COMIQUE. 7

jour, & encore de la maniere que tu le viens de dire: cela ne peut seulement tomber dans l'esprit d'une personne qui a de la raison. Mais mon Dieu! ajouta Mademoiselle de Barbesieux, qui connoissoit l'humeur galante du Marquis; ne sçavez-vous pas que Mademoiselle de Sencelles ne demeure pas loin d'ici? Et sans obliger Monsieur de Riberville à nous dire où il va, ne devrions-nous pas nous contenter de le deviner, pour n'être pas ingrates du service qu'il nous vient de rendre? Raillez tant que vous voudrez, Mademoiselle, reprit le Marquis; mais je meure si je ne suivois ce carrosse, pour la raison que je vous ai dite. Si cela est, répondit Madame de Mulionne, vous n'avez qu'à retourner sur vos pas; car c'est celui de M. de Combreux qui s'en va chez lui avec Madame sa femme, & nous leur avons dit adieu en passant. Le Marquis retourna sur cette parole, fit escorte à la compagnie, & après quelques entretiens assez gais, le carosse arriva où l'on devoit aller coucher. De là après beaucoup de complimens & de promesses reciproques de se visiter, le Marquis reprit le chemin de Vaux.

Ses gens lui dirent à son retour que la vieille étoit revenue dans le jardin avec un laquais de livrée feuille-morte, & qu'elle avoit prié le concierge, en cas qu'on eût des nouvelles de la Demoiselle, d'en faire au plutôt donner avis à Madame la tante qui étoit à une petite

8 HISTOIRE FRANÇOISE

lieue de Vaux-le-Vicomte. Ils ajoutèrent que cette vieille les avoit priez de ne point faire d'insulte au ravisseur , si par hazard il tomboit entre leurs mains, & qu'il avoit eu ordre de cette tante de faire ce qu'il avoit fait. Ce n'étoit pas pour éclaircir le pauvre Marquis. Il pesta contre le Concierge de ce qu'il n'avoit pas arrêté cette vieille, & il se coucha peu après avec un tel chagrin , qu'il n'en dormit pas de toute la nuit. Il étoit au desespoir quand il vouloit chercher quelque lumière parmi toutes ces obscuritez , & il ne repassoit pas une seule fois dans son imagination la beauté de son inconnue , ni ne pouvoit songer aux regards qu'il en avoit reçus , & à cette aimable melancolie avec laquelle elle avoit touché son cœur , qu'il ne fût inconsolable de n'avoir pu empêcher son enlèvement. Il s'assoupit toutesfois vers le point du jour avec assez d'apparence de dormir enfin quelques heures ; mais il n'y avoit pas long-temps qu'il sommeilloit , quand il crut entendre cette belle soupirer à l'entour de son lit. Il se réveilla en sursaut , & ouvrit promptement ses rideaux pour s'éclaircir, mais il ne vit rien paroître. Il accusa la force de son imagination de cette tromperie , & tâcha de se rendormir ; mais les mêmes soupirs recommencerent & le mirent dans un trouble inconcevable. Il appella son valet de chambre. Regardez exactement par tout , lui dît-il , s'il n'y a

GALANTE ET COMIQUE. 9

personne caché ici ; mais la recherche qu'on en fit fut inutile , & ne servit qu'à augmenter sa confusion. Il fut agité de mille différentes pensées , & son extravagance alla si loin , qu'il crut que cette fille avoit pu mourir par quelque accident , & que son esprit le venoit remercier de la bonne volonté qu'il avoit eue de la secourir. Enfin ces soupirs ayant recommencé pour la troisième fois , au grand étonnement de son valet de chambre , qui dit que la voix sembloit venir de dessous le lit , où toutefois il n'avoit rien vu ; le Marquis s'éfraya , & ne put demeurer couché davantage. Il se fit donner sa robe de chambre , & ayant levé la tapisserie pour entrer dans son cabinet , il fut surpris d'en trouver la porte ouverte ; il se souvint toutefois qu'il avoit oublié de la fermer. Le grand jour commençoit d'y paroître , il y croyoit dissiper ses pensées lugubres dans la lecture de quelque livre ; mais pour troisième aventure , il n'y eut point fait le premier pas , qu'il y vit cette belle fille qui dormoit sur un lit de repos. Elle étoit couchée d'une manière si avantageuse pour sa beauté & dans un jour si favorable , qu'il sembloit que son visage répandit des rayons de lumière. Le soleil levant qui entroit par une fenêtre ouverte , produisoit ce merveilleux effet , & en faisoit autant sur son beau sein à demi découvert. Le Marquis en étoit tout hors de lui-même , tant par la sur-

10 HISTOIRE FRANÇOISE

prise de cette rencontre , que par l'amour qui l'embrasa de nouveau à cette vue. Il eut besoin de toute sa sagesse pour retenir l'impetuosité de ses premiers transports. Il se contenta néanmoins de s'approcher de cette belle dormeuse , & de lui dérober quelques baisers , tandis qu'elle dormoit assez fort pour ne s'en pas scandaliser. Il y demeura à genoux quelque temps à la contempler , puis pour ne la point éfaroucher en l'éveillant avant que d'être habillé , il revint dans sa chambre , où il se mit en état de la revoir avec plus de bienveillance. A peine eut-il achevé de s'habiller , qu'elle s'éveilla d'elle-même. Il y courut , & lui témoigna la joye qu'il avoit de ce qu'elle n'étoit point enlevée ; & lui ayant demandé par quelle aventure elle étoit là , il lui baisa mille fois les mains , sans qu'elle se donnât la peine de le repousser. Elle lui répondit avec sa melancolie ordinaire , que comme elle étoit poursuivie de près , son bonheur lui avoit fait trouver une porte ouverte à un coin du château : qu'elle s'étoit jettée dedans , pendant que son ravisseur ne pouvoit s'en appercevoir ; & qu'ayant trouvé ce cabinet entr'ouvert sous la tapisserie , elle y avoit cherché un azile , ne croyant pas que son ennemi eût la hardiesse de l'y poursuivre. Elle ajouta beaucoup d'excuses de la liberté qu'elle en avoit prise , à quoi le Marquis tout brûlant d'amour , ne répondit qu'en se jettant à ses genoux ,

GALANTE ET COMIQUE. 11

parcequ'elle étoit encore assise sur le bord du lit, & lui serrant tendrement la main entre les siennes ; Madame , lui dit-il d'un air tout passionné , ce n'est pas la seule liberté que vous avez prise dans la maison de Vaux , & dont on vous excuse bien volontiers. Il lui conta ensuite toutes les aventures qu'il avoit eues en la voulant secourir , & la conjura très-instamment de lui nommer son ennemi , afin qu'il en prît vengeance. Mais cette belle lui jettant encore un de ces regards languissans qui l'avoient déjà rendu amoureux ; Seigneur , lui répondit-elle , j'ai pour ennemi le plus honnête homme des Romains , mais je ne lui veux pas de mal : il suffit que je puisse éviter sa présence. Le Marquis jugeant au mot de Seigneur dont elle usoit qu'elle pouvoit être étrangère , & se confirmant dans cette pensée , parcequ'on attendoit à la Cour quelques Italiens , & qu'elle n'avoit pas l'accent trop françois , se tint dans un plus grand respect qu'auparavant. Il la supplia de lui vouloir du moins donner quelque connoissance de sa condition , & lui promit de la conduire en tel lieu de sûreté qu'elle désireroit. La belle y répondit de cette sorte.

Apprenez , genereux étranger , que je suis la fille de ce courageux Clelius , qui fut contraint de se retirer à Carthage pour éviter la fureur du dernier des Tarquins , & qui à son retour contribua

12 HISTOIRE FRANÇOISE

beaucoup à mettre Rome en liberté. Mon nom est Clelie, & mes actions sont si connues, qu'il faut être des pays les plus reculez, pour les ignorer. Le Marquis comme tombé des nues à cette extravagance, reconnut aussi-tôt la nature de la maladie qu'elle avoit. Jamais homme ne fut si surpris que lui, lorsqu'il fit reflexion sur toutes les peines qu'il s'étoit données pour une visionnaire; & il ne pouvoit se pardonner les soucis, les craintes & les esperances qu'il avoit prises si serieusement dans une aventure si ridicule. Toutefois s'étant un peu remis, & voyant que cela n'ôtoit rien de la beauté de cette fille qui lui avoit tant plu, il se consola, & se résolut d'avoir le plaisir de lui entendre faire son histoire jusqu'au bout. Il la remit en train de conter, & elle n'oublia rien de toutes les intrigues ingénieuses qu'on lit dans l'histoire d'Aronce & de Clelie, qui font partie du roman de ce même nom. Elle commença par l'embarquement de Clelius pour passer en Afrique; conta son naufrage & la maniere dont il avoit sauvé le jeune Aronce. L'amour qu'Aronce prit pour elle & par quelle aventure Horace devint son rival; le retour de Clelius à Rome après la fuite des Tarquins; comme Horace y fut choisi pour l'époux de Clelie, & Aronce reconnu depuis pour le fils du Roi Porfenna, ce qui fit que Clelius le préféra à Horace. Et enfin comment le

jour qu'elle devoit épouser cet illustre Aronce, il arriva cet épouventable tremblement de terre qui donna occasion à Horace de l'enlever à son rival : n'oubliant rien, comme j'ai dit, de tout ce qui suivit cet enlèvement jusques à la rencontre du Prince de Numidie qui la voulut arracher à ce ravisseur. Elle remercia même en cet endroit le Marquis de Riberville qu'elle prit pour ce Prince, & érigea tout d'un temps, le canal de Vaux en ce lac de Perouse sur lequel le Prince de Numidie avoit combattu Horace.

Le Marquis reconnut encore à cette Principauté qu'elle lui donna, qu'en s'échauffant à parler de ses chimères, elle les augmentoit insensiblement; & le plaisir qu'il prenoit à l'entendre, ne l'empêchant pas d'avoir de la compassion d'une si pitoyable maladie, il crut qu'il falloit la laisser un peu reposer, pour voir si dans quelques bons intervalles, elle ne hommeroit pas d'autres parens que Clelius, à qui on pût donner avis qu'elle étoit à Vaux. Pour cet effet, il la mit entre les mains de la concierge, à qui il la recommanda. Cette concierge la fit mettre au lit, & donna ordre qu'elle fut servie par quelques femmes. Cependant on vint avertir le Marquis, qu'un Gentil-homme demandoit à lui parler, & c'étoit le même que cette belle visionnaire avoit pris pour un ravisseur le jour d'auparavant. L'impatience de sçavoir

le nom & la qualité de cette pauvre fille, le fit aller au devant de ce Gentilhomme pour lui demander si c'étoit elle qu'il cherchoit. Ce Gentilhomme lui répondit qu'il n'y avoit point de lieux où il n'eut été aux environs pour en apprendre des nouvelles : mais inutilement. Le Marquis lui conta comment elle s'étoit retrouvée dans le château. Il n'est donc plus besoin, lui repartit ce Gentilhomme, que je vous instruisse de son malheur ; il vous a été bien aisé de le connoître, puisque vous l'avez fait parler. Tout ce que je vous puis dire, Monsieur, c'est qu'elle appartient à des personnes de qualité, qui sont inconsolables de la voir en cet état. Il est assurément pitoyable, repliqua le Marquis, & ma surprise a été extraordinaire, quand elle m'a dit qu'elle s'appelloit Clelie. Un moment après le Marquis reconnut ce Gentilhomme pour être de la Maison du Roy, & ce dernier lui donna une pleine connoissance de son nom & de sa famille, qui étoit une des plus considérables de l'Agénois. Il lui dit que Madame la Marquise de Sarbedat sa mère étoit tutrice de cette malheureuse Demoiselle, & que depuis peu ils étoient venus demeurer fort près de là, chez une parente, pour être moins éloignés de la Cour où ils avoient souvent des affaires, & pour amener quelquefois la malade se divertir à la belle maison de Vaux, comme ils avoient fait le jour

GALANTE ET COMIQUE. 15
précédent. Mais, interrompit le Marquis, est-ce qu'il n'y a point de remède à cette maladie; & que cette pauvre Demoiselle est toujours dans cette prodigieuse alienation d'esprit? Nous l'en croyions presque guérie, répondit le Gentilhomme, & on ne l'avoit amenée ici se promener, que parce qu'il y avoit plus de dix jours, qu'elle n'avoit été malade. Je l'ai fait mettre au lit, repliqua le Marquis, & des femmes qui sont ici en ont soin, pour voir si son accès ne diminuera pas. Monsieur, dit ce Gentilhomme, de la maniere que vous m'avez conté les choses, il doit être passé; car il ne lui dure jamais plus de dix ou douze heures; après quoi c'en est fait pour deux jours, sans qu'il paroisse la moindre alteration dans son esprit. Elle est raisonnable comme un autre, elle chante divinement & a beaucoup de charmes dans la conversation: si ce n'est que de temps en temps on l'avoit tomber dans je ne sçai quelle mélancolie, qui comme je croi, ne vient que de la reflexion qu'elle fait sur son malheur; car elle le reconnoît très-bien, & c'est ce qui est de plus fâcheux pour elle, & de plus particulier à sa maladie. Peut-être que si on ne lui parloit jamais de Rome ni de Romains, il seroit plus aisé de la guérir. Nous avons, remarqué que son accès la prend bien plutôt en ce temps-là qu'en un autre; mais on ne peut point la tenir enfermée, cela augmente sa tristesse &

irrite sa maladie. D'autre côté il seroit fâcheux d'avertir tout le monde avec qui elle se trouve, des visions qu'elle a sur ce point là. Je ne demande plus, dit le Marquis, d'un air un peu étonné, ce qui causa hier son desordre. Il me souvient que parmi toutes les fleurettes que je lui dis, je comparai la majesté de sa taille, & même la beauté de son visage à celle de je ne sçai quelle Romaine qui lui ressemble, & qui est peinte dans ce château; c'est moi sans doute qui ay tout gâté. Oui, dit le Gentilhomme, & j'ai achevé de tout perdre par ma présence. Vous lui avez donné lieu, reprit le Marquis, de vous prendre pour Horace en courant après elle, & c'est peut-être que vous êtes le rival de quelqu'un qu'elle aime. Hélas! Monsieur, repliqua le Gentilhomme, il n'est que trop vrai, je l'ai autrefois bien aimée & je ne m'en deffens encore qu'avec peine; mais quand vous vîtes que je tâchois de lui couper chemin, c'étoit seulement de peur qu'elle ne se blessât en courant, je m'imaginai bien que son accès lui avoit repris. Cependant je ne laisse pas de vous remercier de la peine que vous vous êtes donnée en cette occasion; car on me dit hier, que vous étiez monté à cheval avec une intention fort genereuse. Vraiment, lui repartit le Marquis en riant, vous m'aviez mis dans une furieuse colère, & j'avois pris une étrange résolution contre vous; si je vous eusse ren-

contre

GALANTE ET COMIQUE. 17

contré, nous nous serions battus à qui auroit eu la Dame. Il lui conta ensuite la seconde aventure qu'il avoit eue du Chevalier de Montal qu'on vouloit assassiner ; & le Gentilhomme lui dit, qu'il étoit moins fâché que l'accès eût repris à Clelie, puisque cela étoit cause qu'un aussi galant homme que Montal, n'avoit point été assassiné. Mais, Monsieur, poursuivit le Marquis, encore faut-il que je sçache, si vous le trouvez bon, comment cette maladie est venue à cette pauvre Demoiselle, car où auroit-elle été prendre cette manie, de croire que Clelius est son pere ; qu'il s'est retiré à Carthage ; qu'il a sauvé Aronce ; & qu'un tremblement de terre est arrivé le jour qu'elle devoit épouser cet Aronce, s'il n'y avoit quelque conformité de ses aventures avec celles de Clelie ? Il faudroit vous dire toute l'histoire, répondit le Gentilhomme, pour vous donner la satisfaction que vous souhaitez ; mais je laisserois trop languir ceux qui attendent impatiemment des nouvelles. He ! Monsieur, reprit le Marquis, nous n'avons qu'à leur envoyer un de mes gens, il les instruira de tout ; & même, si vous m'en croyez, vous ferez venir la gouvernante ici, il ne tiendra qu'à elle d'y demeurer avec sa malade, autant qu'il lui plaira. Je vous prie donc, dit le Gentilhomme, de me faire donner du papier & de l'encre pour écrire un mot à cette femme, parce qu'à moins de cela, peut-

18 HISTOIRE FRANÇOISE

être feroit-elle difficulté d'y venir. Oui, dit le Marquis ; car je la crois un peu capricieuse. Elle s'enfuit hier du jardin, comme si elle eut été coupable, au lieu d'y attendre mon retour. Ce fut pour n'être pas obligée à vous rendre conte d'une si étrange maladie, dit le Gentilhomme, la bonne femme n'aime pas à publier les deffauts de notre famille. Le billet se fit ; & on l'envoya à la gouvernante qui demouroit à une petite lieue de là, avec la tante de la malade. Ils entrèrent ensuite tous deux dans le jardin ; & après y avoir fait choix d'un lieu commode pour s'asseoir, le Gentilhomme commença ainsi l'histoire de cette belle malade.

Histoire de Mademoiselle Juliette d'Arviane.

Vous avez peut-être oui parler quelquefois de Messieurs d'Arviane. Ils sont d'une des plus nobles familles de Gascogne. Le dernier Comte de ce nom, qui n'est mort que depuis le mariage du Roi, étoit le pere de cette belle fille. Mais afin que vous puissiez mieux connoître les causes des applications de ses aventures à celle de Clelie, il faut que je prenne d'un peu plus haut l'histoire du pere de mon Heroïne. Je l'appelle ainsi, continua-t-il en souriant, puisqu'elle me fait faire auprès de vous le personnage d'un écuyer de roman. Le Comte d'Arviane avoit armé en 1644. un grand

GALANTE ET COMIQUE. 19

vaissseau & un petit pour aller faire des courses avec le Chevalier d'Arviane son frere. Comme il vint à sortir de l'emboucheure de la Garonne, il arriva tout à propos pour être témoin du naufrage d'un navire étranger, qui se brisa aux environs de la tour de Cordouan, & dont on ne pût sauver qu'un petit enfant dans son berceau qui s'étoit accroché au rocher. Le reste fut poussé en pleine mer par un vent de terre, & perit sans qu'on pût deviner à qui appartenoit le vaissseau. Le Comte fit prendre ce pauvre petit garçon, le recommanda à la femme d'un matelot; & trois mois après étant revenu de ses courses, & voyant que personne ne l'avoit réclamé, il le fit apporter à Madame la Comtesse d'Arviane sa femme, qui n'en ayant pas encore eu depuis quatre ans de mariage, se divertit à le faire élever. Voilà Clelius tout fait, interrompit le Marquis, & elle a raison dans la comparaison, si elle ne l'a pas dans l'application. Deux ans après, poursuivit le Gentilhomme, Madame d'Arviane accoucha d'une fille qui fut nommée Juliette : la fille & le garçon furent élevez ensemble jusqu'à la guerre de Bordeaux; & (il n'y a pas de roman dans ce que je vai vous dire) on ne pouvoit rien voir de plus accompli que ces deux enfans.

Durant cette guerre un des revoltez croyant gagner mon pere, en lui procurant de grands avantages, lui proposa

mon mariage avec Juliette, laquelle, quoiqu'elle n'eut encore que cinq ou six ans, me fut néanmoins accordée. On avoit conçu de moi de bonnes espérances; j'avois du bien; j'étois parent; le Chevalier d'Arviane étoit mort; on croyoit qu'il y auroit moyen de remettre la maison d'Arviane en son éclat, en me donnant cette fille avec trente mil livres de rente; car Madame sa mere ayant une incommodité qui l'empêchoit d'avoir jamais d'autres enfans, je devois prendre le nom & les armes de la maison, mais la guerre eut une issue toute contraire à celle qu'on esperoit. Tous ces beaux desseins s'évanouïrent par la fuite du Comte. Il fut obligé de se refugier en Angleterre, jusqu'à ce qu'il pût justifier son innocence. Ses biens furent confisquez en même-temps; Juliette y fut emmenée avec le jeune étranger, qui eut tout le loisir d'y gagner ses inclinations à mesure qu'ils avancerent en âge. Enfin, que vous dirai-je? Ils vinrent tous deux à s'aimer tout de bon. Le Comte d'Arviane qui s'en apperçut, ne voulut pas laisser enraciner cette amour. Quelque vertu qu'il vît reluire dans cet Aronce, sa naissance ne répondoit peut-être pas à celle de sa fille; & il n'avoit pas de bien. Le Comte prit donc résolution de les-separer, & ce jeune garçon n'eut pas plutôt atteint l'âge de quinze ans, qu'il l'envoya hors de Londres dans une des plus celebres Academies du

GALANTE ET COMIQUE. 21
Royaume pour y faire ses exercices.

Cependant la beauté de Juliette commença à faire du bruit à la Cour du Protecteur. Elle fut recherchée de plusieurs grands Seigneurs Anglois. Comme entre un grand nombre de soupirans, il y en a toujours qui s'attachent plus que les autres, le fils d'un Milord en devint passionnément amoureux, & cet amour vint à la connoissance de tout le monde. Juliette néanmoins n'y répondoit pas, & bien au contraire, elle écrivit son déplaisir à son jeune amant, lequel entrant dans un desespoir furieux de ce que le Comte d'Arviane approuvoit les soins de son rival, s'en revint secrètement à Londres, fit une querelle au fils du Milord, le blessa dangereusement, & il fut arrêté en même-temps. Le blessé étant un homme de grande qualité, on crut le jeune étranger perdu. Le Comte d'Arviane même fut obligé de l'abandonner par politique; mais voici encore un sujet d'application pour notre Clelie. Un des Seigneurs du Parlement nommé le Marquis de Vingster, sçachant comment ce jeune homme avoit été recueilli du naufrage; & ayant pris garde au jour & à l'année que ce naufrage étoit arrivé, & remarquant outre cela des traits qui le touchèrent dans le visage du criminel, il entra en quelque soupçon que ce ne fut le fils de son frère, dont il avoit toujours cru que le vaisseau s'étoit perdu la même année en fuyant d'Angleterre au

42 HISTOIRE FRANÇOISE

commencement des troubles. Enfin ce Seigneur ménagea si bien quelques séances de la Chambre, qu'il eut le temps de s'éclaircir. L'étranger fut reconnu pour le fils de Milord Vingster, & son oncle obtint sa grace. Je ne vous parle point de la joye de la pauvre Juliette. Ce fut une Clelie qui avoit vû reconnoître son Aronce pour le fils du Roi Porfenna. Sa joye fut telle, que n'ayant pû la cacher à toute l'Angleterre, le blessé en mourut de déplaisir plutôt que de ses blessures.

Cependant la faveur du Marquis de Vingster oncle de notre Aronce, étant fort grande auprès de Cromwel, le Comte d'Arviane tâcha de faire sa paix par son moyen, avec Monsieur le Cardinal Mazarin, & rentra dans ses biens. Il revint en Gascogne. Le jeune Vingster y revint aussi avec sa chere Juliette. C'étoit alors une fille de quatorze ans, la plus charmante du monde. On vint ensuite à Paris, où on lut la Clelie. Monsieur de Scuderi, dit-elle cent fois en la lisant, a prédit dans ce roman les aventures que je devois avoir. Elle ne pouvoit cesser d'admirer ce rapport surprenant de celles de Clelie avec les siennes: Elle les lût jour & nuit deux ans durant, pendant lesquels Vingster ne la laissa point manquer d'autres divertissemens. Il n'y avoit pas de Fêtes magnifiques qu'il ne donnât à sa belle maîtresse. Non pas qu'il ait demeuré ces deux années dans cette oisiveté

GALANTE ET COMIQUE. 23

amoureuse, car il commandoit les troupes auxiliaires d'Angleterre; mais quand il pouvoit dérober quelque temps à la guerre, il venoit en poste le donner à son amour, Enfin, on vint à parler de paix entre les deux Couronnes. L'oncle du jeune Vingster, & le Comte d'Arviane jugeant les partis sortables, se resolurent de marier Juliette avec son amant. On retourna en Gascogne pour faire les noces: Voici une étrange sympathie avec le Roman de Clelie. Le jour même qu'on les devoit marier, il arrive à Bordeaux un furieux tremblement de terre. Les flâmes & les cendres n'en sortoient point comme à Capoue; mais une espece de rocher en sortit de la terre sur le rivage de la Garonne. Quelques personnes en furent englouties sur les grands chemins. Plusieurs maisons en furent abbarues; & afin que l'avanture de cette Demoiselle ressemblât de tout point à celle de la Romaine, ma jalousie m'avoit conduit justement à l'heure de ce désordre vers la maison de campagne où ces noces se devoient faire, pour tâcher d'enlever Juliette. J'y arrivai assez à temps pour l'emporter entre mes bras, comme cette maison même s'alloit écrouler. Voilà, Monsieur, toute l'histoire de Mademoiselle d'Arviane, & ce qui donna commencement à sa maladie. Je me servis du prétexte du tremblement pour me purger du rapt dont on m'accusa; mais elle qui en sçavoit la verité en conçut un

14 HISTOIRE FRANÇOISE

tel déplaisir, que la fièvre chaude s'y mêlant, elle lui causa une alienation d'esprit, & peu à peu l'imagination d'être Clelie lui en est venue. Monsieur, dît le Marquis, vous m'avez conté quelque chose d'admirable; mais que devint le jeune Vingster après que vous eûtes enlevé sa maîtresse! Le Comte d'Arviane, & lui, répondit le Gentilhomme, firent forces poursuites contre moi. L'un par les voyes de la Justice: il m'accusoit de lui avoir donné quelque breuvage. L'autre par les appels qu'il me fit faire: je me battis deux fois contre lui. Mais enfin n'y ayant point d'esperance à la guerison de Juliette, son oncle le rappella en Angleterre. Depuis ce temps-là Monsieur & Madame d'Arviane sont morts. Ma mere étant la plus proche parente de la malade, elle fut chargée de sa tutelle: & il y a près de six ans que cette pauvre fille est affligée sans pouvoir guerir. Il n'y a pas de divertissemens qu'on ne lui ait donnez. Ma mere l'a menée à Paris il y a six mois. On l'a fait voir à tous les medecins qui n'ont pû y trouver de remede. Ni le changement d'air, ni la solitude, ni les compagnies, rien ne lui ôte cette imagination. Parlez-lui de Romains, ou qu'elle voye quelque objet qui lui rappelle ses fantaisies, elle retombe dans l'extravagance. Vous en eûtes hier une assez grande preuve, quand vous lui donniez le divertissement des cascades.

Après avoir ainsi fini son histoire, il se

se leva & témoigna de vouloir prendre congé du Marquis, parce qu'il étoit de garde à Fontainebleau ce jour-là. Ce dernier promit d'avoir grand soin de la malade, & le Gentilhomme monta à cheval, & prit le chemin de la Cour.

A peine fut-il parti, que le Marquis étant encore dans la cour du château, ouit arriver un carosse à la porte. Il en vit peu après descendre le Chevalier de Montal & les Dames qui lui avoient promis le soir précédent de le visiter, & il courut promptement les recevoir. D'abord Mademoiselle de Barbesieux prit la parole pour toutes les autres, & lui dit, qu'elles venoient sçavoir si la belle enlevée ne l'avoit point empêché de dormir. Voyez, Mesdames, répondit-il, en leur montrant le parent de cette fille, qui ne faisoit que de monter à cheval; Voilà encore le ravisseur qui sort d'ici, & nous sommes maintenant lui & moi, les meilleurs amis du monde. Quoi? Monsieur, interrompit Madame de Mulionne, vous en avez eu effectivement des nouvelles? Et très-plaisantes, Madame, répondit le Marquis. Cette infortunée est ici couchée entre deux draps. Ho ho! dit Montal, tu es bien-heureux. La belle a-t-elle la peau douce? Oh! taisez-vous, s'il vous plaît, Monsieur, lui dit Mademoiselle de Barbesieux; vous voilà déjà prêt à dire des folies à votre ordinaire. On entra ensuite jusques dans le jardin, où la com-

pagnie voulut faire un tour de promenade avant qu'elle monter aux appartemens, & le Marquis étant pressé de dire ce qu'il avoit appris de sa belle mélancolique, il en fit l'histoire à ces Dames, telle qu'on venoit de la lui conter. He bien, dit Mademoiselle de Barbesieux, après qu'il eut fini, j'avoüerai à cette heure que je soupçonnois hier le Marquis de nous avoir fait une menterie, & que je ne croyois nullement qu'il courût après une telle aventure. Et moi aussi, ajouta Madame de Mulione, je m'imaginai que la confusion de nous avoir rencontrées lorsqu'il n'en avoit pas d'envie, lui avoit fait trouver sur le champ ce qu'il nous conta; car en effet il y avoit si peu de vrai-semblance, qu'à moins de ce que je viens d'entendre, je ne l'eusse jamais cru, & je soupçonnois comme vous un autre mystère dans son voyage. Vous me faites trop d'honneur, Mesdames, dit le Marquis, & je vous suis vraiment fort obligé de ces bons sentimens. Nous ne parlons pas sans raison, lui repartit Madame de Mulione, & je prens à témoin Mademoiselle Velzers & Mademoiselle de Kermas, si on ne nous apprend pas l'autre jour, des choses qui ont dû nous donner ce soupçon de vous. Il est vrai, dit Mademoiselle Velzers; mais laissons-la Monsieur le Marquis, Madame, si vous m'en croyez, & songeons à faire acquitter le Chevalier d'une histoire qu'il nous promit hier. Ah! vous avez

GALANTE ET COMIQUE. 27

raison , répondit Mademoiselle de Barbesieux, il nous a dit que l'attentat qu'on fit hier sur sa personne , étoit la suite d'une intrigue d'amour ; il faut qu'il nous la conte. Je le veux bien , répondit le Chevalier , & l'histoire n'en sera pas moins plaisante que celle de la Clelie Gasconne. A ces mots on se teut , & il commença ainsi.

Histoire du Chevalier de Montal & de Madame de Laumer.

Si Monsieur le Marquis a eu bien de la peine pour une visionnaire , une visionnaire aussi a été cause que je pensai hier être assassiné. Il y a une certaine Dame qui a un château sur le chemin de Marsal , laquelle se pique d'être la plus belle femme de Lorraine , & d'avoir aussi le plus bel esprit du monde. Pour de la beauté elle en a sans doute ; & une preuve de cela , Mesdames , c'est que j'en ai été amoureux , & que je n'ai pas le goût si méchant que d'aimer une laide. Mais vous ne ferez pas de son esprit le même jugement qu'elle.

Lors donc que le Roi fit le voyage de Marsal , un des plus beaux Princes , non seulement de notre Cour , mais de l'Europe ; & vous voudrez bien , Mesdames , que je vous taise son nom & son rang. Si je vous l'avois nommé , un secret que j'ai gardé long-temps , iroit dès demain jusques à ses oreilles , & c'est ce que je ne juge point encore à propos.

28 HISTOIRE FRANÇOISE

L'impertinent historien ! dît Mademoiselle Velzers, qui en trois paroles qu'il a dites, n'a pû s'empêcher de se donner de la vanité & de nous faire injure. Ce n'est pas vous faire une injure, lui répondit-il, que de se défier de vos langues. Jamais femme n'a pû garder un secret un demi jour. Et pensez-vous, ajouta-t-il en la regardant plaisamment, que sans cela j'eusse attendu jusqu'aujourd'hui à vous faire sçavoir que je vous aime ? Ha ! voila une jolie maniere de se declarer, dît Madame de Mulionne à la belle Hollandoise, & je ne sçai pas comment vous recevrez cela ; mais il ne doit point y avoir de fierté pour un aveu fait de cette sorte. La Demoiselle, repartit Montal, n'en rougit pas moins de colere ; mais c'est à cause qu'il n'y a rien de si vrai que ce que j'ai dit. Mon Dieu ! interrompit Mademoiselle de Barbesieux, on ne met point en doute que vous n'ayez dit vrai en disant que vous l'aimez ; & quelque mauvaise opinion que vous ayez de la langue de toutes les femmes, on doute encore moins qu'elle ne soit assez secrette pour vous aimer aussi sans en parler à personne. Mais achevons, s'il vous plaît, l'histoire de la Dame de Marsal.

Le Prince, reprit-il, ayant eu besoin de rafraîchissement sur le chemin de cette ville, fut contraint d'entrer chez cette Dame pour en trouver. Et comme c'étoit une femme à ne point laisser échapper une occasion de se mettre des visions

dans la tête, ou plutôt qu'elle étoit d'humeur à faire vanité de tout ; elle voulut persuader à ses amies que de simples civilités que le Prince lui avoit faites, avoient été une déclaration d'amour. Elle eut même l'esprit de leur faire croire qu'il ne s'étoit arrêté dans son village, que pour avoir un prétexte de lui parler. Aussi-tôt toutes ces bonnes campagnardes lui conseillèrent de ne pas négliger une si bonne fortune. Elles la pressèrent de suivre ce beau Prince à Marsal, & lui recommandèrent même de ne point s'épargner à lui faire de grandes avances. Allez, lui dirent-elles, Madame, vous ne sçavez pas de quelle conséquence cela fera pour vous, & on ne fait pas de façons avec des Princes comme avec d'autres gens.

Ces admirables conseils firent aller la Dame à Marsal, où j'eus l'honneur de la voir & de l'entretenir pour la première fois ; car comme je vis qu'elle étoit en peine, & qu'elle cherchoit quelque chose chez le Roi, je m'offris à la conduire où elle voudroit : mais elle me dit qu'elle ne vouloit que voir dîner le beau Prince dont je vous ai parlé, ce que je lui fit obtenir. Mes amis la placèrent si commodément, & la mirent si bien en vûe, qu'au grand contentement de son cœur le Prince ne regarda qu'elle durant le dîner. Ce fut pour lors que persuadée elle-même de ce qu'elle n'avoit voulu persuader qu'aux autres, elle s'en revint

dans son village toute orgueilleuse & toute fiere de sa conquête. La Dame qui auparavant faisoit vanité d'une foule d'adorateurs qui lui venoient tous les jours de six lieues à la ronde, tint depuis à grande honte d'être servie par des galans de leur sorte, & il n'y eut pas jusqu'à son mari que la force du Sacrement ne put mettre à couvert de ses mépris. S'il lui demandoit ou déroboit quelque faveur, c'étoit un crime de péculat; il s'approprioit ce qui n'appartenoit qu'au Prince, & elle le menaçoit de le perdre. Toute la compagnie ne put se tenir de rire à cet endroit, & Madame de Mulsionne dit: Voilà une créature bien folle; mais c'est peut-être une des folles inventions du Chevalier. Je me donne au Diable, reprit-il, si j'ajoute rien à l'histoire, & si je ne vous dépeins l'humeur de la Dame telle qu'elle est. On m'a dit même qu'elle méprisa si fort son mari, que le pauvre campagnard fut contraint de la battre par excès d'amour, parce qu'elle ne voulut point permettre qu'il la traitât plus doucement. Enfin elle mena deux ans cette vie, jusqu'à ce qu'il plût à mon destin que je fissé une partie de chasse avec Monsieur de Laumer son mari, qui étoit venu à Thoul où j'avois mon régiment. Je ne sçavois pas toutefois qu'elle fût la femme de ce Gentilhomme; car quoiqu'elle eût reçu de moi à Marsal le bon office que je vous ai dit, je ne m'étois pas informé du nom de la

Dame, & je ne la connus que de vûe. Cela fit que j'eus une assez agréable surprise en la trouvant chez Laumer, quand il m'y regala au retour de notre chasse; mais je pourrois dire aussi que l'étonnement où je la mis ne céda point au mien.

Laumer qui s'apperçut que sa femme avoit changé de couleur en me voyant, me vint dire à l'oreille tout familièrement; Chevalier, ne sois point surpris si ma femme te fait mauvaise mine, c'est une bête qui en use ainsi pour tout le monde, & qui enrage quand je lui amène un homme ici. Hélas! lui répondis-je en levant les épaules, elle me fera telle mine qu'il lui plaira, & si elle veut je ne la regarderai point. Au contraire, me dît Laumer, tu me feras plaisir de lui parler. Puis, se tournant vers elle; Ma femme, lui dît-il, entretenez Monsieur pendant que j'irai donner ordre à nous faire dîner. Ce fut ce jour-là que je devins amoureux de cette belle.

La curiosité de faire changer son esprit que son mari m'avoit dépeint si cruel, & la commodité qu'il me donna d'être seul avec elle, furent les premières causes de mon amour. Monsieur votre mari, lui dis-je aussi-tôt qu'il fut sorti, me viens d'apprendre une chose étrange de vous. Est-il possible, Madame, que vous maltraitez ainsi les gens qu'il vous amène pour vous adorer? Car vous voir & vous adorer, ajoutai-je, ce n'est qu'une même chose. Elle fit un petit soupir avant

que de répondre à cela , puis tournant les yeux amoureux sur moi ; Monsieur, me dit-elle , si j'avois autant d'obligation à tous ceux que mon mari amène ici que je confesse vous en avoir , je n'aurois pas tant leur présence en horreur. Ce mari revint comme elle achevoit ces paroles , & m'empêcha de répondre à leur douceur. La douceur n'en étoit pas si grande que vous le croyez , dit Mademoiselle de Barbesieux , & elle étoit sujette à explication. Je vous l'avoüe , reprit-il , mais moi à qui il suffira toujours qu'une femme en dise autant , pour m'imaginer être bien avec elle , & qui d'ailleurs n'avois aucun sujet de croire que ce fût une énigme , je ne laissois pas de l'en aller remercier par une belle déclaration d'amour , si ce mari ne fût point revenu. O quel plaisir ç'eût été , dit Mademoiselle Velzers , elle lui auroit mangé les yeux. Comme elle me les a mangés , répondit-il , quand je lui fis cette déclaration trois jours après. Je la lui envoyai adroitement par un de mes laquais , & la réponse m'en fût tout-à-fait favorable. A ce que vous dites , interrompit de nouveau Mademoiselle de Barbesieux. Parbleu ! la voici encore , dit le Chevalier en la tirant de sa poche , & vous n'avez qu'à lire. Madame de Mulionne la prit , & tandis que Barbesieux lisoit par dessus son épaule , elle y leut ces paroles.

Oui, Monsieur, je m'estimerai toujours la plus heureuse femme du monde, de vous avoir connu, & sans doute vos premiers soins m'ont touchée sensiblement. Je voudrois, s'il étoit possible, demeurer toujours avec vous, pour ne parler d'autre chose; mais cependant je vous prie de n'avoir point d'amour pour moi, cela ne nous feroit que du mal à l'un & à l'autre.

A qui comprend le sens de cette réponse, dit le Marquis, l'équivoque en est admirable; car lorsque la Dame dit qu'elle est heureuse d'avoir connu le Chevalier, & que ses premiers soins lui ont plu, on voit bien qu'elle entend parler de ceux qu'il a pris pour lui faire voir dîner le Prince. Mais aussi, ajouta Madame de Mulionne, pour avoir répondu en ces termes, il falloit que le billet du Chevalier ne fût pas moins équivoque à son égard. Moi, dit le Chevalier, je lui avois écrit que je lui étois fort obligé du bon accueil qu'elle m'avoit fait, & que si je croyois que mes premiers soins ne lui eussent pas déplu, j'employerois toute mon adresse pour la voir le plus souvent que je pourrois. Qu'au reste je la priois d'être assurée qu'elle m'avoit rendu le plus amoureux de tous les hommes. Quoi qu'il en soit, Mesdames, poursuivit-il, l'ignorance du sens que

pouvoit avoir ce billet, ne lâissa pas de me rendre effectivement tres-amoureux ; & je commençai dès-lors à chercher mille inventions pour la voir. Elles me devinrent d'autant plus necessaires , que son mari fut jaloux de moi , & ne me permit plus d'aller chez lui. Ce dessein me coûta bien de l'argent à Thoul durant un hiver qu'elle y fut amenée par ce jaloux qui y avoit un procès. Il n'avoit pas voulu la laisser seule en son château. Il n'y a point de déguisement que je n'aye pratiqué pour lui pouvoir parler , jusqu'à ce qu'enfin , ayant eu occasion de lui dire , qu'elle fit semblant d'être en colere contre moi de ce que j'avois sollicité pour leur partie, cette artifice diminua un peu la défiance de son mari.

Alors pour aller souvent dans son logis , je m'habillai en femme ; ce qui me réussit si bien , que je n'en bougeois toutes les fois que le mari étoit hors de la maison. Mais j'avoue à ma honte que je n'avançois rien auprès de la Dame ; & qu'après bien des équivoques , & pour le moins autant de soupirs que j'en ai déjà fait pour Mademoiselle Velzers , je pensai tomber des nues lorsqu'elle voulut par pitié me faire son confident , ne pouvant m'accepter pour son amant. Cela arriva de la plus plaisante façon du monde. Comme j'étois à ses genoux tout transporté , & qu'en accusant ses cruautéz de causer ma mort , je lui protestois que j'eusse voulu être fils ou frere

GALANTE ET COMIQUE. 35

de Roi , pour être plus digne d'elle , elle fit un profond soupir , & me donnant sa main à baiser , comme une grande faveur : Ah , dit-elle , mon cher Chevalier , que vous êtes cruel de me blesser par où je suis si sensible ! Et pourquoi , Madame , lui répondis-je , prenant toujours pour moi ce qu'elle disoit , aimeriez-vous mieux que je mourusse en me taisant ? Allez , poursuivit-elle , je ne veux plus abuser de votre patience ; & comme je connois la force de votre tendresse envers moi , je vais aussi vous témoigner par l'aveu que je vous ferai la grandeur de l'estime que j'ai pour vous. J'attendois après cela qu'elle m'assurât de mon bonheur , & tout mourant d'amour dans cette pensée , je ne sçai à vrai dire à quoi déjà je ne me disposois pas , quand cette visionnaire m'assassina de la sottise confidence de son amour pour le Prince.

Quoique je visse tromper mes espérances , je ne pus m'empêcher d'en rire ; & la nouveauté de cette extravagance étonna même si fort mon amour , qu'il me sembla s'enfuir de mon cœur aussi vite qu'il y étoit venu. Pourtant le dépit d'avoir dépensé tant d'argent inutilement , & un certain point d'honneur , que vous nommerez comme il vous plaira , ne purent consentir à me laisser entièrement abandonner ma poursuite ; & changeant de batterie auprès d'elle , je m'obstinai à n'en être pas la dupe. Je continuai à la

visiter tous les jours en habit déguisé, & je me mis si bien auprès de cette folle avec la qualité qu'elle m'offroit de simple confident, que je n'en voulus plus d'autre. Je lui faisois à toute heure des portraits avantageux du Prince : c'étoit une chose qui se pouvoit faire sans le flater. Je le feignois amoureux d'elle pour la rendre elle même plus amoureuse, & ajoutant à cela mille promesses de faire en sorte qu'elle pût l'entretenir un jour en particulier, & de donner envie à ce Prince de la venir voir *incognito*, quand je serois retourné à la Cour, je la mettois si fort hors d'elle-même, & je lui caufois tant de joye, que je puis dire qu'elle se donnoit en proie à mon amour sans y songer. Ah ! Madame, lui disois-je une fois assis sur son lit où elle étoit encore, pendant que je lui passois éfrontément la main sur la gorge ; si c'étoit le Prince qui prît cette liberté, au lieu que ce n'est qu'un confident, quel plaisir ! L'extravagante femme, s'écria Madame de Mulfione ! Hé Madame, ajouta Barbesieux, dites plutôt l'extravagant homme de nous conter de telles folies, & si peu vrai-semblables. Ah ! reprit-il, je sois le plus misérable du monde, si je ne vous dis la vérité, & s'il n'est assuré que la Dame ne m'eût pas repoussé, pourvu que je n'eusse rien entrepris que par comparaison de ce qu'auroit pu faire le Prince. O bien Chevalier, lui dit cette même De-

GALANTE ET COMIQUE. 37

moiselle avec une mine un peu sévère; nous vous avertissons que nous ne voulons pas entendre des folies pareilles à celles-là. Mais, Mademoiselle, répondit-il, vous voulez sçavoir mon histoire, & c'en sont-là les points principaux. Il faudra bien que vous ayez patience si vous êtes curieuses d'entendre le reste. Va, va continue, lui dit le Marquis, je les retiendrai si elles veulent s'en aller. Mon Dieu! reprit le Chevalier, est-ce qu'il ne faut pas qu'elles fassent un peu de façons à tout? il y va de leur honneur. Mais n'importe je prendrai garde à ce que je dirai.

Enfin, Mesdames, au milieu de mes délices, le Ciel me voulut faire éprouver un trait de sa rigueur, & je reçus un ordre de la Cour pour m'en aller avec mon regiment dans une autre ville assez éloignée. Je vous laisse à deviner combien je me plains de la Fortune devant la Dame, combien j'accusai la Cour d'injustice, qui ne devoit pas ignorer que je me plaisois mieux à Toul que par tout ailleurs. Et pour l'amour de vous & de votre scrupuleuse honnêteté, je ne vous dirai point aussi qu'elle me donna plus de mille baisers à mon départ. Elle pleura comme une folle l'éloignement d'un homme qui contrefaisoit si bien ce que son Prince eût pu faire. Elle m'écrivit vingt lettres les plus tendres du monde, pour me faire ressouvenir d'aller parler d'elle au Prince; & elle m'en importuna



tant, qu'enfin l'idée de sa beauté toute puissante sur un homme de mon tempéramment, me fit prendre la résolution que je vais vous dire. Je retournai exprès aux environs de son château un jour qu'on y devoit faire la Saint Hubert; & menant avec moi quatre ou cinq de mes cavaliers, je me trouvai à cette chasse, où de sens froid je tuai plusieurs des chiens de son mari, & fis faire quelque autre dégât sur ses terres. La Dame que j'avois instruite le sollicita aussitôt d'en prendre vengeance, & lui persuada de me faire un procès criminel. Ce procès, comme nous l'avions bien prévu, fut évoqué au Conseil du Roi, à cause de certaines circonstances, & cette belle continuant à faire l'enragée contre moi, s'offrit pour aller elle-même le solliciter. D'abord le mari fit assez de difficulté de l'y mener; mais une fâcheuse goutte à quoi il étoit sujet, bien qu'il fût encore jeune, le cloua dans son lit. L'affaire pressoit, il l'envoya enfin à Paris toute seule. Je la suivis bien vite & nous y recommencâmes nos confidences jusqu'à ce qu'il se presenta une occasion de faire mieux. Cette précieuse occasion arriva plus belle que je ne l'avois esperé, par le moyen du départ du Roi, qui s'en alla de Paris à Saint Germain après la mort de la Reine Mere; & le Conseil ayant suivi la Cour, Madame de Laumer eut un prétexte pour s'y rendre, & c'étoit où je la voulois.

Là je communiquai le secret de ma bonne fortune à un officier du Prince ; & comme il n'y a guere de courtisâns qui ne servent volontiers un ami auprès d'une amie , je lui fis donner sa parole, qu'il iroit voir la Dame comme si c'eût été de la part de son maître , afin que si elle promettoit quelques doux momens , je les allasse fort bien passer avec elles sous le nom du Prince. O quelle malice ! dit la jeune Madame de Mulionne. J'ai oui parler de cette aventure , ajouta le Marquis ; mais je ne croyois pas , dît-il , au Chevalier, que tu en fusses le heros , & on ne nommoit personne. Cela est vrai , reprit Montal , c'est qu'on m'avoit fait promettre solennellement que je ne la publierois pas , mais la chose a changé de face.

Les affaires étant donc disposées de la sorte , je menai la Dame au vieux château. Elle y vit encore une fois dîner le Prince ; il étoit venu voir le Roi ce jour-là. Mon ami ne manqua pas l'après-dîné de lui faire un message concerté ; il lui dit que le Prince l'avoit reconnue pour cette même Dame dont la beauté l'avoit touché sur le chemin de Marsal , & à Marsal même , & qu'il l'envoyoit vers elle pour la prier de souffrir qu'il la vint voir la nuit suivante. Elle fit semblant d'abord de se gendarmer contre une telle proposition , suivant la coutume du sexe de rejeter d'abord les plaisirs qu'il souhaite le plus. Le Prince , répondit-elle

en pleurant , a bien peu de considération pour moi de vouloir commencer par où il devroit finir. Quoi donc ! une pauvre femme est-elle si malheureuse , qu'elle ne puisse aimer un homme sans qu'il s' imagine aussi-tôt que c'est pour ces folies-là ? & depuis le plus petit Gentil-homme jusqu'au Prince , du moment qu'ils croient être aimez , c'est là le beau compliment qu'ils ont à nous faire. Les larmes interrompirent un peu cette lamentation , puis comme si elle eût gagné une importante victoire sur son amour ; Non Monsieur , ajouta-t-elle , je n'y consentirai jamais. He bien , lui répartit mon ami en se retirant tout froidement , je vais porter vôtre réponse au Prince. Hé , mon Dieu ! reprit-elle , vous êtes bien pressé. Voudriez-vous que je dise oui tout d'un coup ? N'est-ce pas à vous à chercher des raisons pour détruire les miennes avant que de vous en aller ? Si tous les messagers étoient faits comme vous , il n'y a point d'amante qui ne se vît réduite à faire d'éternels refus.

Madame de Mulionne ne pût s'empêcher d'interrompre encore le Chevalier , en disant : Voilà un homme qui nous en donneroit bien à garder , si nous le voulions croire , & qui fait de jolis portraits des femmes. Madame , lui répondit-il , je vous fais le portrait d'une folle qui ne ressemble à pas une de vous ; mais je n'ai pas dit la moitié de ce que je pourrois dire d'elle.

Tu

GALANTE ET COMIQUE. 41

Tu connois Saint-Soulieu , pour-
 vit-il en s'adressant au Marquis , &
 comme c'est lui que j'employai, tu peux
 juger ce que l'homme a été capable de
 faire. Il est vrai que Saint-Soulieu est un
 froid bouffon , dit le Marquis. Je veux
 mourir, ajouta le Chevalier, s'il n'eut un
 entretien d'une heure avec cette visionai-
 re, où ils dirent des choses qui vaudroient
 infiniment plus que ce que je vous ai con-
 té , si je pouvois m'en ressouvenir. Hé
 bien , à cela près , concluez , dit Made-
 moiselle Velzers. Ah ! reprit-il , Made-
 moiselle , j'aime cette charmante impa-
 tience en vous , & c'est une marque que
 vous êtes curieuse des beaux endroits. Il
 la fit rougir cruellement avec ces paro-
 les , puis reprenant son discours ; Enfin,
 dit-il , la Dame accorda au Prince l'en-
 trevûe qu'il lui avoit fait demander , à
 condition toutefois que pour soulager sa
 pudeur , elle l'attendroit sans lumière ,
 quitte à en faire allumer après qu'ils au-
 roient fait connoissance. Elle ne fit en
 cela que prévenir heureusement la de-
 mande que Saint-Soulieu lui devoit faire
 de cette précaution. Il fut donc arrêté
 que le Prince viendrait à minuit avec
 une simple lanterne sourde , qu'il n'ou-
 vriroit que quand la belle lui en donne-
 roit la permission : Que l'hôte du logis ,
 où elle demeurait tiendrait sa porte ou-
 verte toute la nuit : Qu'il y feroit la gar-
 de tout seul , & qu'il laisseroit monter
 à la chambre de la Dame sans s'informer

42 HISTOIRE FRANCOISE

de quoi que ce fût, ceux qui viendroient pour la voir à cette heur-là. Ce que Saint-Soulieu ordonna aussi-tôt de la part du Prince à cet hôte, qui tint à beaucoup d'honneur qu'une si noble intrigue se passât dans sa maison. J'allai me préparer de mon côté à faire le Prince le mieux qu'il me seroit possible, & quand l'heure vint, que j'avois attendue avec l'impatience d'un homme à bonne fortune, je me mis en chemin avec mon ami Saint-Soulieu, pour aller au champ de bataille. Mais une disgrâce effroyable m'y attendoit que je n'avois nullement prévue. Le mari averti que je sollicitois plus souvent sa femme que mes Juges, & se trouvant délivré de sa goutte, étoit venu en poste à Paris pour observer notre conduite. N'y ayant pas trouvé la belle, il ne se donna le loisir que de faire repaître ses chevaux, & vint le plus vite qu'il pût à S. Germain. Etant arrivé il se fit conduire au logis de sa femme par un valet d'écurie; il demanda sa chambre à l'hôte qui la lui enseigna, croyant qu'il fut officier du Prince. Il y monta justement un peu devant que j'y arrivasse, & sa femme l'ayant traité d'Altesse à l'entrée de la porte, où elle le prit pour le Prince, cela causa un désordre épouvantable : car comme j'entrai chez elle immédiatement après lui, il me saisit par le bras. Je fus contraint d'ouvrir ma lanterne sourde pour me reconnoître. La Dame tomba éva-

nouie en reconnoissant son mari. Ce jaloux me suivit dans la rue, où je descendis malgré sa résistance. Nous y mîmes l'épée à la main ; & nous allions nous battre, si Saint-Soulieu & beaucoup de voisins ne nous eussent séparés. Voilà, Mesdames, ajouta le Chevalier, la véritable cause de l'accident qui m'arriva hier. Saint-Soulieu avoit néanmoins fait je ne sçai quel accommodement entre nous ; car comme nous nous étions servis du nom du Prince, nous étions bien aises d'empêcher que le bruit de cette aventure ne vint à ses oreilles, quoiqu'il n'y eût qu'à rire pour le Prince même. Et après avoir remontré au jaloux que son heureuse arrivée lui avoit sauvé ce qui lui pouvoit faire de la honte en cette occasion ; après mille sermens qu'on me fit faire que je n'en dirois jamais mot, & à lui de ne s'en plus ressouvenir ; après enfin m'être condamné volontairement aux dépens du procès, on nous obligea de nous embrasser, & je le fis d'aussi bon cœur, que si je ne lui eusse point voulu de mal de m'avoir empêché d'embrasser sa femme. Cependant, vous avez vu par la noire action qu'il voulut hier commettre, qu'il n'a pas pris autant de patience que moi ; mais aussi c'est une raison qui fera que je ne m'abstiendrai plus d'en faire désormais de bons contes à ses dépens.

Et par quelle aventure, dit le Marquis au Chevalier, t'est-il venu rencontrer si

à propos sur ces chemins ? Par quelle aventure ? repartit le Chevalier , je n'en sçais rien , à moins que ce traître ne m'ait épié à Fontaine-bleau , où je le vis il y a quatre ou cinq jours. En vérité , dit Madame de Mulionne , il n'y a jamais eu une histoire plus plaisante : ni plus follement contée , ajouta le Marquis. Oui , poursuivit Mademoiselle de Barbesieux ; mais le Chevalier n'est pas assez sage devant des femmes. Vous vous plaignez qu'on vous sert trop bien , répondit-il. Si vous prétendez le faire changer , dit Mademoiselle Velzers , vous vous tromperez. Vous êtes toutes de bonnes hypocrites , répliqua le Chevalier , qui feignez d'être fâchées de ce qui vous divertit le plus ; & s'il y avoit à redire à ma façon de conter les choses , ce seroit à Mademoiselle de Kermas qui ne dit mot , que je voudrois m'en rapporter plutôt qu'à vous ; mais je sçais bien qu'elle n'y a point trouvé de mal. Moi ? dit cette Demoiselle , je ne philosophe point sur les paroles d'un Historien , & je m'attache simplement à l'histoire , sans m'arrêter aux ornemens qu'il y apporte. Il eut mieux valu , lui répartit sa compagne Velzers , que tu te fusses tue encore , que d'ouvrir la bouche pour répondre ainsi & te déclarer contre nous. Mais aussi , répliqua cette fille , que voulez-vous que je vous dise ? On ne trouve en ces sortes de récits que le mal qu'on y veut penser. Encore ! dit Madame de Mulion-

GALANTE ET COMIQUE. 45
ne : ah vraiment j'avois cru jusqu'ici que vous vous taisiez de colere , quand le Chevalier disoit ses folies ; mais puisque vous avez ces sentimens-là , je ne veux pas dire ce que je pense de vous. Dites, dites-le hardiment, Madame , poursuivit le Chevalier ; car je vous soutiens moi que Mademoiselle de Kermas est la plus sage de vous quatre.

Durant cette conversation le Marquis étoit à part, & lisoit une lettre avec beaucoup de mystere. Mademoiselle Velzers s'approcha de lui , pour tâcher de découvrir ce que ce pouvoit être ; mais , d'assez loin , elle s'aperçut que c'étoit une lettre qu'elle avoit laissé tomber. Elle fit un effort pour la reprendre. C'est un poulet , dit le Marquis , il est d'un homme heureux , & la violence qu'elle me fait pour le retirer , justifie bien qu'elle y est intéressée. Hé quoi ! Mademoiselle , lui dit Montal , j'ai un rival heureux ? Ah ! non , répondit-elle à demi confuse ; c'est une histoire que cela , & je n'y ai point de part. Si c'est une histoire , repliqua-t-il , vous la conterez donc , aussi-bien que nous avons conté les nôtres ; autrement nous en croirons ce qu'il nous plaira. Vraiment , dit Madame de Mulionne , voilà de quoi faire la matière du plus joli roman du monde , si chacun veut conter la sienne. J'offre la mienne , dit Mademoiselle de Barbesieux. J'en dirai une aussi , poursuivit Madame de Mulionne. Et moi quatre , si l'on

46 HISTOIRE FRANCOISE.

veut , ajouta le Marquis. A ces mots il prit la lettre qui s'adressoit à Mademoiselle Velzers , après lui avoir pourtant demandé plusieurs fois si elle consentoit qu'il la lût tout haut , parce qu'elle étoit conçue en termes fort scandaleux : mais elle le pressa elle-même d'en donner le divertissement à la compagnie. Je ne suis , dit-elle , pas en peine de reparer mon honneur quand je le voudrai. Voici cette belle lettre.

A MA CHERE VELZERS.

Ab ! ma chere maitresse , que vous êtes aimable ! que vous êtes charmante ! & que je suis heureux de posséder un cœur comme le vôtre ! Les plus beaux jours tous entiers valent-ils un seul moment de la nuit que j'ai passée à vous adorer ? Est-il de la félicité ailleurs que dans les liens de lis & de roses qui m'ont serré si tendrement ? Je ne pouvois comprendre pourquoi une femme appelloit accorder la dernière faveur , ce qui n'étoit souvent que la première ; mais une douce expérience m'a enfin développé ce mystère amoureux. Quand une belle se résout à en faire de pareilles à celle que j'ai eue c'est véritablement la dernière faveur qu'elle accorde à celui qui la reçoit , puisqu'il faut qu'il en meure de plaisir.

GALANTE ET COMIQUE. 47

Le Marquis rendit cette lettre à Mademoiselle Velzers , qui rit de tout son cœur de l'étonnement où elle vit que sa lecture avoit mis ses amies & le Chevalier de Montal. Vous nous voulez faire croire par cette risée , lui dît Mademoiselle de Barbesieux , qu'il y a là-dessous quelque chose de caché qui met vôtre honneur à couvert ; mais en verité , voilà qui est effroyable à entendre , & c'est n'avoir guere de honte d'avoir souffert qu'on ait lu cette lettre. On me croira une débauchée , répondit-elle en continuant de rire , jusqu'à ce que j'aye conté l'histoire qui lui a donné lieu ; & je veux aussi m'en acquiter sans retardement , car je vois bien que vous êtes des gens qui n'auriez pour moi aucune indulgence. Vous ferez bien , dît Montal , & je me pendrai si je n'ai vite l'explication de cet horrible poulet.

Toutefois avant qu'elle entamât son discours , le Marquis pria la compagnie d'aller dans les appartemens du château , parce que le soleil commençoit à se rendre incommode dans le jardin ; & ayant pris Mademoiselle de Barbesieux d'une main & Madame de Mulionne de l'autre , le Chevalier donna les siennes à Mademoiselle Velzers & à sa compagne , & tous ensemble allerent apprendre des nouvelles de la belle Clelie que sa gouvernante étoit venue retrouver.

HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE SECOND.

LA belle malade qui avoit un peu reposé , se trouvoit dans un état si paisible , & voyant entrer cette compagnie enjouée , elle la reçut avec tant de civilité & avec un esprit si présent , qu'on ne la pouvoit croire capable de l'extravagance où elle tomboit d'ordinaire. Toutes les Dames n'eurent pas moins d'admiration pour sa beauté , que le Marquis en avoit eu , & confesserent qu'elles n'avoient jamais vu tant de douceur dans un visage , tant d'agrément dans une bouche , ni tant de grace dans toutes les actions de personne. Le Marquis plus que tout autre , s'attacha à la considérer , & sentit renaître en son ame le même amour , qu'elle lui avoit donné à sa première vue , & que la connoissance de sa maladie avoit presque éteint. Cependant la malade n'osoit lever les yeux sur lui , parce qu'elle sçavoit qu'il avoit été témoin de son derniers accès , & qu'elle se souvenoit fort bien de tout ce qui s'étoit passé entre elle & lui. Enfin tous sortirent de sa chambre pour aller voir les magnifiques appartemens du château hormis Madame de Mulionne , que le Marquis pria de demeurer auprès de cette

GALANTE ET COMIQUE. 49

cette aimable fille , pour disposer sa gouvernante à la laisser venir dîner avec la compagnie. Mais cette Dame en eut à peine ouvert la bouche , que la malade l'interrompit ; Helas ! Madame , lui dit-elle le plus agréablement du monde , où voulez-vous mener une malheureuse , que son affliction rend le jouet de tout le monde ? Il n'y a personne ici , répondit Madame de Mulionne , qui n'ait de la douleur de voir qu'une charmante beauté comme vous soit affligée. Mais venez , continua-t-elle , en l'embrassant & en la baisant , nous tâcherons de vous divertir , tandis que vous vous portez bien , & peut-être que cela contribuera au rétablissement entier de votre santé. Eh , plût à Dieu ! répondit cette belle fille en soupirant ; mais je ne l'espère guère. A ces mots , auxquels sa gouvernante ajouta beaucoup de raisons pour lui persuader d'accepter l'honneur qu'on lui faisoit , elle promit qu'elle y viendrait , & Madame de Mulionne en alla donner avis à la compagnie.

Elle retrouva le Chevalier qui avoit commencé un bal dans la salle à son grand regret ; car il n'y avoit d'hommes que lui. Il suoit à grosses gouttes à mener danser les trois Demoiselles l'une après l'autre au son des violons du Marquis , dont les gens jouoient divinement , & ces malicieuses ne lui donnoient point de relâche. Il prit prétexte de la nouvelle que Madame de Mulionne apporta , pour

interrompre ce rude exercice ; & jamais cette aimable femme ne pouvoit arriver plus à propos pour lui. Aussi la remercia-t-il comme sa liberatrice ; & comme s'il n'eût attendu qu'elle pour se vanger , il la prit par la main , l'emmena où étoit le Marquis , & en s'en allant il dit les plus plaisantes injures du monde à ces trois fauteuses.

La malade arriva ensuite avec sa gouvernante, & ces trois Demoiselles l'ayant entourée , & lui ayant fait beaucoup de caresses , Remmenerent avec elles. Le Marquis avoit fait préparer en peu de temps un festin magnifique. Le couvert étoit mis dans l'un des salons qui donne sur le jardin , où il avoit regalé peu auparavant une belle Princesse ; & les mêmes machines dont il s'étoit servi en cette occasion ayant servi encore pour ce dîner , la compagnie en admira la galanterie. La table n'avoit rien d'extraordinaire en apparence ; mais au dessus étoit suspendu un grand amour tenant une bouteille en chacune de ses mains , & si ingénieusement fait , qu'on l'eût pris pour un véritable enfant. L'attache qui le soutenoit , ne paroissoit autre chose qu'un bout de son écharpe que le vent sembloit faire voltiger jusqu'au plancher , & entre les plis de cette écharpe étoit caché un petit tuyau avec tant d'artifice , que lorsque quelqu'un de la compagnie vouloit boire , il n'avoit qu'à présenter son verre à l'amour , & à l'heure

GALANTE ET COMIQUE. 57

même le machiniste caché ou quelqu'autre personne faisant jouer le ressort, ce petit Dieu versoit du vin de l'une de ses bouteilles & de l'eau de l'autre, tous les deux à la glace : en sorte qu'il n'étoit besoin de gens que pour donner, laver, & reprendre les verres. Les viandes y furent servies dans la plus riche vaisselle qu'eût jamais homme de la condition du Marquis. Durant le dîner les violons jouèrent dans une galerie voisine, où il sembloit à cause des échos qu'il y en eût cent ; & toutes les fois que ces violons faisoient quelque pause ; mille oiseaux qui étoient dans une voliere, composoient un agréable concert, & remplissoient la place des instrumens. On s'imaginait être dans un palais enchanté ; mais ce ne fut pas ce qui plut davantage à cette belle troupe. On se leva de table, & par un nouveau surcroît d'étonnement, dès que les valets eurent ôté le couvert, on vit l'amour qui étoit suspendu, changer de posture, & descendant assez bas pour pouvoir prendre la nappe avec l'une de ses mains, l'enlever & se perdre par une ouverture qui se fit au plancher, d'où sortit en même temps une agréable fumée de parfums, qui forma une espèce de nuage. Et comme les yeux étoient occupés à considérer cette merveille, la table se perdit aussi avec tant de promptitude dans le plancher d'en bas qui étoit parqueté de mêmes figures que cette table, que n'ayant fait que remplir de

son dessus l'ouverture qui s'étoit faite , on crut qu'elle avoit disparu par enchantement. Cependant il y avoit à cette galanterie plus d'invention que de dépense. La belle Clelie alla prendre ensuite un tiorbe sur une autre table, où étoient plusieurs instrumens , & charma la compagnie par l'adresse qu'elle montra à le toucher, Sa voix qu'elle maria avec ce tiorbe ne ravit pas moins tous ceux qui l'entendirent.

Ces perfections ne firent qu'augmenter la pitié que les Dames avoient de sa maladie ; mais elles rallumerent l'amour du Marquis avec tant de force qu'il ne lui fut pas possible de s'en défendre. Et comme le Chevalier se fut attaché à entretenir Mademoiselle de Barbesieux & Madame de Mulioune , pendant que la belle Hollandoise & Mademoiselle de Kermaç étoient allées se promener dans la galerie , il se mit à genoux devant cette spirituelle malade , qu'il entretenoit quelque temps avec beaucoup de plaisir. Il lui dit même des choses si tendres qu'elle commença d'en être enviée ; & Mademoiselle de Barbesieux en écouta les folies de Montal avec moins d'attention pour prêter l'oreille à leurs discours. Je veux bien que tout le monde sçache que j'adore Mademoiselle d'Arviane , dit le Marquis en se retournant vers la curieuse ; & quoique je lui parle bas , ce n'est pas mon dessein d'en faire un secret, Ah ! Monsieur , repartit cette

GALANTE ET COMIQUE. 53

agréable Clelie, si vous avez pour moi les sentimens que vous dites, cachez les plutôt que de les publier; on vous accuseroit de mal choisir l'objet de vos adorations. Non, repliqua Mademoiselle de Barbesieux, il ne doit point les cacher par cette considération qui seroit bien injuste; mais plutôt de crainte qu'on ne vous conseille de les rejeter comme une chose qui est commune à trop de gens. Je sçais autant de nouvelles de Monsieur, qu'on en peut sçavoir, reprit la malade en souriant, & dès qu'on m'a dit qu'il s'appelloit Monsieur le Marquis de Riberville, j'ai bien cru qu'il me viendrait quelques fleurettes de ce côté-là. Quoi? lui dit le Marquis avec beaucoup d'étonnement, & toutefois avec un transport de joye, vous me connoissez? Oui, oui, répondit-elle, & je connois aussi celle avec qui votre dernière aventure vous est arrivée. Hé! dit Madame de Mulionne, contez-nous cette histoire; ma belle Demoiselle, je vous en prie. Ah! si vous la contez, ajouta aussi-tôt le Marquis, ne nommez personne; car il n'y a rien de plus vrai que ce n'étoit pas la Dame qu'on a mise en jeu qui étoit enfermée avec moi, & ce sont ses ennemis qui en ont fait courir le bruit. Ho! ho! dit Mademoiselle de Barbesieux, il craint qu'on ne nomme les gens, & il parle de Dame enfermée, ce doit être une histoire d'importance. Hé, Mademoiselle poursuivit-elle plaisamment,

dépêchez de grace de la dire ; afin que je l'écrive à Hermenvilliers ; car il y a la une pauvre malheureuse qui a la folie de s'imaginer qu'il n'a jamais aimé qu'elle. La malade que le sujet d'un semblable entretien commençoit à égayer un peu , prenoit plaisir à voir le Marquis inquiet de cette raillerie , quelque bonne mine qu'il voulut faire. Elle lui dît pourtant avec une grande douceur : Ne vous alarmez point , Monsieur le Marquis , je ne nommerai personne , puisque vous ne le souhaitez pas , & se tournant après vers Mademoiselle de Barbesieux & vers Madame de Mulionne , elle commença ainsi.

*Histoire de Monsieur le Marquis de Riberville
& d'une belle femme de Toulouse.*

Vous sçavez , Mesdames , que Monsieur le Marquis étant l'hiver passé à Toulouse , il y fit plusieurs maîtresses ; mais il s'attacha particulièrement à deux Dames très-bien faites , voisines & bonnes amies. Je ne sçais pas même si on ne dit point qu'elles étoient sœurs, ou du moins cousines germaines. Il ne put voir l'une d'elles avec autant de liberté qu'il en eût souhaité ; il la quitta pour se donner à l'autre qu'il voyoit plus librement. Les Toulousains qui sont fort médisans , publient qu'il étoit content de la première. Ah ! interrompit le Marquis, c'est véritablement une grande médifance. Je

GALANTE ET COMIQUE. 55

Je veux croire, reprit la charmante Clelie, & que si elle n'eût point été jalouse de sa cousine ou de sa sœur, comme vous voudrez la nommer, on n'eût jamais dit cela d'elle; mais enfin on l'a dit, & c'est un malheur qui lui est arrivé.

Les amours de la seconde, poursuivit donc cette aimable fille, firent tant d'éclat par les soins que cette cousine prit de les découvrir, que le mari en devint jaloux; il défendit à sa femme de recevoir jamais le Marquis chez elle. Cela fit qu'ils se donnerent des rendez-vous depuis dans une Maison hors de la ville. La Dame sortoit subtilement de la sienne par l'intelligence de son portier & de sa femme de chambre si-tôt que son mari étoit allé au Palais, où il se rendoit quelquefois dès quatre heures du matin. Mais leurs mesures ne furent pas un jour si bien prises, que la cousine intéressée qui se doutoit du commerce, n'éventât le secret. Elle eut avis par ses espions, qu'on avoit vu sa rivale déguisée en habit de deuil sortir de chez elle, & gagner la porte de la ville par le rempart; Que Monsieur le Marquis de son côté, avoir laissé ses porteurs à la même porte, où il leur avoit commandé d'attendre son retour, & que delà il étoit allé à pied jusqu'au lieu du rendez-vous. Elle ne perdit pas de temps, & croyant avoir trouvé la plus belle occasion du monde de se vanger de son infidèle, elle fut promptement éveiller Madame la

Gouvernante de Toulouse, que vous sçavez, Mesdames, être sœur de Monsieur le Marquis. Elle lui dit qu'il s'étoit allé battre, & ajouta, pour colorer l'interêt qu'elle y prenoit, qu'il avoit choisi un de ses cousins pour son second. Jamais sœur n'aima tant un frere que Madame la Gouvernante de Toulouse aime le sien. Elle se fit donner sa robe de chambre toute éperdue, & passant dans ce désordre à l'appartement de son mari, elle lui dit : Ah ! Monsieur, on me vient d'apprendre que mon frere est allé à un appel, & qu'il est sorti dès le grand matin avec le cousin de Madame une telle, qui lui sert de second ; empêchez, s'il se peut, qu'ils ne se battent. Monsieur le Gouverneur ordonna aussitôt qu'on envoyât des gardes à toutes les portes, & que l'on chercha hors de la ville jusqu'à ce qu'on les eût rencontrer. On trouva à la porte de Narbonne ses porteurs ordinaires avec une chaise de rue ; & ils avoient quitté leurs juste-au-corps de livrée, ce qui redoubla les soupçons. On les interroge pour sçavoir où ils ont laissé leur maître. Ils répondent qu'il leur a commandé d'attendre là, & qu'il est entré à pied dans le fauxbourg. Les gardes se séparèrent pour se mettre en quête. Ils demandent de maison en maison si l'on n'a point vu passer Monsieur le Marquis un tel, & quelques autres Gentilshommes. A la fin un paysan dit qu'il ne connoissoit

GALANTE ET COMIQUE. 17

point ceux dont on lui parloit ; mais qu'il avoit vu un Monsieur il n'y avoit pas long-temps , entrer dans une maison qu'il leur montra. Les gardes entrent dans cette maison , frappent à la porte d'une chambre où Monsieur le Marquis s'étoit barricadé au premier bruit. Plus ils le prient d'ouvrir & moins il répond. Ils ne firent pourtant aucune violence , parce qu'ils le crurent seul , & qu'ayant regardé par le trou de la serrure , ils n'avoient apperçu que lui dans la chambre. Néanmoins sur le refus qu'il fit d'ouvrir , ils mirent des gens alentour de la maison de peur qu'il ne leur échapât tandis qu'on iroit à Monsieur le Gouverneur ; mais Madame la Gouvernante ayant prié son mari de monter aussi à cheval , il arriva lui-même dans le moment. Il pria d'abord le Marquis de lui ouvrir , & ayant entendu une voix confuse qui disoit , *Ah ! n'en faite rien , nous sommes perdus si vous ouvrez* , Mon frere , lui dît-il , je sçais bien que vous êtes là , & même que vous n'y êtes point seul , ne faites aucune résistance. Ouvrez , & que nous empêchions votre affaire d'aller jusqu'au Roi.

La belle Clelie s'interrompit elle-même en cet endroit , pour dire ; Monsieur le Marquis , Mesdames , vous diroit mieux que moi , quel pouvoit être alors l'état de son ame. Je n'en sçais autre chose si ce n'est qu'il consulta fort long-temps avant que de répondre. Comme

58 HISTOIRE FRANÇOISE

il vît toutefois qu'il ne pouvoit éviter l'ouverture de la porte, & que de force ou de gré on le feroit obeïr, si on avoit toujours dans la tête qu'il se vouloit échaper pour s'aller battre, il se mit enfin à capituler avec Monsieur son beau-frere. Il lui dît, qu'il ne nioit point qu'il ne fût là avec quelqu'un ; mais que c'étoit pour toute autre chose que ce que l'on croyoit, & que ce seroit lui faire le plus grand déplaisir du monde, que de l'obliger à faire voir ceux avec qui il étoit. Mon frere, dît le Gouverneur, je vous promets d'y entrer seul ; mais c'étoit de lui que la belle en deuil appréhendoit le plus d'être vue : de sorte que Monsieur le Marquis n'avoit pas peu d'affaires. Croyant toutefois vaincre l'obstination de ce fâcheux en lui faisant une confidence qui pourroit l'obliger à se retirer sans voir la Dame, il lui dît : Non, Monsieur, vous ne pouvez pas entrer ; mais promettez-moi de me laisser libre, quand je vous aurai dit avec qui je suis. Je vous jure, ajouta-t-il sans lui donner le temps de répondre, que c'est avec une Dame. A d'autres ! répartit le Gouverneur qui commençoit à s'impatienter, vous m'obligerez enfin à me servir de mon autorité. Je vous commande d'ouvrir cette porte. A ces mots Monsieur de Riberville, proteste que ce n'est pas une défaite que ce qu'il vient de dire. Il jure, il menace ceux qui lui ont joué cette piécé, & dit au Gouver-

GALANTE ET COMIQUE. 59

neur qu'en voulant empêcher un combat imaginaire ; il l'engagera dès le jour même à un duel véritable , s'il peut reconnoître l'auteur de cet insulte. Enfin ce pauvre Monsieur le Marquis fit tous ses efforts pour éviter son malheur ; mais ses emportemens ne servirent qu'à l'avancer , le Gouverneur irrité fit rompre la porte. Il entra par force dans la chambre , où il fut bien étonné de ne trouver qu'une femme masquée.

Mais , interrompit Montal , ce Monsieur le Gouverneur qui étoit si fort prévenu de la pensée que le Marquis étoit sorti pour s'aller battre , se contenta-t-il de n'avoir vu là que des jupes , & ne voulut-il pas voir s'il n'y avoit pas un haut de chauffe dessous ? Cela n'est point de l'histoire , reprit doucement Clelie , on dit seulement qu'ils furent tous aussi confus les uns que les autres ; la Dame d'avoir été reconnue par Monsieur le Gouverneur : car son déguisement ne l'avoit pas garantie ; Monsieur le Marquis de n'avoir pu détourner cette disgrâce , & Monsieur le Gouverneur d'en avoir été la cause innocente.

Mon pauvre frere , dit-il à Monsieur le Marquis , je vois bien que je te viens de rendre un mauvais office , mais il faut que vous vous en preniez tous deux à Madame une telle qui est venue donner à ma femme l'avis du duel , & lui dire que tu avois pris son cousin pour second ; je t'aurois laissé en repos , si j'eusse cru

60 HISTOIRE FRANÇOISE

que ce n'eut été que sa cousine. Il défendit en même temps à tous ses gardes d'en parler, sur peine d'être cassez; mais soit que l'un de ces Messieurs eût préféré le plaisir d'en conter l'histoire à son utilité, ou que la cousine même eût pris soin de la faire publier, on ne laissa point dès qu'il fut jour, d'en faire de bons contes par toute la ville. Tout le monde qui alloit visiter Monsieur le Gouverneur, luy crioit d'aussi loin qu'il l'appercevoit, *Hé bien, Monsieur ? hé bien, avez-vous séparé comme il faut les combattans ?* &c enfin la raillerie en dura plus de huit jours. Voilà, Mesdames, ce qu'on apprit en ma présence à une Dame de Bordeaux, la veille que nous en partîmes pour venir ici : Jugez s'il n'est pas bien dangereux d'aimer Monsieur le Marquis avec lequel on a de si terribles aventures.

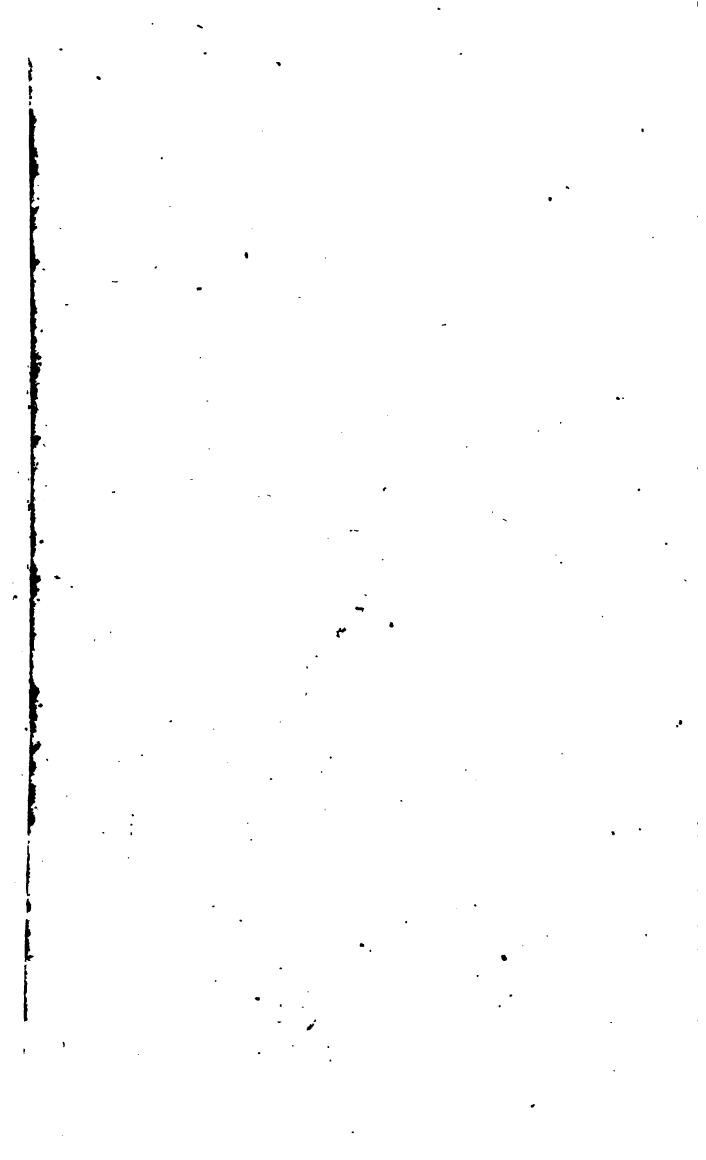
Je croyois sçavoir une grande partie de sa vie, dit Mademoiselle de Barbezieux; mais, à ce que je viens d'entendre, je n'en sçai pas le meilleur. Je meure, dit le Chevalier, si l'histoire que Mademoiselle vient de nous en apprendre n'est incomparable. Et outre cela, ajouta Madame de Mulionne, elle prononce tout ce qu'elle dit avec tant de grace, qu'on est charmé du seul son de sa voix. Madame, reprit Clelie, Monsieur le Marquis ne consent pas aux louanges que vous me donnez. Je jurerois bien que ma voix a été rude pour lui tant que l'histoire a duré; &c le voilà qui me re-

GALANTE ET COMIQUE. 61

garde encore d'un œil sévère , parce que je vous ai plus dit de ses nouvelles qu'il ne vouloit. Ah ! cruelle , s'écria-t'il ; n'ayant pas cessé jusques-là de la regarder amoureusement ; les personnes dont vous avez parlé , sont bien plus offensées que moi par l'histoire que vous venez d'apprendre à ces Dames , car j'ai eu du moins le plaisir de l'entendre raconter par une belle bouche qui auroit même des charmes pour moi en prononçant l'arrest de ma mort ; mais je ne sçais pas quelle réparation vous pourrez faire à ces deux cousines qui n'ont pas dequoi se consoler comme moi de l'injure que vous leur avez faite. Ha ! Monsieur reprit-elle , je vous ai tenu parole , & je n'ai nommé personne. Il est vrai , Madame , repliqua-t-il en riant , que la chose est bien malaisée à deviner , après que vous avez nommé Toulouse , & dit que la Dame avoit pris l'heure du rendez-vous , pendant que son mari étoit au Palais. Mais c'en est fait , & je n'y veux plus penser que pour justifier la personne à qui on a prêté la charité de dire , que c'étoit elle qui étoit enfermée avec moi ; car sérieusement , & ce n'est pas pour contrefaire l'amant discret que je dis ceci , mais pour m'opposer à une horrible calomnie , ce n'étoit point elle , c'étoit une jeune plai-
dese à qui j'avois offert le peu de credit que la considération de ma sœur m'avoit acquis dans la ville.

Cette conversation s'étendit sur le mê-

me sujet jusqu'à ce que Mademoiselle Velzers & Mademoiselle de Kermas rentrèrent dans le salon, qu'elles avoient quitté comme j'ai déjà dit, pour se promener dans la galerie. Ce salon étoit si agréable à cause du bruit de plusieurs fontaines & des petites cascades qu'on sembloit avoir voulu opposer au soleil à l'entrée des fenêtres, & qui de-là retombant dans des réservoirs s'alloient mêler aux autres eaux du jardin, qu'on résolut d'y passer le chaud du jour; & Montal proposa d'obliger la belle Hollandoise à conter l'histoire qu'elle avoit promise pendant qu'on étoit en train d'écouter. Je suis assurée, dit Mademoiselle de Barbesieux, que Kermas & elle viennent de consulter ensemble, comment elles pourront colorer l'affaire de la lettre que nous avons lue avant le dîner. Si on a un charme pour cela, reprit le Chevalier, on pourra en venir à bout, & celle à qui on l'a écrite, inventera une histoire assez vrai-semblable pour mettre sa sagesse à couvert; mais j'en doute fort. Je n'aurai pas besoin de rien inventer, répondit Velzers, & vous allez voir tout à l'heure que ceux qui se mêlent de juger des choses par les apparences, font souvent des jugemens téméraires. Messieurs & Dames, interrompit Madame de Mulsionne, avant que vous vous embarquiez à rien, je vous avertis qu'il faut se rendre de bonne heure, à notre gîte. Vous sçavez que mon mari arrive exprès de





GALANTE ET COMIQUE. 63

Paris pour souper ce soir avec nous. Quoi, Madame, lui dît le Marquis, vous ne demeurerez point à Vaux quelques jours, & vous prétendez vous en retourner aujourd'hui ? Oui, répondit Montal, c'est une nécessité pour Madame ; mais son intention est de t'emmenner. Ah ! très-volontiers, repliqua le Marquis, pourvu que cette belle Demoiselle y vienne aussi, ce qu'il dît en regardant Clelie. Et vous & elle, reprit Madame de Mulionne, vous nous ferez beaucoup d'honneur, & même la partie ne seroit pas complete si vous n'en étiez : j'ai fait fonds sur vous dès le matin. La vieille gouvernante voyoit que sa malade se divertissoit fort dans la compagnie où elle étoit, & ne s'opposa point à cette partie. Elle envoya seulement un laquais à la tante de cette fille, pour lui en donner avis ; après quoi tout le monde se rassembla autour de la belle Hollandoise, pour entendre son histoire qu'elle commença par ces paroles.

*Histoire de Mademoiselle Velzers, du Chevalier
de la Grancourt, & du Comte
de Valdame.*

Je vais vous conter une histoire où j'ai beaucoup & peu de part ; accordez si vous pouvez ces choses. Il y eut un an au carnaval dernier, qu'étant allée au grand ballet du Roi, je me trouvai auprès d'un jeune étranger d'assez bonne mine,

64 HISTOIRE FRANÇOISE

nommé le Comte de Valdame Suédois. Il m'avoit fait place entre lui & le Chevalier de la Grancourt, parce que j'étois arrivée trop tard, & que celle qu'on me gardoit avoit été prise. Là j'eus le crédit de captiver la liberté de ce jeune Comte, dont je fus regardée bien plus souvent que les danseurs; & on dit qu'il m'aima tout d'un coup si fort quand il sçut que j'étois Hollandoise, qu'il lui fut impossible de vivre davantage sans me le faire sçavoir. Le Chevalier de la Grancourt qui étoit de ses amis, & à qui il en fit confiance au sortir du balet, lui dit néanmoins, que ce n'étoit pas la mode en France de se déclarer si-tôt; Qu'encore que je fusse d'un pays où l'on s'expliquoit assez franchement avec les filles, j'avois été amenée toute jeune dans cette Cour; & qu'il falloit me traiter avec même cérémonie que les Françoises, qui vouloient qu'on soupirât long-temps avant que de se déclarer, ce qui fut exécuté à regret par le pauvre Comte, qui à dire vrai étoit devenu éperduement amoureux de moi.

Il chercha donc toutes les occasions de se trouver où j'étois; aux assemblées de jeu où il y avoit des femmes; aux comédies que j'aimois assez; aux bals, & enfin par tout ailleurs où la Grancourt qui lui mettoit ces folies dans l'esprit, lui faisoit pressentir que je pouvois être: si bien que je fus plus de deux mois à ne voir que lui en tous les lieux où j'allois, sans
sçavoir

GALANTE ET COMIQUE. 6

ſçavoir que ce fût à moi qu'il en vouloit. Enfin un ſoir que je me promenois à Rambouillet avec une troupe d'hommes & de femmes c'étoit ſur la fin du printemps, je fus tout étonnée que la bande des vingt-quatre violons nous y vint donner une ſérénade; comme chacun de nous s'entredemandoit pour qui c'étoit, on entendit une voix qui ſe mit à chanter des paroles où j'étois nommée, ce qui ôta tout le monde de doute que ce fût pour une autre. Les hommes de notre troupe coururent auſſi-tôt à cette voix, pour ſçavoir qui donnoit cette ſérénade; mais les violons ne ſçachant eux-mêmes qui les employoit, répondirent ſeulement, qu'ils avoient ordre de jouer auſſi long-tems qu'il me plairoit, & qu'ils étoient payez pour toute la nuit. Alors tout nôtre monde dît qu'il falloit danſer, & l'un de ces Meſſieurs voulut me venir prendre pour commencer le bal; mais j'étois ſi outrée de colere de la hardieſſe qu'on avoit eue de me nommer dans la chanſon, que prenant celui qui me venoit demander ma main pour l'auteur de cet impromptu, je la lui refuſai très-fièrement. Toutefois il me fallut danſer, & même eſſuyer tout ce qu'on me voulut dire au ſujet de mon galant que je ne connoiſſois pas. Après cela je fus plus de ſix ſemaines ſans entendre parler de rien, mais enfin ce Suédois m'envoya un billet doux avec un cabinet d'Allemagne très-magnifique, que l'on porta chez nous en

mon absence, & que quatre heures après le Chevalier de la Grancourt vint requerrir, disant qu'on s'étoit mépris & que ce n'étoit pas à moi qu'il s'adressoit. Toutefois mon pere qui avoit déjà lu le billet, quoi qu'étonné de le voir conçu en termes d'amour assez particuliers, ne voulut rien rendre qu'il ne m'eût parlé. Et même il ne rendit pas le cabinet que le Suédois ne fût venu lui-même au logis dire qu'il s'étoit trompé en écrivant mon nom pour un autre qui lui ressembloit. Encore tout cela ne put-il empêcher que mon pere ne veillât davantage sur mes actions qu'à l'ordinaire. Voici l'explication de ce mystere.

La Grancourt assez renommé pour beaucoup de tours d'adresse qu'il a faits, & qu'un autre que moi nommeroit peut-être autrement, ayant trouvé occasion de se faire une duppe de cet étranger, lui persuada de me donner la sérénade que je vous ai dit qu'on me donna dans Rambouillet, & de me faire le lendemain une déclaration d'amour par écrit, qu'il s'offrit de composer pour lui; car c'est le Chevalier de la Grancourt qui a fait la lettre que vous avez leue & celles que vous lirez encore, par où ce pauvre Suédois pensoit tous les jours me découvrir sa passion. Il les transcrivait seulement, parce qu'il sçavoit peindre assez bien la lettre batardé. Et vous allez voir, dit-elle en tirant un paquet de lettres & de billets hors de sa poche, comment cet

GALANTE ET COMIQUE. 67
impertinent de la Grancourt m'y faisoit répondre par celles qu'il lui récrivoit sous mon nom. J'avois apporté toutes ces folies dans le dessein de vous en divertir comme d'une nouveauté, & de vous apprendre cette insigne fourberie. A ces mots tirant une de ces lettres du paquet, voici, dit-elle, la première déclaration d'amour.

Je me lasse de ménager ma vie, en ne vous découvrant ma passion que par des soupirs & par des sérénades. Deussai-je mourir pour vous l'avoir déclarée autrement, j'aime mieux mourir & que vous la sçachiez. Depuis le ballet du Roi où je vous vis la première fois, & qui me fera dire par tout, qu'il n'y a guere de seureté à la Cour de France pour les pauvres étrangers, j'ai presque été une ombre attachée à vos pas, pour vous demander ce que vous voulez faire de mon cœur que vous m'y aviez pris. Mes yeux vous en ont importunée mille fois ; mais je vois bien qu'ils ont parlé Suédois pour vous, & que c'est une langue que vous n'entendez pas. Je vous dis donc en bon François, Mademoiselle, que je meurs si vous n'ordonnez au plutôt ce qu'il vous plait que je devienne. Vous direz que ce ne sera pas grande perte, & qu'il en doit bien mourir d'autres pour l'amour de vous. Je n'en doute pas, mais il n'en mourra jamais un si amoureux, ni un si fidele.

LE COMTE DE VALDAME.

Et quoi ! dit le Marquis , le Chevalier de la Grancourt écrivoit-il aussi bien que cela ? Vraiment , repartit-elle , vous n'y êtes pas encore , & il y en a bien d'autres qui m'ont semblé plus galantes. Voici la réponse que je faisois à ce beau billet.

Pardonnez-moi , Monsieur , ce seroit une grande perte si vous mouriez , & je l'empêcherai si je puis. Je ne suis pas si ignorante des langues que je ne sçache fort bien que les yeux de Suède parlent d'amour comme les yeux de tous les autres pays ; mais je vous supplie de trouver bon que je vous paroisse toujours froide en compagnie à cause de mon pere qui est un peu fâcheux. Un jour viendra que je serai en liberté de vous dire que si j'ai pris votre cœur au ballet du Roi , ce n'a été qu'après vous avoir donné le mien.

La jolie fille que j'étois ! poursuivit-elle , & pour qui la Grancourt me faisoit-il passer ? Toutes celles qui font de pareilles réponses , dit le Marquis , ne sont pas à condamner , & il est assez naturel qu'une honnête fille , se déclare de cette manière. Ha ! Monsieur , répondit Mademoiselle de Barbesieux , je suis votre très-humble servante , & je défere fort à vos sentimens ; mais le Chevalier de la Grancourt n'y entendoit rien. Quand nous serions les plus amoureuses du monde , nous ne l'a-

voions pas ainsi. Je crois bien cela de vous, répliqua-t'il malicieusement, à cause qu'on soupçonnoit cette Demoiselle d'aimer en secret un homme de grande qualité, à qui on la croyoit même mariée, mais toutes celles de votre sexe ne vous ressembtent pas. Vous disputerez de cela une autre fois, interrompit Mademoiselle Velzers, je n'ai pas trop de temps pour achever mon histoire.

Le pauvre étranger eut tant de joye, d'avoir reçu une réponse si favorable; qu'en dit qu'il fut long-temps comme un fou à ne sçavoir ce qu'il faisoit. Il embrassa mille fois le Chevalier de la Grancourt pour le bon conseil qu'il lui avoit donné; & il attribua ma bonne volonté aux petits soins qu'il lui avoit persuadé de me rendre. Il protesta de ne vouloir jamais avoir d'autre confident que lui, & de ne dire ni écrire que ce qu'il lui auroit dicté. En quoi je vous prie de remarquer l'aveuglement de ce pauvre homme, de s'imaginer qu'encore qu'il ne sçut qu'à peine baragouiner le François, je croirois que des lettres si galantes vinssent de lui. Mais la Grancourt connoissoit bien sa dupe, & cherchant quelqu'un qui le défrayât, il avoit eu raison de jeter les yeux sur lui. Cependant il m'écrivit ce second billet que vous allez entendre, qui étoit une galanterie sans pareille; car j'y étois le mont Ethna à

qui un berger parloit, ce que ce fou de la Grancourt avoit peut-être composé, parce que l'autre s'étoit attaché à cette pensée.

Montal qui s'étoit endormi tout familièrement, dès le commencement de l'histoire, quoi qu'il eût paru des plus interessez à entendre ce qui justifioit Mademoiselle Velzers, se reveilla brusquement à cet endroit où la vision du mont Ethna faisoit un peu rire la compagnie, & s'imaginant qu'on rioit de lui; Pardon, dit-il, encore tout assoupi, cette belle Hollandoise a la voix si douce qu'elle endort. J'ai pourtant fort bien entendu, ajouta-t-il, qu'on a parlé de billet & de mont Ethna, & je n'ai pas perdu un mot de l'histoire. Madame de Mulionne & Mademoiselle de Barbesieux ne laisserent pas de lui faire la guerre, de ce qu'il s'étoit endormi avec des Dames, & le Marquis l'en raillant aussi, dit fort plaisamment; S'il s'y endort le jour, jugez, Mesdames, de ce qu'il pourroit faire la nuit. Mais Velzers qui sçavoit bien qu'elle avoit dequoi l'embarasser, se contenta de lui donner le billet à lire & à expliquer. Et après s'être un peu frotté les yeux, il commença par cette suscription.



LE BERGER D'U NORT

au Mont Ethna.

Quel diable de monstre est-ce-ci ? dit-il après avoir lu. Est-ce le Suédois qui est ce berger du nort ? Oui, répondit Mademoiselle de Barbesieux, & Mademoiselle Velzers est le mont Ethna : lisez seulement. Lisons donc, reprit-il, & il lut.

Cher mont, autour duquel j'ai tourné près de six mois sans repos ! que tes échos amoureux répondent toujours à mes brulans soupirs, comme ils y ont enfin répondu ! Je ne vois rien en toi qui ne soit plein de merveilles. Tu es couvert d'une neige qui par sa blancheur te rend à mes yeux le plus aimable objet de nos plaines, & tu sembles de glace au dehors, quoique tu sois rempli au dedans d'un brasier immortel. Mais ne permets pas qu'aucun pasteur s'aïlle rouler sur cette neige en mon absence, ni qu'aucun belier grimpe sur ton coupeau, ni qu'un larron se retire dans le creux de tes concavitez pour me nuire. Adieu.

Chacun se tuoit de rire de l'étonnement avec lequel Montal lisoit cet admirable billet. Et en effet c'étoit un mystère pour lui qui n'avoit pas entendu le commencement de l'histoire, mais enfin regardant Mademoiselle

Velzers avec un sérieux tout particulier ; Parbleu , lui dît-il , Mademoiselle , si vous êtes cet honnête mont-là , c'est quelque chose de joli que ce coupeau & que les concavitez dont il parle. Un homme qui vous écrit de cette façon doit avoir joué un joli personnage avec vous. Et c'est tout à fait bien justifier la lettre de tantôt ; que de produire encore des billets de cette nature. On ne lui répondit qu'en continuant de rire , jusqu'à ce que Madame de Mulsionne reprit la parole & dît : Il falloit que ce Suédois n'eût pas plus d'esprit que de raison , d'envoyer une telle fortifé à une personne qu'il aimoit , pour la seconde fois qu'il lui écrivoit. Bon ! reprit Mademoiselle de Barbesieux , un homme qui n'entendoit pas le françois , croyoit que ce billet étoit la plus belle chose du monde , & il suffisoit qu'il y vît le mot d'Ethna. Pensez-vous qu'il prît garde au reste ? il s'en rapportoit au Chevalier de la Grancourt. Ce traître , dît le Marquis , s'en divertissoit par dessus le marché , & en alloit faire après de bons contes chez ses amis. Non pas chez ses amis , lui répartit Mademoiselle Velzers , mais chez une maîtresse qu'il avoit , & qu'il enrichit long-temps aux dépens de ces folies-là ; car vous sçavez qu'elle profita d'une infinité de présens que le Chevalier de la Grancourt persuadoit à

cet

GALANTE ET COMIQUE. 73

cet étranger de me faire , & c'est dont je vous ferai le recit en son lieu. Le tour étoit commode , dit Mademoiselle de Barbesieux. La Grancourt n'a jamais vécu que de dupes , ajouta le Marquis.

Le Suédois continua Velzers , m'envoya donc ce beau billet , ou du moins ce fut son intention ; & comme le Chevalier de la Grancourt m'érigeoit en fille sçavante au besoin , en composeuse de petits vers , s'il le falloit ; enfin en tout ce qui pouvoit servir à son dessein ; il me fit encore répondre à ce billet comme vous l'allez entendre.

Le Mont Ethna au Berger du Nord.

Berger inquiet ,
Dont l'ame est atteinte
D'une folle crainte
Sans aucun sujet ,
Sçache qu'encor qu'une montagne
Doive livrer mille combas
A tous les vents de la campagne ,
Elle n'y tourne pas.

Encore un coup , berger , ne t'étonne point si tu ne me vois jamais te montrer mes flammes jusqu'à ce que notre entrevue soit secrète. J'aurois peur que leur fumée ne nous découvrit , & ce ne seroit pas accommoder nos affaires. Adieu.

Et remarquez , continua Velzers , que le Chevalier de la Grancourt ne me faisoit prier souvent l'étranger de trouver.

bon que je fisse semblant de n'avoir aucun commerce avec lui, de peur que nous n'eussions tout gâté en nous rencontrant ensemble. En effet, mon indifférence lui eût assez fait comprendre qu'on le joioit; mais comme il croyoit que je feignois, ma contrainte imaginaire lui donnoit, dit-on, plus d'amour que si je lui eusse dit des douceurs. Cette fureur d'écrire dura un mois, pendant lequel il ne cessoit d'admirer mon bel esprit qui parut dans beaucoup de semblables billets; mais pourtant ce fut sans oser jamais jeter les yeux sur moi. On me fit appercevoir de cette retenue, à force qu'on la lui vit affecter par tout où nous nous rencontrions; & même quand par raillerie je voulus quelquefois lui en demander la raison, il s'éloignoit de moi & me faisoit signe des yeux, dont je n'étois pas peu étonnée. Mais enfin mon amant se lassa d'aimer par billets, & une fois qu'il me rencontra seule à S. Germain dans l'antichambre de la Reine, par où je passois pour aller chez Madame de Montausier, il m'y arrêta, & il m'y fit des discours si impertinens, auxquels je ne comprenois rien, ne sçachant pas la fourberie de la Grancourt: & il m'y tint des propos si impudens sous le nom de son mont Ethna, que je fus contrainte d'éclater contre lui & de le traiter tout à fait mal.

Comme en cette dispute où il m'accusa d'inconstance, je l'avois assuré que je

n'écrivois jamais aux hommes, & que ceux qui lui avoient rendu des lettres de ma part, les avoient fabriquées, & s'étoient voulu mocquer de lui, cela pensa rompre toutes les mesures que le Chevalier de la Grancourt avoit prises; car mon Suédois n'entendoit pas raillerie. Il alla aussi-tôt lui faire mille reproches de ce qu'il l'avoit trompé, & lui dire qu'il le vouloit voir l'épée à la main: ce qui n'eût pas peu embarrassé le Chevalier de la Grancourt qui se sentoît piquer d'honneur, s'il n'eût fait ceder sa bravoure au desir de conserver une si bonne dupe: Mais voici comment il s'y prit. Après avoir répondu plus haut qu'on ne lui avoit parlé, & fait mille gasconnades sur le défi, il dit au Comte qu'il ne sçavoit pour quelle raison je l'avois ainsi mal traité; mais qu'après qu'il s'en seroit éclairci, & qu'il auroit justifié son procédé, il consentiroit à se battre, & même qu'il l'en presseroit. Là dessus se quittant tous deux, le Suédois se retira chez lui, & la Grancourt se dépêcha de m'aller faire écrire une belle lettre qu'il lui envoya le lendemain matin par ma femme de chambre. Cette Coquine étoit d'intelligence à me fourber; & voici comment il me faisoit parler dans cette lettre.

Quoique je m'imagine bien que vous avez mal passé la nuit à cause du mauvais traie

tement que je vous fis hier, je ne vous écris que pour vous quereller encore. Aussi m'avez-vous pensé perdre en me parlant dans le vieux château de saint Germain ; & si Madame de Choisi, qui nous écoutoit dans une porte voisine, n'étoit pas la plus discrète, & la meilleure Dame de la Cour, on y feroit déjà de bons contes à mes dépens : le traitement que j'ai affecté de vous faire, ne m'en garantiroit pas. Je n'aurois jamais cru que vous eussiez eu l'imprudence de m'entretenir de nos secrets en des lieux où les murailles ont des oreilles ; & j'avoie que la colere où cela me mit m'aidera beaucoup à vous dire des choses trop fâcheuses. Toutefois j'en eus du regret un moment après, parce que je ne suis pas bien aise de vous faire souffrir ; & cela est si vrai que j'en ai pleuré toute la nuit. Je vous prie, mon cher Comte, de me pardonner la peine que je vous ai faite, & de souhaiter de moi par vengeance tout ce qu'il vous plaira ; mon amour vous accordera toutes les choses possibles pour réparation de ma cruauté.

Le Chevalier de la Grancourt qui mesuroit toutes ses heures, entra chez l'étranger un moment après que ma femme de chambre eut fait son message ; & affectant toujours beaucoup de froideur, il lui dit qu'il venoit pour l'accompagner chez une Dame où je devois être, afin de me me demander l'éclaircissement de ce qui étoit arrivé. Mais la pauvre dupe, que mon billet avoit renoncé plus avant que jamais

GALANTE ET COMIQUE. 77

dans ses chimères , embrassa ce fourbe avec beaucoup d'amitié , le pria d'excuser la foiblesse d'un amant que l'apparence avoit trompé ; & l'ayant regagné avec beaucoup de peine , le consulta sur la réponse qu'il feroit à cette lettre , bien résolu de se vanger effectivement de moi par les demandes que je lui permettois de me faire. Le Chevalier de la Grancourt lui conseilla d'abord de ne pas laisser échapper une si belle occasion d'obtenir quelque faveur. Il n'est rien tel , lui dit-il , que d'engager les Dames par-là ; & après avoir fait semblant de chercher dans sa tête ce qu'il seroit à propos de me demander , enfin il conclut à m'obliger d'accorder une entrevue particulière en tel lieu que je voudrois choisir : ce qui me fut écrit aussi-tôt par cet autre billet que voici , enrichi d'une suscription qui vaut déjà quelque chose ; car il y a dessus , *Pour la plus cruelle de toute les belles.*

Ha Vraiment ! interrompit Montal , cette suscription n'avoit garde de vous déplaire ; on vous fait honneur par-là. Sans doute , reprit-elle ; mais enfin voici le billet.

J'étois mort , inhumaine , si vôtre lettre ne fût venue de grand matin empêcher mon desespoir ; car il n'y a point de maux que je n'aye souffert cette nuit , au souvenir des cruelles paroles qui sortirent hier de votre

bouche. Est-il possible que des termes si rudes puissent venir d'un endroit si doux, & qu'un malheureux amant en ait pu recevoir tant de mépris sans expirer de douleur ! Mais je ne veux jamais vous pardonner le mal que m'a fait cette belle bouche, à moins que ce ne soit elle-même qui m'en prie ; car puisqu'il faut vous le dire, je ne me fie plus au papier, depuis que vous m'avez si cruellement soutenu que vous ne m'aviez point écrit : Et je ne croirai jamais avoir reçu aucun billet de votre main, qu'après que, pour ma vengeance, vous m'aurez donné un rendez-vous, où je puisse baiser mille fois les armes qui ont pensé sauter ma mort.

LE COMTE DE VALDAME.

Sans mentir, dit Madame de Mulsionne, ce la Grancourt se moquoit bien de ce pauvre Suédois. L'histoire veut, continua Mademoiselle Velzers, que pour tenir ma parole je lui aye donné ce rendez-vous qu'il souhaitoit ; & qu'à cause de mon pere, qui me faisoit observer de trop près, c'étoit pourtant à quoi le bon homme ne pensoit guere ; je n'aye pas trouvé de meilleur expedient que de faire venir mon galant à minuit, au dessous du balcon de mon antichambre qui donne sur un cul de sac, & de le faire entrer par-là dans mon appartement, en lui faisant jeter une échelle de soye. Vous sçavez, cependant que cela arriva.

Mon honnête femme de chambre avoit donné sa parole au Chevalier de la Grancourt de paroître à ce balcon, & de jeter cette échelle, à condition qu'il se serviroit de quelque ruse, lorsque l'étranger voudroit monter, pour l'empêcher d'achever son entreprise; mais le hazard voulut qu'elle fût traversée par d'autres gens.

Le carosse de Monsieur de Soyecourt vint à passer justement comme le galant étoit sur l'échelle de soye : & les flambeaux ayant jetté assez de lumière dans le cul de sac pour donner lieu au fils du Marquis de Maucomble, qui passa immédiatement après en chaise, d'observer l'escalade, ce jeune Gentilhomme s'arrêta ; cria au voleur, se saisit de mon galant qui étoit déguisé, & le mit entre les mains du Commissaire du quartier qui le mena en prison ; sans que le pauvre amoureux osât se nommer ni se justifier, de peur de me perdre d'honneur. Voyez un peu combien je lui avois d'obligation ! Plus que vous ne pensez, dit Montal ; Dieu veuille qu'il ne vous en ait point une autre. A moi ? répondit-elle, il m'en a sans doute. N'avez-vous pas bien vu par la lettre de tantôt, qu'il a eu de moi tout ce qu'il vouloit ? Vous vous moquez, répartit Madame de Mulionne, ou bien ç'a été de la même manière que vous lui avez écrit tous les billets, & par une personne tierce. Hé ! reprit

froidement la belle Hollandoise , je crois que cela se doit entendre ainsi ; & je n'ai pas une mine à vous en devoir faire juger autrement. Ma foi ! dît Montal , la mine n'y fait rien ; & je ne suis jamais venu à bout de personne avec plus de facilité que de celles qui crioient au meurtre , quand on leur parloit d'amour. C'est pour cela , repliqua-t'elle encore plus froidement , que vous vous attachez à moi , & vous n'avez aussi qu'à poursuivre , vous y trouverez vôtre compte. Bien entendu , continua-t'il ; vous imaginez-vous ne me point aimer déjà ? Mesdames , dît-il , en s'adressant à la compagnie , je vous la donne pour la plus dissimulée de toutes les filles ; car telle que vous la voyez , chaste , fiere , & inexorable , je ne me plains de sa cruauté que de complot avec elle pour tromper les curieux , & je ne dis point tout ce que nous avons fait ensemble. A ces mots on la vit devenir si rouge , que la compagnie croyant qu'elle s'étoit fâchée , querella fort Montal ; & Mademoiselle de Barbesieux entre autres , lui dît qu'elle ne prendroit pas plaisir à ces sortes de familiaritez. Non pas qu'elle ne sçût bien qu'entre bons amis & par galanterie on pouvoit s'en servir quelquefois , mais parce que le plus souvent on se peut rencontrer avec des esprits dont l'humeur n'a nulle sympathie avec la nôtre ; & que ne

faisant aucune différence des gens devant qui l'on parle, on donne lieu à ces sots esprits-là d'expliquer les choses selon leur portée. Sérieusement, Chevalier, ajouta le Marquis, tu es un peu trop libre ; ou pour mieux dire, tu es un de ces grands parleurs qui pour vouloir trop faire les beaux esprits & les galans, ne sçavent le plus souvent ce qu'ils disent. Quoi ! tu en es aussi ? répartit Montal. Ah par ma foi je m'en vais désormais être si sage, qu'on me priera vingt fois de parler avant que j'ouvre la bouche. C'est bien tout ce qu'il pourra faire, dit Mademoiselle Velzers en souriant, pour montrer qu'elle n'étoit plus fâchée ; mais je ne laisserai pas d'achever mon conte.

Vous sçavez, continua-t-elle, le bruit qui courut l'hiver passé, qu'on nous avoit voulu voler la nuit ? Oui, répondit Madame de Mulionne, on dit qu'on avoit trouvé sur le balcon des poignards & des nœuds coulans, avec quoi on vous devoit tous étrangler, & cela servit d'entretien à tout Paris. On n'avoit pourtant pas dessein sur ma vie, repliqua Mademoiselle Velzers, le voleur n'étoit autre que mon galant, qui comme je vous ai dit, fut mis en prison & répondit le lendemain à son interrogatoire sous un nom supposé, pour les mêmes considérations qui le soir d'auparavant l'avoient empêché de se nommer. Hélas ! dit

82 HISTOIRE FRANÇOISE

Mademoiselle de Barbesieùx, il méritoit bien de n'être point fourbé. Ce ne seroit pas ce grand causeur de Montal, ajouta Mademoiselle Velzers, qui en feroit autant. A ces mots il pensa parler ; mais le souvenir de sa promesse le retint si plaisamment, que cela valut ce qu'il auroit pu dire, & cependant elle poursuivit en ces termes.

Le Chevalier de la Grancourt, qui ne perdoit pas une occasion de profiter aux dépens du Suédois, se servit fort adroitement de celle-là pour lui excroquer beaucoup d'argent : & s'étant accommodé avec les Greffiers à peu de frais, pour le faire élargir, il lui dit que cela coûteroit mille pistoles, & en mit neuf cens dans sa poche. Ah ! ma foi, interrompit le Marquis, ce fut donc avec cet argent qu'il se donna l'hyver passé un si magnifique équipage. Cela pourroit bien être, reprit-elle ; mais quoi qu'il en soit, aussi-tôt que le pauvre prisonnier fut en liberté, il recommença à m'envoyer de ses billets ; & j'en passe plusieurs sous silence, pour venir à un des plus plaisans qui est celui-ci.

PUR MATEMOISELLE VELZERS.

Li Misager, Matemoiselle, étant allée al Roy, qui l'a mandé venir al Château saint Germen, j'ai vus ensoye un bel cabinet d'Allemagne, per mettre en vout chambre, comme

GALANTE ET COMIQUE. 83

*vous l'avez subaitté al foire saint Germain.
Aimer moi toious de tutte mon ame , comme
je vous aimer tutte ma vie. Et j'ai toious
grand impatience moi , de vous embrasser par
simbole di mariage.*

LE COMTE DE VALDAME.

Voilà donc , enfin , le billet que reçut Monsieur votre pere , dit le Marquis. Justement , répondit-elle , du moins c'en est le papier brouillon qui est tombé entre mes mains avec les autres lettres. Et à propos , dit Madame de Mulionne , comment est-ce qu'elles y sont tombées ? C'est ce que vous sçavez en son temps , repartit la belle Hollandoise , j'ai autre chose à dire encore auparavant. Hé ! mon Dieu , dit Mademoiselle de Barbesieux , avant qu'elle rentre dans son récit , que quelqu'un m'explique ce que veut dire un simbole de mariage. Je trouve ce terme plaisant , quoique je ne l'entende pas. Ah ! repartit le Marquis , vous avez trop d'esprit pour n'en avoir pas compris le véritable sens. Je vous jure , reprit-elle , que je ne sçais nullement ce qu'il signifie. Mais , Mademoiselle , lui repliqua-t-il , pourquoi donc cette manière de parler vous auroit-elle plu ? Hé morbleu ! interrompit brusquement Montal qui étoit las de se taire , ne vois-tu pas bien que c'est à cause que simbole de mariage & concubinage sont une même chose ?

L'impudent ! répartit aussi-tôt , Mademoiselle de Barbesieux en riant & rougissant tout ensemble , ne s'étoit-il teu si long-temps que pour attendre l'occasion de me dire une telle sottise ? C'est que j'enrage ; continua-t-il , d'entendre dire tant de paroles inutiles sur un rien. Pourquoi diable ne laissez-vous pas plutôt achever l'histoire ? Allons, dit Mademoiselle Velzers , il a raison ; écoutez-moi.

C'est donc là l'incomparable billet qui accompagnoit le cabinet d'Allemagne que m'envoyoit le Suédois ; & pour l'intelligence de ce point de mon histoire , vous sçauvez que ce qui l'obligea à me l'écrire en cet admirable jargon ; fut qu'il m'avoit vu estimer beaucoup ce cabinet à la foire ; & que l'ayant acheté dans le dessein de l'envoyer au logis , avant que j'y pusse être revenue , il aima mieux m'écrire comme il put , pour joindre un billet à son présent , que d'attendre son secrétaire qui étoit allé à saint Germain. C'étoit agir en étourdi , mais ses imprudences ne lui faisoient pas beaucoup de mal , & le Chevalier de la Grancourt étoit le maître raccommodeur de toute chose. Ce dernier fut toutefois bien surpris d'apprendre à son retour que le cabinet m'avoit été envoyé. Et lorsqu'il sçut que mon pere ne le vouloit pas rendre que l'auteur du billet n'y vint consentir en sa présence , on dit qu'il n'y eût jamais d'homme plus décontenancé que ce fourbe ; car il avoit peur que sa dupe venant

au logis , ne reconnût encore une fois qu'on le jouoit. Voici cependant, comme je vous l'ai déjà dit , de quelle manière il se tira d'embarras. Il fit entendre à ce pauvre Suédois que j'étois perdue s'il ne venoit dire à mon pere qu'il s'étoit mépris , & nier que ce fût à moi qu'il eût adressé le cabinet. Par ce moyen il évita l'éclaircissement , il retira le cabinet de nos mains ; & supposant le lendemain une lettre par laquelle il me faisoit ordonner à cet amant de faire porter son présent chez certaines gens , le Chevalier de la Grancourt de concert avec ces gens-là s'en empara , & en fit un présent à sa maîtresse. Cependant je ne fus pas peu étonnée en rentrant chez nous de trouver mon pere de méchante humeur ; & à peine lui pus-je persuader que j'étois innocente , en lui disant que cet étranger étoit un fou qui s'étoit mis dans la tête que je l'aimois. Je lui contai le compliment qu'il m'avoit fait dans l'antichambre de la Reine , les signes qu'il me faisoit de n'être pas si familiere avec lui, quand je voulois rire des extravagances qu'il me disoit quelquefois ; & enfin la priere qu'un de ses amis m'avoit fait de m'en divertir par pitié aux occasions, sans le contredire. Car , disois-je à mon pere , on tient qu'il ne faut point aigrir ces gens-là ; & pour ce qui est du cabinet qu'il m'a envoyé , c'est qu'il me l'a vu marchander à la Foire. Mais , interrompit Madame de Mulionne , il est donc bien

vrai que vous le preniez pour un fou ? Rien n'est plus vrai, répondit Mademoiselle Velzers ; j'en étois si bien persuadée, que j'avois accoutumé mes amies à en avoir la même opinion : & d'ailleurs le Chevalier de la Grancourt aidoit lui-même à m'y confirmer, en me disant que c'étoit la folie de ce pauvre homme de s'imaginer qu'on l'aimoit. Ah l'imposteur ! dit Mademoiselle de Barbesieux, peut-on jouer quelqu'un plus cruellement ! mais ajouta-t-elle, comment avez-vous pu découvrir tout ce mystère ? Vraiment reprit la Hollandoise, nous n'y sommes pas encore ; & il s'est bien passé d'autres aventures, avant que j'y aye pu rien connoître.

Depuis celle du cabinet, le Comte de Valdame sur le pied de fou me fit sa cour pour le moins un mois avec assez de tranquillité ; & je lui accordois tout ce qu'il me disoit qu'il avoit fait pour moi, & que j'avois fait pour lui, parce que je le traitois comme un visionnaire. Mais enfin une succession importante rappella mon pere à Mildebourg, & il fallut que j'y allasse avec lui. Vous allez entendre de terribles affaires qui arriverent à l'occasion de ce voyage, & pendant que nous fumes là. Avant mon départ, je vis répandre beaucoup de larmes à mon pauvre amant, qui m'eussent peut-être touchée si un autre que lui m'eût témoigné autant de tendresse ; mais l'imagination que j'avois

de sa folie , étoit un bouclier pour ma sagesse contre toutes les atteintes de la pitié ; & plus il peuroit , plus je riois. J'eus même toutes les peines du monde à l'empêcher de me suivre en Hollande ; & je pense que sans la lettre d'adieu que voici , où je lui deffendois de le faire , rien n'eût pu l'en détourner. Elle étoit dans une enveloppe avec la suscription ordinaire, *A Monsieur, Monsieur le Comte de Valdame* ; mais sur la lettre même il y avoit ces tendres qualitez : *Au plus aimable & au plus tendre de tous les amans, la plus affligée & la plus aimée de toutes les amantes.* Je croi même que cela étoit écrit avec du sang de poulet. Elle contenoit ce que vous allez entendre,

Je m'éloigne de vous, mon cher Comte, & Dieu m'est témoin que comme il n'y aura que la moitié de moi en Hollande tandis que vous serez ici, je souhaiterois de tout mon cœur que vous y pussiez venir, mais ma méchante fortune m'oblige à vous deffendre d'en avoir seulement la pensée, à cause des mauvais jugemens qu'on en pourroit faire de moi : & je vous commande, par tout le pouvoir que vous m'avez donné sur vous, d'attendre mon retour en France. Je ne crois pas que mon pere soit long-tems à Mildebourg ; mais quand cela seroit, sacrifiez-moi tout les déplaisirs que vous causera mon absence, & songez, pour votre consolation, que je souffrirai d'aussi grandes peines que les vôtres. Adieu, mon cher Comte ;

adieu, le plus aimé de tous les hommes. Ecris-moi souvent par la voye secrète que je te manderai ; & croi que je ne serai jamais qu'à toi puis que j'ai commencé d'y être.

Hé quoi ! dit Madame de Mulionne, le turayement en étoit aussi ? Bien entendu, répondit Mademoiselle Velzers ; je l'aimois tant dans les lettres du Chevalier de la Grancourt, que je n'y gardois point de mesures. Aussi cela fut cause qu'il demeura en France volontiers, jusqu'à ce que j'y retournai il y a trois semaines, en la compagnie de Monsieur le Chevalier, dit-elle en montrant Montal. Et dites-moi, Mademoiselle, interrompit le Marquis de Riberville, avoit-il déjà eu quelque part à vos faveurs lorsque vous fîtes ce voyage ? A propos, répondit-elle, c'est ici le meilleur, & je l'oubliois : Oui, il croyoit déjà que je l'avois bien traité ; & l'histoire veut que je lui avois accordé tout ce qu'il pouvoit souhaiter de moi, avant même qu'on parlât de notre départ. Mais admirez un peu, je vous prie, l'extravagance du Chevalier de la Grancourt, & à quels plaisans remerciement il m'exposa le lendemain qu'il lui eut supposé quelqu'autre pour moi ; car ce fut ensuite de cette admirable aventure qu'il m'écrivit la lettre qui m'a pensé perdre d'honneur ce matin. Mais, dit le Marquis, comment ne reconnut-il pas le

GALANTE ET COMIQUE. 89

le change ? Monsieur , répliqua-t'elle , dispensez-moi de vous en rendre raison ; je ne sçai pas assez les cérémonies qui s'observent en ces rencontres-là , pour satisfaire vôtre curiosité. Tout ce que je vous puis dire , c'est que le lendemain il se louoit fort de certains plaisirs que je lui avois donnez , disoit-il , & qui étoient de l'hebreu pour moi , qui ne sçavois pas tout le mystere. Mais , ajouta Madame de Mulionne , où & comment pensoit-il que vous eussiez pu venir à un tel rendez-vous , & découcher de votre maison ? Hé mon Dieu , Madame , répondit Mademoiselle Velzers , n'avez-vous pas oui dire aussi souvent que moi , que l'amour est ingénieux à se flatter , & qu'il ne se croit rien impossible ? A bien prendre la chose , dit le Marquis , s'il est vrai que l'imagination fait nos plus doux plaisirs , la Grancourt ne trompoit l'étranger qu'à demi par cette ruse. Ces plaisirs là , reprit-elle , lui coûtèrent bon pendant que je fus à Mildebourg ; & je ne pense pas que Monsieur son confident ne lui ait tiré de la bourse plus de dix mille écus , sous prétexte de faire des empletes pour moi. Est-il possible ! reprit à son tour le Marquis tout étonné. Je ne vous dis rien qui ne soit vrai , répondit-elle ; & voici comment ce fourbe vint à bout de son dessein.

La premiere Lettre qu'il supposa de moi à cette pauvre dupe contenoit ,

90 HISTOIRE FRANÇOISE

parmi plusieurs protestations de l'aimer éternellement, une très-instante priere de me choisir une des plus belles tentures de tapisserie qu'il y eût à Paris; & de m'en mander le prix avant que de me l'envoyer, afin que je lui en fisse tenir l'argent au plutôt. Ecrire cela à un amant comme lui, c'étoit lui dire donnez-la moi généreusement. Il n'y manqua pas aussi: & s'en étant rapporté à son Chevalier pour la faire partir, car celui-là avoit gagné sur son esprit qu'il ne feroit rien sans son conseil; le voyage de cette tapisserie en Hollande se termina à la maison de la maîtresse de ce trompeur, où elle alla trouver le cabinet d'Allemagne. Il fournit à cette même femme un ameublement de damas cramoisi, enrichi d'une crépine d'or & d'argent, au même prix que lui avoit coûté la tapisserie; & il lui donna pour ses habits plusieurs pieces d'étoffes les plus belles qui se fussent jamais fabriquées en France. Je ne sçai, dit Mademoiselle de Barbesieux, qu'elle sera la fin de ceci; mais il me semble que la Grancourt en fait beaucoup pour n'être point découvert, & pour ne donner aucun soupçon au Suédois. Il ne manquoit pas de prétextes spécieux, reprit Mademoiselle Velzers, pour me faire demander toutes ces choses; mais comme enfin il étoit difficile que quand je serois revenue en France la fourberie ne se dé-

GALANTE ET COMIQUE. 91

ouvrit, & que c'étoit tout ce que craignoit la Grancourt ; vous imaginerez-vous bien dequoi il s'avisa ? Mon pauvre amoureux lui avoit juré mille fois qu'il m'aimoit avec une passion si violente, que si je venois à mourir il s'empoisonneroit pour ne me pas survivre. La Grancourt s'imaginant qu'un amant si passionné lui tiendrait parole, résolut de me faire mourir en idée, afin que par un noble désespoir celui-là lui épargnât le dénoüement de la comédie. Pour venir à son but, il commença à me faire écrire que j'étois indisposée ; à quoi le Suédois me faisoit des réponses si tendres, que je vous en leverois le cœur si je vous les lisois. Après cela ce fourbe lui fit tenir d'autres Lettres, où une tierce personne par mon ordre lui mandoit les suites de ma maladie ; & entre autres il y en eut une qui le toucha si vivement ; qu'au grand étonnement du Chevalier de la Grancourt, il entra un jour tout botté chez ce fidelle confident pour lui dire adieu, résolu à quelque prix que ce fût de me venir trouver à Mildebourg.

Qu'un fourbe a de peine à remédier à tant d'incidens ! s'écria Mademoiselle de Barbesieux. La fourberie & l'envie se ressemblent, dit le Marquis, elles sont à elles-mêmes leur propre supplice. La Grancourt pensa tomber de son haut ; poursuivit Mademoiselle Velzers, quand il vit le Suédois si déterminé à cela ; &

ce qui l'embarraſſoit le plus, cet amant transporté étoit déjà remonté à cheval avec tous ſes gens, & il n'y avoit pas moyen de l'abandonner un quart d'heure pour lui aller promptement écrire des déſenſes de partir. Toutefois le Chevalier de la Grancourt après avoir un peu rêvé, feignit enfin de ſe réſoudre à le ſuivre en Hollande; & l'ayant fait deſcendre de cheval pour ſe repoſer chez lui pendant qu'on accommoderoit le ſien, il prit prétexte d'aller dire un mot à deux pas de là : mais ce fut pour bâtir une dépeſche, où j'écrivois de ma propre main que je me portois mieux & que nous reviendrions bientôt, afin qu'il y prît plus d'aſſurance. Le Chevalier de la Grancourt rentrant chez lui, peu après la lui avoir fait rendre, feignit d'être agréablement ſurpris quand il la lui montra; puis remerciant Dieu de ma guérifon, ne trouva plus de difficulté à rompre ce voyage. Voilà comment il para encore ce dernier coup; mais tout cela ne faiſant que redoubler la crainte qu'il avoit d'être un jour découvert, ne ſervit auſſi qu'à lui faire impitoyablement précipiter l'heure de ma mort: & voici la lettre fatale par laquelle, huit jours après, je l'annonçai à mon pauvre amant, dans le temps qu'il juroit le plus de ne me jamais ſurvivre, & qu'il avoit toujours de l'opium tout prêt; de ſorte que la Grancourt ſongeoit déjà comment il le feroit enterrer, après

GALANTE ET COMIQUE. 93
la lecture de cette lettre.

Notre destinée, mon cher Comte, ne permet pas que je vous revoye; & ma maladie m'a tellement abatue. depuis quatre jours, qu'il n'est rien de plus assuré qu'il faudra que j'en meure avant la fin de celui-ci. Je prévois que cette fâcheuse nouvelle que vous n'attendiez pas, vous portera de cruelles atteintes; & comme je ne me sens pas capable de vous survivre si vous mouriez avant moi, je ne doute pas que ma perte ne vous jette dans un horrible desespoir. Helas ! s'il étoit vrai que les amans se réunissent là-bas, je n'aurois pas tant de regret à la vie. . . . Adieu, mon cher Comte, je ne sçaurois plus différer, la douleur & les sanglots me ferment la bouche; j'ordonne que l'on ne vous envoie cette lettre qu'après ma mort. Je meurs toute vôtre, & la plus fidelle de toutes les amantes.

Le Chevalier de la Grancourt y avoit encore ajouté en caracteres tremblans, ces mots : *Adieu le plus aimé qui sera jamais.* C'étoit afin que de douleur ou autrement, le Comte en mourût plus vite. Mais, poursuivit-elle en riant, il y a apparence que les Suédois, tout comme les autres, ne se croient point obligez de tenir parole aux morts. Bien loin de se tuer, le mien n'eût pas plutôt soupiré un quart d'heure de la perte qu'il avoit faite, que parmi un grand nombre de soucis qui l'affaillirent, il demanda s'il perdrait encore l'argent

de sa tapisserie, & si mon pere ne le lui rendroit pas ; dont la Grancourt fut si étonné, qu'il en pensa veritablement mourir lui-même. Je le croi bien, dît le Marquis en riant de tout son cœur ; car c'étoit-là une rude touche pour son adresse. Madame de Mulionne en rit aussi comme le reste de la compagnie ; mais ce fut d'un ris tout étonné, & en faisant une réflexion morale sur le changement du Suédois. Ces traîtres d'hommes ! s'écria-t-elle ; dira-t-on après cela qu'il y en ait un qui vaille quelque chose ? Hé mon Dieu ! lui répartit la belle Hollandoise, laissez-moi achever. Leur procédé ne m'étonne pas, & nous ne devons pas attendre que ces Messieurs-là soient si honnêtes gens, que de mourir glorieusement pour nous. Ils seroient bien fots de le faire, dît Montal, & encore moins après la mort de ce qu'ils aiment, qu'auparavant. Et quand veux-tu donc qu'ils le fassent, lui répondit le Marquis ? Il me semble que si le désespoir doit tuer quelqu'un, c'est quand il a perdu pour jamais ce qu'il a de plus cher au monde. C'est un conte, lui répliqua Montal ; le désir étant mort avec l'objet, nous rentrons en nôtre bon sens : & comme les vivans sont faits pour les vivans, nous laissons-là le mort, pour un autre objet qui boive & mange. Aussi me ferois-je fort à vous, lui dît Madame de Mulionne, si je voulois être aimée de

quelqu'un. Moi, reprit-il, je suis le plus fidele de tous les hommes; j'ai pensé me tuer dix fois pour les cruautéz de ma maitresse; & cette belle, continua-t-il en regardant Mademoiselle Velzers, en a été témoin en Hollande. Vraiment, répondit-elle en raillant, c'étoit moi qui étois la cruelle. Oui, oui, repliqua-t-il, belle rieuse, c'étoit vous, & vous sçavez qu'il n'a tenu à rien que je n'aye fait plusieurs fois la folie de m'empoisonner; mais je m'en garderai bien désormais, & moins après votre mort, qu'en tout autre temps. Vous n'avez pas besoin d'en jurer pour me le faire croire, dit-elle avec une petite mine assez froide. Mademoiselle, reprit-il en se radoucissant, peut-être que comme je vous aime avec une passion démesurée, le premier effort de ma douleur me causeroit naturellement la mort: mais, poursuivit-il en regardant la compagnie avec sa plaisanterie ordinaire, non assurément je ne me tuerois pas, & nous ne sommes plus au temps de se poignarder pour la mort de quelqu'un. Mais quelle raison as-tu, répondit le Marquis, de vouloir te tuer plutôt avant qu'après? Ha ha, répliqua Montal, quelle raison j'ai? quand nous sommes oblig  z de voir souvent une femme que nous aimons éperduement, & qui nous refuse sa possession; l'objet mouvant la puissance, & l'amour irrité par les refus nous jettant en fren  sie, nous sommes capables de préférer du

poison à une vie si fâcheuse : mais ôtez l'espérance de posséder la personne , ce qui ne se peut que par sa mort , je te l'ai déjà dit , nous rentrons dans notre bon sens. Cette raison , dit Mademoiselle de Barbesieux , seroit bonne pour un brutal qui aimeroit sensuellement une femme ; mais pour un honnête homme Mon Dieu ! interrompit-il , je sçai ce que vous m'allez dire ; mais vous seriez toutes bien attrapées , si on ne vous aimoit qu'à la façon des anges ; & lorsqu'on nous prêche cette spiritualité d'amour , ce sont de belles chimères dont on nous berce. Ah ! répartit Madame de Mulionne , je vous soutiens qu'il y a des hommes qui aiment avec la plus grande honnêteté du monde , & sans aucune prétention. Et moi , répliqua-t'il , je vous soutiens que cela ne se peut. Ils prétendent peut-être plus honnêtement , mais ce n'est qu'amuser le tapis , & on en vient toujours au but. Mesdames , dit alors le Marquis , si l'on en croit sa philosophie , il n'y aura plus de commerce entre les deux sexes qui ne soit bien dangereux. Tu fais le rieur toi , lui dit Montal , mais tu ne m'entends pas. Bien , va , répliqua le Marquis , ni ces Dames , ni moi , nous ne voulons plus t'entendre , & nous aimons mieux que Mademoiselle Velzers nous dise , comment le Chevalier de la Grancourt s'est tiré du mauvais pas où nous l'avons laissé.

• Comment il s'en est tiré ? reprit-elle.

Il se battit deux jours après contre un homme qui le tua, & je pense qu'il n'en seroit jamais sorti à son honneur autrement. Il n'y a donc pas long-temps que cela est arrivé ? dit Mademoiselle de Barbesieux, car il n'y a pas plus de trois semaines que le Chevalier de la Grancourt a été tué. Vous pouvez bien vous imaginer que cela est tout nouveau, répondit Mademoiselle Velzers, puisque je vous ai dit qu'il n'y a que trois semaines que je suis revenue de Hollande : le Chevalier de la Grancourt ne fut tué que deux jours auparavant. Je croi pourtant, continua-t-elle, que s'il eût vécu davantage, il eût trouvé quelque nouvelle invention pour se débarrasser de son homme. Il avoit même commencé un autre stratagème pour faire ensorte que le Suédois s'en allât hors de Paris, & lui remit entre les mains toutes mes prétendues lettres. Il lui disoit que si mon pere faisoit la moindre difficulté de rendre l'argent qu'avoient coûté les meubles, ce seroit le moyen de tirer raison du vieillard, que de le menacer de publier ces lettres de sa défunte fille. Néanmoins le succès de cette finesse étoit si incertain, & les suites en devoient être si embarrassantes, que je vous assure que le Chevalier de la Grancourt fit vingt fois mieux de se faire tuer, que de s'y fier.

Mais si ~~le~~ ~~fort~~ le tira de peine, elle nous y mit en récompense mon pere & moi dès que nous fumes de retour. L'é-

tranger le vint trouver deux jours après & lui fit en sa langue, que mon pere entend fort bien, des complimens de condoléance sur ma mort. A quoi mon pere, qui étoit prévenu de la pensée que ce pauvre homme fût fou, & qu'il falloit faire semblant de croire tout ce qu'il s'imaginait, répondit comme s'il eût été vrai que je fusse morte. Ce qui lui fut d'autant plus aisé, qu'une Dame de nos amies m'avoit retenue chez elle comme nous passions par dessus ses terres; & que n'étant pas encore revenue à Paris, je ne pouvois par ma présence détruire ce qu'il disoit. Il regarda même l'imagination de ce Suédois, comme un moyen de me défaire à la fin d'un fou importun: & croyant que ce qu'il disoit de la tapisserie & du lit de damas, dont il vouloit avoir le payement, ne fût qu'une vision pareille, à celle de ma mort; il lui répondit encore, pour ne le pas aigrir, qu'il attendoit des lettres de change, & qu'aussi-tôt qu'elles seroient arrivées il lui rendroit cet argent. L'étranger vint plusieurs fois demander des nouvelles de ces lettres de change; jusqu'à ce qu'ayant été mené près de quinze jours, & l'impatience le prenant, il envoya enfin un autre Suédois dire à mon pere qu'il ne pouvoit plus attendre; que des gens de notre qualité n'étoient pas sans mille ou douze cens pistoles seulement qu'il redemandoit; qu'il en avoit affaire pour s'en retourner en Suède, & qu'absolu-

ment il les vouloit avoir. Mon pere, qui connoissoit parfaitement cet autre Suédois, qui se nommoit Monsieur de Grustaw, & qui ne s'étoit chargé de ce message que parce qu'il étoit de nos amis aussi-bien que du Comte de Valdame, le railla d'abord de sa bonne foi qui lui avoit fait prendre toutes ses imaginations du Suédois pour des veritez. Il rit encore de meilleur cœur de ce qu'il avoit donné dans le panneau touchant nos amours; en sorte qu'on ne vît jamais un homme plus étonné que Monsieur Grustaw. D'un côté il confidéroit que mon pere étoit incapable d'aucune lâcheté; de l'autre, il n'avoit jamais reconnu de folie dans le Comte de Valdame: & réduit à penser mal de l'un ou de l'autre, il fut longtemps sans sçavoir que dire.

Toutefois, à force d'être persuadé par mon pere que l'étranger étoit hypocondre; ma mort en idée, & mes prétendues lettres qui n'étoient pas de mon écriture; le rapport des rouliers qui n'avoient porté aucuns meubles en Hollande, dans le temps & sous la marque que le Suédois avoit dit, & mille autres circonstances aussi peu vrai-semblables, tout cela ayant convaincu suffisamment Grustaw, qu'il falloit que ce Comte eût l'esprit blessé, joint qu'il y-avoit un an qu'il ne l'avoit vu, & qu'on peut bien devenir fou en moins de temps que cela; il fit des excuses à mon pere de la commission qu'il avoit prise, & témoignant de s'af-

fliger du désordre de ce pauvre malade , il retourna pour le voir. C'est ici le plus plaisant , en ce que le Comte lui ayant demandé avec empressement des nouvelles de sa négociation , Grustaw le croyant fou , observa le même temperament que mon pere à lui répondre. Il lui dit qu'il ne s'embarassât l'esprit de rien , que mon pere étoit un homme d'honneur qui lui feroit raison de son argent ; & cependant il le pria de s'aller reposer ; lui demanda s'il dormoit bien la nuit ; de qui il avoit appris que j'étois morte , & depuis quand on lui avoit voulu faire croire cette fausseté. Enfin il le traita comme un visionnaire qu'il faut amener doucement au point où l'on veut. Le Suédois répondit qu'il étoit très-assuré que j'étois morte , & que je lui en avois donné avis par une lettre ; ce que Monsieur Grustaw prit pour un autre effet de folie ; mais le plaisir fut, quand ce Monsieur Grustaw crut avoir trouvé le secret de ramener l'esprit du jeune Comte , en lui prouvant que j'étois en vie. Pour cet effet , ayant sçu le lendemain que j'étois arrivée , il pria mon pere de m'amener chez le pauvre Suédois pour l'en convaincre , afin que par après & peu à peu on lui pût faire connoître que toutes ses autres imaginations étoient aussi fausses que celle de ma mort. Mon pere m'y mena aussi dans cette intention ; mais je ris encore de l'état où je le trouvai. Il étoit entre un médecin & un apothicaire à qui

il disoit mille injures en son baragouin , parce qu'ils lui vouloient persuader qu'il étoit malade , & qu'ils l'avoient même menacé de lui donner par force un remede , s'il ne consentoit à le prendre de bonne grace.

Aussi-tôt que le pauvre homme m'aperçût , ce fut un malheur pour lui & un grand contentement pour ces Messieurs-là ; car la surprise où il se trouva de me voir en vie l'ayant fait tomber évanoui , ils le porterent sur le lit , prièrent mon pere de mettre la main à l'œuvre ; & mettant le rideau entr'eux & moi , pour ne point blesser la pudeur d'une fille , ils prirent ce tems-là pour lui donner ce remede , dont il pensa crever de dépit quand il fut revenu de sa foiblesse. *Ah ! Fantôme* , s'écria-t-il aussi-tôt après en me regardant encore avec éfroi ; *méchante l'image d'une femme que j'ai tant aimé. Et pi vous* , dit-il ; s'adressant à l'apothicaire & au medecin , *sortileges* , il vouloit dire sorciers , *qu'à fait li moi à vous ?* Je ne sçaurois me ressouvenir de ses propres termes ; mais enfin il jargonna beaucoup de semblables choses , comme s'il eût voulu accuser les medecins & Monsieur Grustaw , d'avoir évoqué mon ombre pour le tourmenter : ce qui m'obligea de lui dire ; Hé quoi ! Monsieur de Valdame , ne m'aimez-vous plus ? & pour l'amour de moi ne voulez-vous pas bien qu'on vous guerisse ? quelle raison avez-vous de me croire morte ? *Donnez-moi la main* , lui dis-je , & tou-

chez la mienne pour vous détromper. A quoi ce pauvre Gentil-homme ne m'ayant répondu que des yeux, il s'écria enfin en langage Suédois qu'il adressa à Monsieur Grustaw, qui me l'expliqua : Ah ! Grustaw, est-il donc vrai que je suis un fou, comme on me le veut faire croire ? Et d'ailleurs si cela n'étoit pas, seroit-il possible que les personnes que j'aime le plus eussent entrepris de faire un tel affront à un homme de ma qualité ? que mon ami ; que mes domestiques eussent tous conspiré la même chose ? A ces mots il se tourna vers la muraille pour ne plus voir personne ; & le medecin croyant qu'il s'endormoit, fit signe de la main à tout le monde de se retirer : ce que nous fîmes tous, à la réserve de Monsieur Grustaw qui demeura toujours auprès de son lit.

Helas ! dit Madame de Mulionne, il me fait pitié. C'étoit pour le faire devenir fou en effet, ajouta le Marquis. Il fut saisi d'une grosse fièvre, continua Mademoiselle Velzers, & je ne sçai encore quel en sera l'événement : mais pour reprendre le fil de mon histoire, ce malheureux jouet de la fortune & de l'amour, ayant vu qu'il étoit seul avec Grustaw, se tourna tout d'un coup vers lui, & lui dit encore tout tremblant de ce qui s'étoit passé : Di moi donc, Grustaw, parle-moi sérieusement ; suis-je fou ? ne le suis-je pas ? Est-ce par quelque vengeance qu'on me fait ce traitement ; ou

si j'ai quelque maladie qui le rende nécessaire ? Je ne le croi pas ; mais enfin, explique-moi donc ce mystere ? Ne crains pas d'avoir affaire à un fou dont il faille menager l'esprit. Quelque infirmité que l'on veuille que j'aye , je raisonne encore, ce me semble : apprens - moi du moins sur quoi l'on fonde ma folie. Grustaw l'entendant parler de la sorte , lui répondit qu'aux dépens de tout son sang il eût voulu le voir en bonne santé ; & qu'il pouvoit bien croire que s'il y étoit on n'auroit pas pris soin de le traiter comme un malade. Vous sçavez, lui dit-il, Monsieur , que je suis un pauvre Gentil-homme qui tiens toute ma fortune de la faveur de Monsieur votre pere, & que vous ayant l'obligation que je vous ai , outre que je ne me jouerois pas au fils d'un des plus grands Seigneurs de Suède , je ne voudrois pour rien au monde faire aucune chose qui pût vous déplaire. Laisse-là les complimens, reprit le Comte ; & comme tu ne dois pas douter que je n'aye , du moins maintenant , quelque bon intervalle , puisque je te demande si froidement raison de mon mal-heur ; contente-moi , je te prie. Hé bien, Monsieur , répondit Grustaw , que voulez-vous qu'on pense de votre esprit , quand vous voulez faire croire que Mademoiselle Velzers vous a aimé ; que vous en avez reçu mille billets ; qu'elle vous a donné des rendez-vous ; qu'elle vous a accordé les dernieres faveurs, elle qui

est une fille fort sage ; qu'elle vous a demandé des tapisseries , des meubles , des habits ? Et que pour surcroît d'égarement , vous vous imaginez qu'elle est morte , lorsqu'elle n'a pas seulement été malade ; vous en allez consoler son pere , & au bout du conte vous lui allez redemander des sommes imaginaires. Que voulez-vous , dis-je , que l'on pense autre chose de vous , sinon que ce sont des visions que vous vous êtes mises dans l'esprit ? peut-être au commencement par contagion de la vanité Françoisé ; car les billets que vous vous êtes fait écrire en sont une grande marque : & ensuite pour vous être tellement persuadé à vous-même vos propres mensonges , que vous en êtes devenu hypocondre ? Pardonnez à mon zèle & à mon âge la liberté de cette réprimende ; plutôt à Dieu ! qu'elle pût guerir entièrement votre esprit , qui est peut-être blessé pour jamais. Ils se dirent encore beaucoup de choses en Suédois. Le Comte fit ses objections à Grustaw , & Grustaw y répondit. Il lui dit que c'étoit une chose purement fausse qu'il m'eût jamais vue à aucun rendez-vous , ou qu'il falloit qu'on lui eût supposé quelque femme qu'il eût prise pour moi ; que quand je lui avois avoué qu'il m'avoit donné quelque chose ou que je lui avois écrit , ou que j'avois reçu de ses lettres , c'étoit dans la pensée de m'en divertir & de ne le point contrarier , parce que le Chevalier de la Grancourt m'a-

voit fait entendre que c'étoit un fou. Il lui dit enfin tant de particularitez , que le pauvre malade reconnut que le Chevalier de la Grancourt l'avoit toujours trompé.

Ah ! dit-il alors , mon cher Grustaw , je vois à cette heure d'où est venue votre erreur & la mienne. Le traître que vous venez de nommer m'a vilainement joué ; & l'état où je me trouve , est la déplorable suite de ma crédulité & de ses tromperies. Il m'en coute quinze mille écus , & peut-être m'en coutera-t-il encore la vie. Ils s'expliquerent ensuite plus particulièrement ; & le malheureux Suédois rappelant dans sa mémoire toutes les apparences du pour & du contre , ne douta plus que le Chevalier de la Grancourt n'eût profité de tout l'argent & des présens qui ne s'adressoient qu'à moi. Mais , qui fut bien étonné quand Monsieur Grustaw vint instruire mon pere de tout cela , je vous assure que ce fut moi , principalement quand je sçus que ma femme de chambre en avoit été complice ; car je ne l'eusse jamais crue capable de me trahir si honteusement. L'intérêt , dit le Marquis , peut tout sur ces sortes de gens-là. Qu'est-elle devenue ? ajouta Madame de Mulionne , a-t-elle bien eu l'éfronterie d'attendre l'éclaircissement de toutes ces intrigues ? Non sans doute , répondit Mademoiselle Velzers ; & la friponne m'a quittée dès que j'étois encore à la campagne , où elle avoit eu

le vent de l'orage qui s'apprêtoit à Paris , car mon pere m'avoit mandé la dernière vision de l'étranger. Nous n'avons pas laissé toutefois de la bien trouver , & de découvrir par son moyen beaucoup de choses , qui aideront peut-être à faire recouvrer les tapisseries & l'ameublement ; mais je croi que ce ne sera pas sans peine. C'est d'elle aussi que j'ai retiré une partie des lettres que je vous ai montrées , qu'elle conservoit par divertissement , car c'étoit elle qui les recevoit pour moi ; & Monsieur Grustaw m'a remis les autres entre les mains , de peur qu'on ne les publiât à mon désavantage , bien qu'elles fussent supposées. Cependant , poursuivit-elle , & je pense vous l'avoir déjà dit , une grosse fièvre prit à l'étranger de dépit qu'il eut d'avoir été dupé , & on ne sçait ce qui en arrivera. Monsieur Grustaw & mon pere ont eu depuis deux jours de grandes conférences , dont je ne sçai pas aussi le sujet ; à moins que ce ne soit pour prendre des mesures pour agir contre les heritiers de la Grancourt. Voilà toute l'histoire que j'avois à vous dire , qui me rend ce me semble assez innocente des galanteries dont on m'accusoit. Elle ne contribuera pas peu à embellir le roman que nous avons commencé. Parle maintenant qui voudra.

Ce fut le Chevalier de Montal qui voulut parler , comme s'il eût fait semblant de n'être pas bien persuadé de cette

histoire. Mais on vint dire qu'il étoit heure de partir, & que le carosse étoit prêt. Madame de Mulionne pressa tout le monde d'y aller prendre place, & cela fut cause que le Chevalier fut mal écouté. Il fallut qu'il remit à dire sur les chemins ce qu'il avoit sur le cœur, encore ne trouva-t-il personne qui fût pour lui, lorsqu'il eut dit sa pensée; car plutôt que de soupçonner Mademoiselle Velzers de peu de sagesse, on aima mieux lui faire l'injustice de croire qu'elle n'avoit pas assez d'esprit, toute spirituelle qu'elle étoit, pour avoir inventé sur le champ une intrigue si bien suivie.

Cependant le Marquis continuoit ses adorations à Clelie; & comme il se penchoit dans le carosse, pour lui dire quelque chose à l'oreille, cela donna lieu à la belle Hollandoise d'appercevoir un papier qu'il avoit dans sa poche, & qu'elle pouvoit aisément prendre sans qu'il le sentît. Mademoiselle de Barbesieux, qui le vit aussi-tôt qu'elle, lui fit signe de n'en perdre pas l'occasion, & lui dit tout bas que c'étoit peut-être un billet doux qui serviroit à la vanger: mais le Marquis en empêcha le coup en se retournant tout à propos pour connoître leur dessein; & s'écriant que cela étoit injuste de lui vouloir voler quelque chose d'un côté, tandis qu'on prenoit son cœur de l'autre, il mit promptement la main à sa poche. Monsieur le Marquis, lui dit Madame de Mulionne, montrez-nous ce

papier. Quel papier, Madame ? répondit-il. C'est, reprit-elle, ce poulet de Mademoiselle de Sencelles que nous venons de voir à l'entrée de votre poche. Ah ! répliqua-t-il la ruse est grossière ; on veut ici me nuire auprès de la belle personne que j'aime, en me faisant la guerre d'une autre que je n'aime pas : mais Mademoiselle d'Arviane n'a que trop d'esprit pour découvrir l'attifice. A tout cela, cette charmante malade ne répondoit que par de petits souris qui faisoient admirer sa belle bouche ; mais enfin pour entretenir la compagnie dans l'enjouement où elle étoit, elle devint ou feignit de devenir curieuse. Quelle est donc cette Demoiselle de Sencelles ? dit-elle à Mademoiselle de Barbesieux. N'y a-t'il pas moyen que je sçache le commerce qu'il y a entre elle & Monsieur le Marquis ? Et sa beauté est-elle si redoutable, que je doive craindre qu'il m'oublie aussi-tôt qu'il l'a reverra ? Ce ne seroit rien, répartit Madame de Mulionne, si vous n'aviez à craindre que la beauté de cette Demoiselle ; mais ce n'est pas d'elle qu'il est amoureux, & elle n'est que la confidente, ou pour mieux dire, l'agente d'une des plus belles Dames du Royaume. Ha ! reprit Clelie, que la compagnie me traite donc à la pareille. J'ai conté l'histoire que je sçavois de Monsieur le Marquis ; je prie quelqu'un de me conter aussi celle-là. Hélas ! dit Mademoiselle de Barbesieux, on peut vous la dire en peu de mots.

Histoire de Madame la Comtesse de Tournueil.

C'est de Madame la Comtesse de Tournueil que Monsieur le Marquis est amoureux. Vous pouvez juger si ses amours sont déjà placées en lieu opulent. Chacun sçait que cette jeune Dame a été sacrifiée par son pere à un mari qu'elle n'aima jamais, car le Comte de Tournueil est un de ces faux zelez, & un homme très-grossier, & il n'y a rien de si mignon & de moins dévot que sa femme. La sympathie n'a point accoutumé de naître de qualitez si opposées. Monsieur le Marquis de Riberville, qui semble être né pour profiter de toutes les bonnes occasions; se trouva un jour en visite chez la Comtesse, comme ce vieux jaloux & elle venoient de se quereller; & le sujet de leur querelle étoit que par une bizarrerie digne de ses pareils, il avoit fait barbouiller un tableau qu'elle avoit à la ruelle de son lit, à cause, disoit-il, que c'étoit une nudité qu'il n'étoit pas honnête à une jeune Dame de regarder, & que cela pouvoit lui faire venir de méchantes pensées,

Parbleu ! interrompit le Chevalier, il avoit raison, c'étoit une fine politique d'ôter ainsi tous prétexte aux tentations de Madame la Comtesse. Que sçait-on, si elle ne fût pas venue lui rompre la tête dans un temps qu'il auroit peut-être destiné à des exercices spirituels ? Taisez-

no HISTOIRE FRANÇOISE

vous , causeur , reprit Mademoiselle de Barbesieux , on ne vous demande pas s'il a eu raison ou non de faire ce qu'il a fait. La Comtesse de Tourneuil qui n'avoit aucune tentation pour des peintures ; ou qui songeant moins à la malice que ne font ces Messieurs les zelez , n'en alloit pas chercher des sujets jusques dans les choses insensibles , avoit donc été extrêmement touchée du fâcheux éfet qu'avoit produit l'impertinent scrupule de son mari : & son déplaisir alla jusqu'à tel point , qu'après avoir rappelé dans sa mémoire mille autres mécontentemens qu'elle avoit d'un homme si ridicule , elle ne put se résoudre à demeurer davantage avec lui. Elle dit au Marquis la résolution qu'elle avoit prise de s'en séparer ; dans laquelle il eut soin de la bien fortifier jusqu'au jour qui avoit été choisi pour l'exécution de son dessein : & ce jour-là étant venu , la Dame sortit à minuit de chez elle en habit de Cavalier , se rendit à une maison du Marquis à trois lieues de Paris , & y demeura le reste de la nuit. Il ne s'y passa rien que d'honnête , dit l'histoire , & rien que toute belle femme en la place de la Comtesse de Tourneuil n'eût pu faire sans danger en reconnoissance des services du Marquis ; car elle en fut quitte pour lui promettre toutes sortes de faveurs lorsqu'elle auroit pu obtenir de retourner en France pour y être la maîtresse chez elle , & le Marquis s'en contenta . . . Ah ! s'écria le

GALANTE ET COMIQUE. III

Chevalier , on te bourre Marquis , on te bourre ; & te voila récompensé de la sagesse que tu as eue à contre - temps avec cette Dame , s'il est vrai toutefois que tu en aye eu , car je ne te crois pas si ignorant de la manière dont les femmes veulent être traitées.

Si ce que l'on me suppose étoit véritable , répondit le Marquis , peut-être n'en aurois-je pas eu moins de respect pour cette Dame. Nous sçavons bien , répliqua Mademoiselle de Barbesieux , que vous contrefaites l'honnête homme quand vous voulez , & vous avez intérêt qu'on vous croye tel ici. Mais enfin , poursuivit-elle , je n'ai rien supposé dans cette histoire. Le Marquis jura une fidélité inviolable à la Comtesse pour l'obliger à se souvenir un jour de ce qu'elle lui avoit promis. Les mesures furent prises pour un commerce de lettres , quand la Dame seroit en Angleterre , où elle faisoit dessein d'aller trouver ses parens. Mademoiselle de Sencelles , dont nous avons parlé , qui a une maison dans Herminvilliers , ou pour mieux dire proche delà , car Herminvilliers n'est qu'une seule maison ; cette Demoiselle , dis-je , qui n'a pas de plus grande joye que lorsqu'elle peut rendre certains services , fût choisie pour recevoir & faire tenir ces lettres. On résolut même que le Marquis prendroit pour lui tout ce qui sembleroit n'être écrit qu'à cette bonne Demoiselle ; & qu'il se feroit une petite



marque à côté de ces mêmes lettres, pour avertir toutes les fois qu'il faudroit les expliquer ainsi ; c'étoit une précaution contre les curieux, en cas qu'elles vinssent à être interceptées. Le lendemain on partit en poste sous un habit de Cavalier; on gagna Calais, on s'embarqua dans le premier vaisseau, & on arriva enfin à la Cour d'Angleterre, d'où l'on écrit tous les jours assez tendrement au Marquis. Et c'est le sujet pour quoi je l'ai soupçonné cette nuit d'aller en cachette près d'Herminvilliers, parce qu'on nous a dit qu'il y va souvent de la sorte.

Jugez, Mademoiselle, ajouta-t-elle, en s'adressant à Clelie, ce que l'on doit penser d'un homme qui a de si belles espérances & mêmes si prochaines, car on dit que la Dame revient; & qui cependant s'amuse à faire le languissant auprès de vous. Quoi ! dit cette belle malade, la Comtesse revient ! Madame, lui répondit le Marquis, on vous a conté une fable en ce qui touche la part qu'on me donne dans l'histoire de la Comtesse : mais quand tout ce qu'on vient de vous dire seroit vrai, vous pouvez m'écouter en seureté, s'il n'y a que son retour qui vous en empêche. Ha ! reprit Mademoiselle de Barbesieux, on m'a assuré qu'elle étoit à Calais, & que son mari avoit consenti par accommodement, de n'être plus le maître chez lui. Mademoiselle, lui répliqua-t-il, j'en sçais mieux que vous toute l'histoire. Vraiment, dit Ma-

dame

dame de Mulionne, nous n'en doutons point après ce que Mademoiselle de Barbesieux nous a conté. Eh! reprit-il plaisamment, Mademoiselle de Barbesieux est jalouse de ce que j'ai donné mon cœur à Mademoiselle d'Arviane, & il ne faut pas croire tout ce qu'une jalouse peut dire. Mais enfin voici cette histoire que je me vante de sçavoir mieux qu'elle, & elle merite bien de tenir une place parmi les autres.

Histoire du Comte de Tourneuil.

Le Comte de Tourneuil étoit allé visiter, il y a environ deux mois, un homme de qualité à quinze ou seize lieues de Paris. Il n'y avoit qu'une Paroisse pour trois ou quatre Gentilhommières qui sont à l'entour du village de cet homme-là. Un jour que le Comte y fut à la Messe, il y vit une jeune fille dont le pere étoit Receveur de l'une de ces petites terres. Elle n'avoit pas plus de quinze ans, & elle avoit des yeux extrêmement dangereux. Elle plut au Comte, & pensa renverser toute sa devotion. Il sortit de l'Eglise tout troublé, & comme il avoit accoutumé de combattre un peu de temps avant que de se rendre à la violence de la tentation, il songea aux moyens d'éviter une autrefois la rencontre de cette fille: Il lui fit dire par le Curé de la Paroisse, qu'il la prioit de n'y plus venir à la Messe jusqu'à ce qu'il s'en

fut retourné à Paris. Ce premier moyen n'ayant pas réuffi , car les pere & mere de cette fille étoient de bonnes gens craignant Dieu , qui ne vouloient pas qu'elle perdît la Mefle ; il leur fit propofer de la mettre dans un Cloître pour être Religieufe , & qu'il en payeroit la dot. Mais ils répondirent qu'ils avoient dequoi marier leur fille ; qu'ils la vouloient voir pourvue d'un bon mari , & même que leur Seigneur étoit fur le point de l'époufer. De forte que le pauvre Comte de Tourneuil au défefpoir fe réfolut à la fuite , & s'en revint à Paris au plûtôt ; mais il portoit le trait dans le cœur. Cette idée toute-puiffante ne le laiffa en repos en aucun lieu. Il eut beau jeûner & mortifier fa chair ; le fang d'un bigot eft plus petillant que celui d'un autre ; les coups de difcipline ne firent que l'échauffer de plus en plus. Que fera le pauvre homme en cet état ? On lui vient demander s'il n'y a pas moyen qu'il fe raccommode avec fa femme ; ce message lui paroît de Dieu ; il ne juge rien de plus falutaire qu'elle à fa guerifon : & prefé par le démon qui le tourmente impitoyablement , il confent qu'elle revienne à telles conditions qu'elle voudra , pourvu que ce foit promptement. On envoie à Londres , elle repaffe la mer & vient jufques à Calais où le Comte avoit promis de l'aller recevoir ; mais par malheur l'ardeur de la tentation avoit eu le loifir de fe rallentir pendant qu'on alloit & venoit

de France en Angleterre. Quand la Dame fut arrivée à Calais elle ne vit personne de la part du Comte ; elle n'y fut complimentée que par un homme à grand capuchon, qui lui dit qu'elle ne pouvoit faire son salut si elle ne se soumettoit à son mari : & comme ce n'étoit pas de quoi elle étoit le plus en peine, elle se rembarqua le lendemain avec plus de haine pour Monsieur le Comte de Tourneuil, qu'elle n'en avoit auparavant. Voilà, Mesdames, la raison pourquoi elle ne revient pas.

Comme il achevoit ces paroles, le carosse s'arrêta. On vit que l'on étoit arrivé à la maison de Monsieur le Prévôt ; & Monsieur de Mulionne y étoit depuis deux bonnes heures, avec sa compagnie ordinaire, c'est-à-dire avec son petit Procureur. Le Marquis donna la main à sa Clélie, & à Madame de Mulionne qu'il mena à la chambre de son vieux mari. Le Chevalier de Montal prit soin des autres Dames ; & toute cette belle troupe étant descendue de carosse, songea à de nouveaux divertissemens.



HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE TROISIÈME

LA belle Mademoiselle d'Arviane, ou si l'on veut, la nouvelle Clelie, parut la plus belle de la troupe aux yeux du vieux Conseiller, qui commença par elle à saluer les aimables Demoiselles que sa femme lui amenoit. Après cela, il les mena faire un tour de promenade dans le jardin, qui n'a pas la magnificence de celui de Vaux, mais qui a des ombrages plus commodes. Là toute la compagnie s'assit sur un tapis de gazon en attendant le souper; & Madame de Mulionne ayant dit à son mari qu'on l'obligeroit à conter quelque histoire dès qu'on auroit soupé, pour satisfaire à une loi que la compagnie avoit faite, ce bon vieillard gai & complaisant, s'informa plus particulièrement de cette loi, & répondit qu'il y satisferoit de tout son cœur, même avant souper, si l'on vouloit; & qu'on avoit jugé dans sa Chambre une cause qui lui en fourniroit les incidens. En vérité, Monsieur le Conseiller, dit Mademoiselle de Barbesieux, vous nous ferez plaisir, aussi bien sommes-nous en

train d'écouter. Mesdames , reprit-il , l'histoire en sera un peu gaillarde , mais le sujet le veut. Peut-être , dit la Demoiselle , ne nous direz-vous rien que nous ne puissions entendre. Ah ! répondit le Conseiller , je sçai le respect qu'on doit au beau sexe , & je n'ai garde de le perdre devant une aussi chaste compagnie que je crois qu'est la vôtre. Vous sçauvez donc qu'avant hier nous cassâmes un mariage ; & voici le fonds du procez.

Histoire du Baron de Coulan & de Mademoiselle de la Templiere.

Le Baron de Coulan , qui est un Gentil-homme bien fait & bien disant , & à peu près , dit le bon vieillard en regardant le Marquis de Riberville , de la taille de Monsieur le Marquis que voilà ; c'est-à-dire , ajouta-t-il , en se radoucissant , un homme de très-bonne mine. Monsieur , interrompit le Marquis , épargnez-moi , s'il vous plaît . je suis votre très-humble serviteur. Je suis le vôtre , reprit le bon-homme , & continuant son histoire : ce Gentil-homme , dit-il , ayant donc habitude chez le tuteur d'une jeune fille de Poitou nommée Mademoiselle de la Templiere , fit grande connoissance avec elle & en devint passionnément amoureux. Elle étoit jolie , elle chantoit & dansoit bien , avoit coup d'esprit ; & ce qui étoit peubeau de plus solide entre toutes ces belles-êtres

s qua-

litez , elle devoit avoir douze ou quinze mille livres de rente.

Cela étoit beau sans doute , interrompit Madame de Mulionne. Oui , reprit-il , mais ne trouvant pas bon qu'elle eût parlé ; Ma femme, lui dît-il, taisez-vous, & ne m'interrompez point , cela fait perdre le fil de l'histoire à toute la compagnie. Monsieur , lui répondit-on , n'appréhendez pas qu'on perde un mot de ce que vous direz , nous vous écoutons avec trop d'attention. Bien donc , répliqua-t-il , si cela ne trouble point la compagnie , il faut que j'avoue ma foiblesse , cela me trouble moi. Cette réponse ayant fait une espece de loi contre les causeurs ; Le tuteur de cette jeune fille , poursuivit-il, n'aura pas tant de louanges de moi que j'en ai donné au galant & à la pupille. C'étoit un homme avare , & par consequent capable de toute sorte de lâcheté ; car il n'y a rien qu'on ne fasse par avarice. Il reculoit le plus qu'il pouvoit de la marier , parce qu'il lui étoit fort doux de jouir de son bien , & que peut-être il n'appréhendoit rien tant que de rendre compte : mais toutes ses remises ne lui servirent pas de grand'chose ; & quand les parties se trouverent portées l'une pour l'autre de quelque bonne volonté , il fallut répondre aux inclinations de cette jeune fille , qui étoit adroite, & capable de lui faire bien de la peine en cas de refus. Profitant néanmoins autant qu'il put de la violente passion qu'il

reconnut que le Baron de Coulan avoit pour elle , il fit demander à ce Gentil-homme une garenne dont il y avoit long-temps qu'il avoit envie, parce quelle étoit à sa bien-séance ; au moyen de-quoi il consentiroit qu'il épousât sa pupille, sinon qu'il n'avoit que faire d'y prétendre.

Le fleur de Coulan , qui eût donné sa vie pour parvenir à épouser sa maîtresse , ne fit d'abord aucune difficulté d'y consentir : mais quand ce vint à la veille des noces où l'autre le pressa de lui passer un contract de vente de cette garenne avec la quittance au bas , il eût bien voulu conserver la garenne & avoir la femme ; & s'étant imaginé que les choses étoient trop avancées pour qu'il y eût à craindre que cet avare osât rompre , & qu'il auroit peur qu'on ne vint à sçavoir la raison de cette rupture , il proposa de remettre l'exécution de cette vente après le mariage. Il esperoit peut-être de la pouvoir ensuite éluder facilement ; mais cela fut cause que le tuteur de Mademoiselle de la Templière rompit le mariage tout net , & qu'il défendit sa maison à l'amoureux. Il enjoignit pareillement à sa pupille de ne le plus recevoir sur peine d'être enfermée dans un cloître. Mais défendre à de jeunes gens qui s'aiment de se voir , c'est le leur commander : aussi nos deux amans ne manquèrent pas de le prendre de ce biais-là ; car la gentille Demoiselle se résolut

même à pousser l'affaire plus loin. De sorte qu'un jour que son oncle y pensoit le moins, elle se fit enlever par son accordé, alla épouser dans un village où étoit une Abbaye de filles, & au sortir de la Paroisse se mit dans cette Religion; d'où elle présenta requête aussitôt, à ce qu'il lui fût permis d'aller avec son mari, non obstant les oppositions de son oncle.

Mais, Monsieur, sans vous interrompre, lui dit froidement Montal en se levant; entra-t-elle dans ce convent sans coucher avec le Baron de Coulan? La belle question! s'écria Mademoiselle de Barbesieux en le retirant rudement pour le faire rasseoir: il étoit bien nécessaire qu'il ouvrit la bouche pour dire cette impertinence. Monsieur, dit-elle au Conseiller, ne prenez pas garde à lui au moins: car le Chevalier de Montal est l'homme le plus fou qui soit en France. Hé! répondit doucement le bon-homme, la question que Monsieur fait n'est pas des plus déraisonnables de ce monde; & il eût bien mieux valu que Mademoiselle de la Templierie eût couché avec son mari avant que d'entrer dans le Convent, que de faire ce qu'elle a fait depuis. Ah! répliqua Mademoiselle de Barbesieux, c'est autre chose, & je ne sçai point ce qu'elle a fait. On prétend, continua-t-il, que comme son tuteur poursuivoit M. de Coulan pour son rapt, & qu'il alléguoit pour témoin de la violence,

lence , que ce Gentil - homme avoit été obligé de mettre sa Demoiselle dans cette Abbaye , à cause qu'elle n'avoit jamais voulu consentir à l'effet du mariage ; cette gentille espiègle lui laissa faire tout ce qu'il voulut à travers la grille du parloir , pour montrer que ce n'étoit pas manque de bonne volonté si elle n'avoit pas consommé le mariage avant que d'entrer dans le Convent. A ces mots il n'y eut pas jusqu'à la belle Clelie qui ne put s'empêcher de témoigner sa surprise , par un rire qui au commencement demeura long-temps entre cuir & chair comme aux autres filles , mais qui par après éclata en un ris défordonné. Cependant Madame de Mulionne prenant la parole ; Voilà , dit-elle , un beau conte que Monsieur le Conseiller nous fait. Ecoutez , Madame , lui répondit-il , je ne vous dis que ce qu'on a plaidé ; & je m'en rapporte à ce qui en est.

Les Religieuses , parties intervenantes pour la pollution du Convent, prétendue commise par le sieur de Coulan , ont soutenu qu'il avoit fait cet enfant dans la cellule de la pensionnaire , en présence de certaine Mademoiselle de Messine autre pensionnaire ; laquelle , de peur que le galant ne se méprit, parce qu'elle couchoit avec Mademoiselle de la Templierie , cousoit sa chemise par le bas tous les soirs ; que pour cet effet il avoit passé par dessus le mur du petit jardin où répondoit la fenestre de la Demoiselle de la

Templiere ; & qu'étant là il s'étoit servi d'une échelle avec quoi on émondoit les arbres , & étoit entré par cette fenestre dans sa chambre. Cela est bien plus vraisemblable , répliqua Madame de Mulionne. Et pourquoi , Madame ? répartit Montal ; je trouve moi qu'il y a bien plus d'apparence que cela se soit fait au parloir qu'ailleurs , car il ne falloit pas tant de mystere pour y entrer ; & pour peu que la jeune Demoiselle eût en horreur la profanation du Convent , elle aimeroit sans doute bien mieux ce lieu-là qui n'est pas consacré , que tout autre.

Les quatre filles durant cet entretien , s'entredemandoient cent chose confuses pour faire accroire qu'elles n'y avoient pas d'attention ; mais Montal s'étant attiré une espee de soufflet de Madame de Mulionne pour lui avoir dit à l'oreille quelque sottise sur la même matiere , elles recommencerent à rire de concert , & d'une telle force , que cela fit bien connoître qu'elles n'avoient pas même perdu un mot de tout ce qu'il avoit pu dire.

Montal cependant se retira avec son soufflet d'une si plaisante manière , que le bon-homme & le Marquis ne purent s'empêcher d'en rire aussi ; le Conseiller toutefois en fit des reproches à sa femme , mais elle lui dit ; je vous prie Monsieur le Conseiller , mêlez-vous d'achever votre conte , & ne prenez pas connoissance de cela. Ce qu'elle disoit pourtant en regardant à tous momens derrière elle pour

voir la contenance du Chevalier, qui dès que le souvenir de sa disgrâce se fut un peu passé, vint se mettre auprès de Mademoiselle Velzers, mais elle ne voulut point le recevoir, & ainsi firent toutes les autres auprès desquelles il se voulut asseoir; de sorte que s'étant vu contraint de demeurer debout, ce fâcheux contre-temps le mit de fort mauvaise humeur contre les Dames.

Sur ces entrefaites on vint avertir Monsieur le Conseiller qu'un laquais étoit venu de la part de Monsieur de Luchères, demander s'il étoit arrivé, & qu'il avoit dit que son maître n'étoit pas loin, qui avoit deux mots à lui dire: ce qui obligea ce bon vieillard à quitter la compagnie pour aller recevoir ce Gentil-homme avec lequel il avoit des affaires. Avant toutefois qu'il se levât, Madame sa femme lui demanda s'il n'achèveroit point son histoire, & si elle finissoit en un si bel endroit? A quoi répondant que c'étoit tout, & que ce n'étoit que lui cela qu'ils avoient jugé; il ajouta que la Cour avoit enfin cassé ce beau mariage, fait défenses au Baron de Coulan d'avoir désormais aucun commerce avec la Demoiselle de la Templierie à travers la grille; & l'avoit condamné à certaine amende, ainsi que le tuteur, l'un pour le rapt & la profanation de la grille, l'autre pour avoir exigé la garenne: permis néanmoins ausdits de Coulan & de la Templierie de se remarier de nouveau,

pourvu que ce fût avec toutes les formalitez requises. Ainsi finit le récit du Conseiller, qui à ces mots les laissa tous dans le jardin pour aller parler à celui qui le demandoit.

Quand il fut parti, le Marquis prenant la parole; Si j'étois, dit-il, aussi hardi que Montal, je vous conterois une plaisante histoire de ce Monsieur de Luchères, qui est, si je ne me trompe, un gros homme de Normandie, & dont la femme est aussi innocente qu'il est fin & spirituel. Il est de Normandie? répartit Montal. Ah! si c'est Monsieur de Luchères de Normandie, je le connois aussi bien que toi, & sa femme aussi; & j'en vais conter l'histoire, si l'on veut. Contela donc, reprit le Marquis, je t'en cede la gloire. Et nous, interrompit Mademoiselle de Barbesieux, s'il y a des folies, nous ne la voulons point écouter. Allez, Mesdames, répondit Montal, je vous assure que le venin n'est qu'à la queue, & que vous pouvez entendre le commencement sans rien craindre; je vous avertirai de l'endroit chatouilleux, & j'arrêterai là si vous voulez. Soit, répondit Mademoiselle de Barbesieux; mais je vous avertis qu'en cas que vous bronchiez, ma main est encore plus pesante que celle de Madame de Mulionne. Hé bien, dit-il, vous ferez tout comme vous voudrez; écoutez-moi à cela près,

Histoire de Monsieur de Luchères & de Madame sa femme.

Pour vous disposer à croire ce qui est arrivé à ce gros Gentil - homme , il faut vous dire qui étoit Madame sa femme avant qu'il l'eût épousée. Elle étoit veuve d'un homme de condition fort riche , très-chagrin , très-jaloux , & très-vieux ; trois qualitez qui lui avoient fait rechercher une femme qui n'eût pas l'esprit de les connoître , & qui fût assez simple pour croire que tous les hommes riches étoient bâtis comme lui. Il avoit rencontré cet heureux naturel en cette Dame , qui étoit de Picardie ; je vous nomme son pays , pour ne pas faire trop d'honneur au pays Normand , en lui attribuant de si rares productions. Elle étoit de bonne maison , & s'en piquoit extrêmement ; mais elle avoit fort peu de bien. Ce n'est pas mon dessein de vous raconter tout ce qui s'est passé durant leur mariage , j'en sçais trop peu de chose ; vous jugerez seulement de la piece par l'échantillon.

Vous avez ouï dire qu'autrefois la Reine ayant demandé à un grand Seigneur de la Cour quand sa femme accoucheroit , il répondit , *Quand il plaira à votre Majesté , Madame.* Ce fut peut-être que ce bon Seigneur-là avoit pris un mot pour un autre : mais quand Madame de Luchères fit une semblable réponse , à une pareille question , ce fut par un dessein

formé de civilité & de soumission aux volontez d'une grande Princesse ; & sa niaiserie alla si loin , qu'étant échapé depuis à cette Princesse de lui dire , par maniere de souhait : Mon Dieu ! Madame , que vous me feriez grand plaisir d'accoucher ce mois d'Aoust , afin que vous puissiez venir à Bourbon avec moi , elle s'en retourna chez elle dire à son mari qu'il envoyât querir la sage-femme ; qu'elle ne vouloit point désobliger une si bonne Princesse , & qu'elle vouloit absolument accoucher dès la nuit suivante. Voilà , Mesdames , le vrai caractère d'esprit de Madame de Luchères , & ce qui s'est passé de ma connoissance , du vivant de son premier mari : vous allez sçavoir maintenant ce qui arriva de plaisant le jour de ses secondes noces.

Ah que tu va vite , Chevalier ! interrompit le Marquis. Est-ce que tu ne sçais autre chose d'elle jusqu'à son second mariage ? Non , lui répondit Montal. Je m'en vais donc le conter , reprit le Marquis , car tu oublies un des meilleurs endroits.

Elle étoit veuve il y avoit six mois : & comme tout le monde l'aimoit autant à cause de sa beauté qui étoit admirable , que pour cette naïveté en quoi elle excelloit par dessus toutes celles de son sexe , peu de gens passioient aux environs de son village , sans se détourner un peu pour la visiter. Monsieur le Duc de Longueville voyageant par la province , en-

tra un jour de grand matin chez elle , & fut plutôt à son appartement qu'elle n'eut le loisir d'en être avertie. Elle étoit encore au lit quand elle vit ce Prince entrer dans sa chambre. Hé ! mon Dieu , Monseigneur , s'écria-t-elle , quelle confusion votre Altesse me fait ici ! Hé , juste Dieu ! Monseigneur , m'aimez-vous si peu , que vous-me vouliez surprendre de la sorte , & me réduire à la nécessité de faillir à mon devoir ? Son affliction venoit de ce qu'elle ne pouvoit faire des réverences dans son lit , & elle ajouta : Prenez donc la peine , Monseigneur , d'attendre un moment , & n'avancez pas davantage. Après cela elle se leva toute nue en sa présence , alla prendre elle-même sa juppe , & s'en vint lui faire cinq ou six grandes réverences ; puis s'applaudissant de ce qu'elle avoit fait son devoir , elle fut se remettre au lit comme elle en venoit de sortir. Monsieur le Duc de Longueville prit place auprès du lit ; & comme parmi beaucoup de choses qui servirent à leur entretien , ils furent enfin venus à parler du village de la Dame : Je pense , Madame , lui dit-il , que cette terre est bien seigneuriale. Oui , Monseigneur , répondit-elle , il y a droit de four , de tor & de verrat ; & outre cela je puis faire garder les cochons à tous ceux qui y sont. Ah ! Monsieur le Marquis , dit Mademoiselle de Barbezieux , vous ajoutez quelques ornemens à l'histoire. Car seroit-il possible que l'on

fût si simple ! Parbleu , Mademoiselle , reprit Montal , il vous dit vrai. Il n'y eut jamais de simplicité pareille à celle de Madame de Luchères. N'en as-tu plus rien à dire ? ajouta-t-il en s'adressant au Marquis. Non , lui répondit le Marquis , & tu peux maintenant conter les folies qui restent , si ces Dames te veulent écouter. Oh ! non qu'il s'en garde , s'écrierent-elles. Hé mon Dieu , Mesdames , reprit-il , fiez-vous à ma parole ! il n'est pas encore temps de vous allarmer , & je vous ai promis que je vous avertirois du bon endroit. Hé bien , dit Madame de Mulionne , laissons-le parler ; & s'il ose dire des folies , qu'il en dise. Par la tête-bleu ! répondit-il , je ne suis qu'en défiance avec vous , & j'aimerois autant être parmi les ennemis. Pourfui , pourfui , lui dit le Marquis en souriant ; elles ne seront pas si méchantes qu'elles disent. Ah ! maudit précieux , lui répartit Montal , c'est toi qui me perds auprès d'elles , & qui gâtes tout ce que je dis par l'opposition d'une fausse sagesse , dont tu veux te masquer malgré ce que l'on sçait de ta vie. On rioit de cette repartie , mais Mademoiselle Velzers dit : Hé ! laissez-le achever son histoire , afin qu'il se fasse battre. Oui , oui , répartit Mademoiselle de Barbefieux , voilà comme il faut dire quand on aime à entendre des folies ; il y a apparence que tu es une bonne pièce , aussi-bien que lui. Laissons toutes ces contestations , reprit le Chevalier , si j'ai

à être battu, je le ferai ; je vais cependant continuer mon histoire.

Deux ou trois jours avant que la Dame se mariât à Monsieur de Luchères , un Gentil-homme proche parent du mari voulant donner lieu à quelque plaisanterie le jour des noces , dît à la fiancée qu'elle étoit bien-heureuse d'épouser un homme comme Monsieur de Luchères , qui étoit estimé par tout pour son mérite , pour son humeur agréable , & pour mille autres belles qualitez. Et à cette heure, Madame, lui dît-il, ce que j'y trouve de plus avantageux, c'est que vous êtes assurée qu'il vous traitera bien mieux que n'a fait votre premier mari. Ha ! Monsieur, répondit, la spirituelle Dame ; mon premier mari m'a bien traitée, & j'aurois tort si je me plaignois de lui. Helas le pauvre homme ! il m'a laissé vingt mille livres de rente , que vouliez-vous qu'il fit davantage , que de me donner tout son bien ? Le bien est une belle chose , répartit le Gentil-homme ; mais ce n'est pas assez pour une femme de qualité comme vous , si on ne la traite avec tout le respect qui lui est du, & c'est ce que votre premier mari n'a jamais fait. Ah ! Monsieur , reprit-elle , pardonnez-moi. Mon Dieu ! Madame , lui dît-il , il s'est vanté du contraire à moi-même qui vous parle. Il vous traitoit comme les petites gens traitent leurs femmes , & comme un payfan traiteroit la fienne ; mais non pas en personne de votre nais-

fance. Et comment donc cela ? répliqua-t-elle , toute étonnée. Cela est bon , Madame , lui répartit le Gentil-homme , en faisant le rieur , comme si vous ne le sçaviez pas ; mais vous en usez en honnête femme de cacher les défauts de votre défunt mari. Je vous assure , Monsieur , lui dît-elle , que si vous ne vous expliquez autrement , je ne sçai pas ce que vous me voulez dire.

Et je t'assure à toi , interrompit le Marquis , que si tu n'acheves bien vite , tu seras battu ; car je vois Monsieur le Conseiller qui nous amène son homme , & les voilà au bout du jardin.

J'acheve , dît Montal , & il attendoit qu'à ces mots les filles s'en allassent de peur d'entendre la fin de l'histoire ; mais pas une ne bougea de sa place , ce qui commença à lui donner quelque frayeur. Vous êtes témoin , Mesdames , leur dît-il , qu'il n'y a pas eu la moindre parole scandaleuse en tout ce que je viens de dire. Oui , répondit Mademoiselle de Barbesieux , & nous ne pouvons rien vous reprocher jusqu'à cette heure. Oh ! reprit-il , mes belles Demoiselles , prenez donc la peine , s'il vous plaît , de vous en aller où il vous plaira , car le reste ne fera pas de même ; & il n'y a que Madame de Mulionne qui puisse l'entendre honnêtement. Moi , répondit-elle , je ne veux pas l'entendre non plus , & je veux m'en aller avec les autres. Nous ne prétendons pas nous en aller , dît Ma-

demoiselle de Barbesieux , & nous avons dessein de le bien frotter s'il n'est pas sage. Ne voila-t-il pas de nos gens , répartit Montal ! je sois damné si elles n'ont plus d'envie de le sçavoir que moi de le dire ; mais pour leur punition, ajouta-t-il, en parlant au Marquis , je te le dirai à l'oreille , & elles n'en entendront rien.

A ces mots , s'approchant en éfet de l'oreille du Marquis , il lui dît : Tu sçauras donc que sur la contestation qui étoit entre le Gentil-homme & la Dame, qui ne pouvoit deviner comment son mari l'avoit mal-traitée , ce Gentil - homme lui dît ; N'est-il pas vrai , Madame , que lorsqu'il vous rendoit ses respects amoureux il vous donnoit le dessous ? mais il dît cela bien plus cruellement ; & je t'adoucis tout exprès le terme , de peur que ces Demoiselles, qui ne veulent pas m'entendre parler haut , ne tâchent d'écouter ce que je dis tout bas afin de me faire querelle. Le Marquis ne put s'empêcher de rire avec éclat de la manière dont le Chevalier lui avoit débité cette folie : & Madame de Mulionne dît , je pense qu'il vient de lui dire une bonne sottise ? J'en sçavois bien le conte , répondit le Marquis , mais je vous avoue que j'aurois eu peine à adoucir si bien le récit. Ne leur dis pas cela , reprit Montal , elles enrageront de ne l'avoir pas entendu. Je veux croire pourtant , ajouta-t-il , qu'elles n'en ont pas perdu un seul mot ; mais quoi qu'il en soit , ce fut la plaisanterie

que le Gentil-homme fit à Madame de Luchères , & elle lui répondit ; Est-ce donc que mon mari ne me devoit pas traiter ainsi ! O Dieu , Madame , repliqua-t-il , en doutez-vous ? les gens de qualité en usent bien plus honnêtement avec leurs femmes ; mais votre vieux mari n'entendoit rien à la civilité ; ou croyant qu'il faisoit assez de vous donner son bien , il ne tenoit compte de vous traiter mieux. Helas ! Monsieur , reprit-elle , je croyois que toutes les femmes devoient être traitées de même , & je souffrois cela avec satisfaction & sans murmure ; mais que voulez - vous ? j'étois une jeune innocente à qui il en faisoit accroire ; car si j'eusse sçu qu'il en devoit user autrement , je me piquois assez de garder mon rang pour ne rien souffrir qui l'eût pu blesser.

Le bon de l'affaire fut qu'à quelques jours delà il fallut que la Dame épousât Monsieur de Luchères ; & que comme on eut couché la mariée , & qu'il la voulut caresser , elle ne voulut pas souffrir qu'il s'y prît de cette façon. Elle disputa fort & ferme contre lui , & dit qu'on la mettroit plutôt en pièces que de l'y faire consentir ; ajoutant qu'on traitoit autrement les femmes de sa condition , & que si le défunt avoit abusé de sa jeunesse , elle empêcheroit bien qu'un autre n'en fît autant à l'avenir. Enfin cette belle dispute dura si long-temps , qu'il fallut que le Gentil-homme qui écoutoit à la

porte avec quelques-uns des conviez, la vînt défabuser à force d'en railler le nouvel époux. Je serai fort trompé, Mesdames, s'il y en a jamais parmi vous, qui expose son mari à de semblables railleries.

Là finit le Chevalier de Montal, & on n'eut pas le loisir de lui répartir grand chose, parce que Monsieur de Luchères rejoignit la compagnie. Il salua toutes les Dames & le Marquis : il embrassa le Chevalier de Montal bras dessus bras dessous à cause de la connoissance ; & après quelques complimens fort enjouez de part & d'autre, Monsieur le Conseiller dît qu'il étoit tems d'aller souper. Toute la troupe se rendit dans la salle, où l'on se mit à table. Ce ne fut pas un festin préparé avec galanterie, comme le dîner qu'avoit donné le Marquis de Riberville, mais on n'en trouva pas le souper moins bon ; & ceux qui connoissent l'humeur somptueuse de Madame de Mulionne, ne douteront pas qu'ayant prévu qu'elle traiteroit une si belle compagnie, elle ne s'en soit acquittée comme il faut. On fit voir que les viandes étoient bonnes en mangeant beaucoup ; & quand la grosse faim fut un peu apaisée, on recommença la conversation, & on but des santéz. Le Marquis débuta par celle de Madame de Mulionne, qu'il adressa au Chevalier de Montal. Qui, répondit le Chevalier, c'est à cause du soufflet qu'elle m'a donné que tu veux que je boive à sa

santé ; mais il faut que j'y songe deux fois. Allez, lui dit-elle, Monsieur le Chevalier, beuvez-là, je ne vous donnerai plus de soufflets. Mais, Madame, reprit le Marquis, ce qu'il vous a dit ne se peut-il donc reveler ? Par ma foi, répliqua Montal, je le dirai bien encore. Tout beau, interrompit Mademoiselle de Barbesieux, vous êtes bien près de moi, & vous sçavez ce que je vous ai dit de la pesanteur de ma main. Et tête-bleu, reprit-il en haussant les épaules, & regardant en pitié Monsieur de Luchères : où suis-je donc ici ? Mon pauvre ami, lui dit-il, tu crois t'être venu mêler parmi les Anges, & ce sont des Diables. Je n'ai pas encore reconnu cela, répondit ce Gentil-homme ; & si tous les Diables étoient faits comme ceux-ci, on se donneroit à eux de meilleur cœur qu'on ne s'y donne. Hé bien, hé bien, répliqua Montal, tu sçauras avec le temps ce qu'elles valent. Je m'en vais toujours faire raison au Marquis de la santé qu'il m'a portée. Grand merci, Monsieur le Chevalier, répondit Madame de Mulsionne. Après cela on but celle de Monsieur le Conseiller, qui en fit autant pour Mademoiselle d'Arviane : & cette belle fille ayant été priée de chanter, par le Marquis de Riberville qui ne détournoit pas les yeux un moment de dessus elle ; elle régala toute la compagnie d'un petit air bachique, qui mit le vieux Conseiller en bon train.

Ce fut pour lors qu'on comença à dire de bon mots, & à laisser regner la joye sans contrainte; qu'on se fit cent petites niches pour rire, à quoi entre autres ne servit pas peu la tromperie que les laquais firent au petit bon-homme Procureur que le Conseiller avoit amené avec lui: car ces fripons sçachant qu'il haïssoit l'eau mortellement, ne lui servirent autre chose dans un verre double, par le pied duquel ils avoient versé le vin à égale hauteur, & on voyoit ce pauvre petit homme grimacer toutes les fois qu'il faisoit raison, sans oser dire ce qui en étoit cause, ni pourquoi il ne beuvoit pas tout; & ne faisoit que toucher le verre.

Enfin, après qu'on eut apporté le fruit, Madame de Mulionne se penchant vers l'oreille du Marquis; Monsieur, lui dit-elle, si nous voulons entendre encore une histoire plaisante, il faut que nous obligions ce petit homme à nous conter ce qui lui est arrivé depuis peu. Je crois, Madame, répondit Monsieur de Luchères qui avoit entendu ce discours, que la chose ne sera pas mal-aisée à obtenir pourvu que vous témoigniez que vous la desirez. Non, reprit-elle, cela ne plairait peut-être pas à mon mari venant de ma part; il faut que ce soit un autre que moi qui mette l'affaire sur le tapis, & Mademoiselle de Barbenx seroit toute propre à cela. A quoi serois-je propre? répondit cette Demoiselle qui

entendit nommer son nom avec mystere. Monsieur le Marquis vous le va dire, lui répartit Madame de Mulionne; & en effet le Marquis lui dit de quoi il s'agissoit.

Aussi-tôt elle se fit donner du vin, & pria la compagnie d'en faire autant; puis adressant la parole à Monsieur le Conseiller, elle dît qu'elle alloit porter sa santé à la ronde; mais que comme on l'avoit avertie que quelqu'un trichoit, celui qui laisseroit du vin dans son verre conteroît sur le champ la plus plaisante aventure de sa vie, & cela sans exception de personne, non pas même de Monsieur le Procureur. Le petit bonhomme voyant bien pour qui la partie étoit faite, répondit en riant à Mademoiselle de Barbesieux, qu'on n'avoit pas conspiré contre lui d'une voix si basse, qu'il n'eût bien entendu ce que Madame de Mulionne avoit dit à Monsieur le Marquis; mais qu'il aimoit mieux se résoudre à ne rien laisser au fond de son verre. En ce cas, lui répartit-on, Monsieur le Procureur, vous ne serez obligé à rien. A ces mots il pensa vider la coupe en avalant tout ce qui étoit dedans; mais il ne fut jamais plus surpris que quand il y vit tout le vin demeuré, & qu'il commença enfin à reconnoître la tromperie. Ah! pauvre Monsieur Tigeau, lui cria le Conseiller, on t'a fourbé! Ma foi oui, Monsieur, répondit-il; & je n'ai pas encore beu une goutte de vin.

Cependant

Cependant la compagnie se tenoit les côtes de rire, & Mademoiselle de Barbesieux dît, en poursuivant sa pointe : Allons, allons, Monsieur le Procureur, vous voudriez bien trouver quelque échapatoire ; mais vous avez encouru la peine, puisque votre verre n'est pas vuide, & il faut que vous nous contiez l'histoire de votre Prieuré. Ah ! répondit le petit bon-homme, j'en appelle pardevant Monsieur le Conseiller ; cela n'est pas juste. Mon pauvre ami, reprit le Conseiller, je ne suis pas ici le plus fort, & tu es vendu. Elles m'ont obligé moi-même en arrivant de leur conter une histoire ; & si elles ont résolu que tu contes la tienne, il n'y a point de remède, je te conseille de boire trois ou quatre bons coups où il n'y ait point d'eau, & d'en passer par où elles voudront. Cela est pourtant bien rude, Monsieur, répliqua-t-il ; mais enfin il faut vouloir ce qu'il plaît aux Dames. Si elles se moquent de moi, du moins ne seront-elles pas les premières qui l'auront fait.

A ces mots il se fit apporter un verre & une bouteille du meilleur vin, dont il but selon l'ordonnance du Conseiller à la santé de ses auditeurs ; & cette liqueur l'ayant animé un peu plus que l'eau qu'il avoit bue, il commença de cette sorte l'histoire qu'on vouloit sçavoir.

Histoire de l'Abbé de S. Firmin, de Mademoiselle de Beffemont, & du Procureur Tigean.

Je ne suis pas le seul, dit le Procureur, qui aye contribué aux incidens de cette histoire, & d'autres que moi y ont eu bonne part; mais je suis celui que l'on a le plus berné. Il y a environ six mois qu'un Gentil-homme ou soi disant; c'étoit un homme de façon modeste, & qu'on n'eût jamais pris pour un fripon, mais je vous assure qu'il ne faut guere juger des gens à la mine. Ce Gentil-homme donc, qui se disoit de Toulouse, rechercha en mariage une fille de ma connoissance. C'étoit une Demoiselle qui avoit servi long-temps Madame la Duchesse de... de... de... je ne me souviens plus de son nom; mais tant y a qu'elle avoit amassé environ deux mille écus d'argent à son service, & qu'outre cet argent-là, elle avoit de bien bonnes parties, car elle avoit l'humeur gentille, elle causoit bien, & enfin ne rebutoit point les marchands. En un mot, c'étoit une fille que Monsieur l'Abbé de Saint Firmin, celui qui fait si bien ces petites chansons; voyoit & cajolloit souvent; toutefois on n'en soupçonnoit aucun mal, & on les estimoit tous deux de fort honnêtes gens. Celui qui la rechercha s'appelloit Monsieur de Broyonne, & vous remarquerez que c'étoit un nom qu'il avoit donné, tout semblable à celui

d'un Gentil-homme de Toulouse qui possédoit une terre assez jolie ; & il n'en avoit usé de la sorte , que pour tromper plus aisément la Demoiselle , si elle fût venue à s'informer des biens qu'il disoit avoir dans cette Province.

Les choses étant bien avancées , au grand contentement de la fille , & les articles du mariage signez , on n'attendoit plus qu'une lettre de change de quatre mille francs que le futur époux disoit être en chemin pour lui , & qu'on lui envoyoit de son pays pour acheter tout ce qui étoit nécessaire ; mais comme cette lettre se faisoit trop attendre , parce qu'elle n'étoit qu'en idée , notre Gentil-homme , qui avoit son but en toute cette conduite , s'avisa de se faire écrire une lettre par laquelle on lui mandoit les raisons de ce retardement , dont il feignit d'être au désespoir. En même temps , il s'en fit adresser une autre , qu'il avoit lui-même écrite aussi-bien que la première ; & dans celle-ci on lui donnoit avis de la mort d'un certain Prieur de Languedoc , dont le bénéfice valant trois mille livres de rente étoit à sa nomination. Cette nouvelle étant venue à ce Gentil-homme , jugez quelle fut la grandeur de sa joie ; elle n'eût point paru plus naturelle si la chose eût été vraie. Dieu lui renvoyoit par ce moyen de quoi regagner l'argent de la lettre de change qui lui avoit manqué ; & cela ne servit pas peu à faire encore que cette fille s'en estimât

plus heureuse , par la considération du beau droit de Patronage qui étoit annexé à la Seigneurie de son amant.

Elle ne put laisser passer la journée sans faire part de cette nouvelle à ses amis , & à l'Abbé de Saint Firmin tout le premier. Celui-ci lui ayant ouï parler de trois mille livres de rente , songea qu'il auroit dequoi faire des chansons tout à loisir avec ce denier-là : & mordant à l'hameçon , Mon Dieu , Mademoiselle , lui dît-il , comme vous avez tout pouvoir sur ce Monsieur-là , ne pouvez-vous pas faire en sorte qu'il me donne ce bénéfice ? Il aimera mieux obliger un homme comme moi , qui ai de la réputation , & qui lui ferai outre cela un présent fort considérable , que d'en favoriser peut-être un inconnu , à la seule recommandation de quelque grand Seigneur qui ne lui en sçaura aucun gré. Voyez , proposez-lui la chose , & faites que je vous aye obligation d'avoir ajouté trois mille livres de rente à mon petit revenu ; ce sera dequoi réchauffer la muse : & mort... laissez faire , nous en mangerons les chapons. La Demoiselle lui promit qu'elle en parleroit ; & en effet elle en parla dès le soir même à son accordé. Celui-ci crut déjà avoir excroqué trois ou quatre cens louis à l'Abbé de saint Firmin. Il répondit à Mademoiselle de Beffemont (c'étoit le nom de cette fille) qu'elle étoit la maîtresse absolue de tout ce qui lui appartenoit ; qu'elle pouvoit

donner sa parole à Monsieur l'Abbé, que ce seroit pour lui le benefice, & qu'elle disposeroit aussi de la reconnoissance qu'il en recevroit de cet Abbé.

L'accordée toute joyeuse annonça dès le lendemain cette bonne nouvelle à l'Abbé, qui en alla remercier le Gentil-homme, & lui faire les plus belles amitez du monde. Il ne se passa depuis aucun jour qu'il ne lui envoyât des poësies: je ne sçais point comment on les appelle, je pense qu'on nomme cela des verdelets ou virelets, où en attendant sa nomination il lui décrivoit les plaisirs que leur vaudroit le revenu du Prieuré, qui seroit toujours autant au Gentil-homme qu'à lui; & enfin il lui mandoit quantité d'autres belles choses, auxquelles le fin matois ne répondit que par d'autres vers; ne se pressant point de faire cette nomination, parce qu'il ne vouloit nullement se fier à la libéralité que l'Abbé lui pourroit faire, & que même il ne jugeoit pas qu'il eût les reins assez forts pour fournir la somme qu'il prétendoit en tirer. Néanmoins, comme il avoit donné sa parole à la Demoiselle d'en pourvoir cet Abbé, & qu'elle pressoit tous les jours d'en venir aux effets, il eût falu à la fin qu'il s'y fût résolu. Mais pour faire en sorte qu'à l'avenir elle le priât autant de ne point donner ce benefice à l'Abbé de saint Firmin, qu'elle l'avoit pressé jusques-là du contraire; & pour avoir par même moyen le temps d'at-

tendre qu'il se présentât une dupe un peu plus en fonds que cet Abbé, (& je fus cette malheureuse dupe de par le diable) voici la ruse dont il s'avisa.

Comme il n'y a guère de filles qui n'ayent fait quelques fredaines , les unes plus criminelles , les autres moins ; mais toujours assez pour avoir donné lieu de médire d'elles quand on les sçait : A vous, Mesdemoiselles , s'écria le Chevalier de Montal , voila Monsieur le Procureur qui parle à vous. Hé ! nous l'entendons bien , répondit Mademoiselle de Barbesieux, & nous voyons bien qu'il se vange de nous ; mais patience. Ah ! Mademoiselle , pardonnez-moi , répliqua le petit homme , j'ai dit cela sans y songer , & honni soit qui mal y pense. Mon Dieu ! lui répartit Montal , poursuivez , Monsieur le Procureur , & ne craignez rien ; si vous aviez dit aussi vrai toute votre vie , que vous venez à cette heure de le dire , il n'y auroit pas au monde un homme plus véritable que vous. Hola donc , Chevalier, reprit Mademoiselle Velzers, en lui donnant un petit coup de sa fourchette sur les doigts , je vous trouve plaissant de dire qu'il n'y ait pas une fille qui soit sage. Je ne l'ai pas dit en ces termes-là, ajouta-t-il : mais puisque vous m'en donnez l'exemple , je ne croirois pas mentir quand je le dirois ; & je pense même qu'il n'y a rien de plus véritable. L'impertinent ! s'écria Mademoiselle de Barbesieux , puis , s'adressant au Conseil-

ler, n'est-il pas vrai, Monsieur, lui dit-elle, que nous devrions noyer cet homme-là ? Ecoutez, reprit le bon vieillard, en riant ; il n'y a que vous qui sçachiez s'il a raison ou non. Hé quoi ! lui dit Mademoiselle Velzers, vous doutez aussi de notre vertu ? & vous avez peur de vous méprendre en parlant à notre avantage. Non pas cela, répliqua-t-il ; mais je dis qu'il faut que Monsieur le Chevalier sçache quelque chose de vos affaires, pour avancer ce qu'il avance. Helas, Monsieur, reprit froidement Montal, il n'y en a pas une des quatre que vous voyez-là, de qui je ne puisse avec raison dire pis que pendre, si je l'avois entrepris. Quoi, dit Madame de Mulionne, sans en excepter Mademoiselle d'Arviagne que vous ne connoissez que d'aujourd'hui ! Moi, reprit-il, je la connois assez pour soutenir qu'elle est la plus sage des quatre. Cette aimable malade rougit un peu à ces mots, comme si elle eût reconnu qu'il lui donnoit par malice cette louange de sagesse, parce qu'elle étoit sujette à tomber quelquefois en une espèce de folie ; & le Marquis en fit reproche au Chevalier par plusieurs signes. Cependant le Conseiller dit ; Vous avez tous pressé & tourmenté Monsieur Tigean pour lui faire conter son histoire, & voilà que vous ne vous en souciez plus. Comment ! répondit Mademoiselle de Barbesieux, nous ne nous en soucions plus ! nous n'avons pas oublié

l'endroit où nous en sommes demeurées , & nous ne prétendons pas que la folie du Chevalier nous fasse rien perdre. Monsieur le Procureur m'excuse bien , reprit Montal ; je ne lui ai pas fait tant de déplaisir qu'on croit , & je n'ai fait que lui donner le temps de reprendre un peu de courage avec son assiette : allons , poursuivit-il , en choquant son verre contre le sien , à votre santé , Monsieur Tigeau. Le petit bon-homme lui fit raison ; & après que chacun lui eût prêté une nouvelle attention , il recommença à parler de cette sorte.

J'en étois , ce me semble , demeuré à la ruse dont mon Gentil-homme se servit pour faire en sorte que sa maîtresse ne le pressât plus de donner le bénéfice à l'Abbé. Ayant donc déterré certaines médisances qu'on faisoit d'elle ; comme par exemple , qu'elle avoit été long-temps bien avec le mari de sa Duchesse , & qu'un jour que cette Duchesse rentra assez inopinément dans sa chambre , elle avoit trouvé Monsieur le Duc si en désordre & la Demoiselle si rouge , qu'il y avoit de quoi soupçonner qu'il l'avoit pressée & qu'elle s'étoit défendue : ayant , dis-je , appris cela quelque part , ce rusé Toulousain fit tomber la chose à propos , en causant un jour avec elle ; & lui demanda si elle connoissoit bien cet Abbé , & si elle étoit bien assurée qu'il fut de ses amis. Oh ! répondit-elle , c'est le meilleur ami que j'aye , & un homme qui
donneroit

donneroit sa vie pour mes intérêts. Ne vous fiez plus à lui, reprit ce fourbe, car il m'a dit telle & telle chose de vous : & sous prétexte de vouloir reconnoître la grace que je lui devois faire, de le nommer au Prieuré par un avis de véritable ami, il a fait tout ce qu'il a pu pour me détourner de vous épouser. Je vous laisse à penser si la Demoiselle de Beffemont fut en colere de cette prétendue perfidie de l'Abbé de saint Firmin. Ah ! Monsieur, s'écria-t-elle, c'est un imposteur, c'est un méchant, puisqu'il faut que je le dise, qui a toujours eu de folles prétentions sur moi, & qui ne vous a dit cela que par jalousie : mais si vous m'aimez, vous m'en vengerez ; & bien loin de lui donner le Prieuré, vous lui donnerez cent coups de bâton. Elle disoit cela avec une colere horrible, parce que la vérité l'avoit peut-être offensée ; & que comme on se trompe toujours, elle s'imaginait qu'il n'y avoit qu'elle l'Abbé qui eût pu dire de ses nouvelles : toutefois il en étoit fort innocent. D'autre côté, mon imposteur ayant un jour au sortir de chez elle rencontré ce pauvre jeune homme, il lui dit avec une haute éfronterie : Monsieur l'Abbé, ma maîtresse est dans une furieuse colere contre vous, & m'a bien défendu de vous nommer désormais au bénéfice, à cause que vous avez chargé quelqu'un de m'avertir des médisances qu'on faisoit d'elle, & je vous conseille d'y remédier avant que

cela prenne racine. Ce qu'il disoit afin qu'il y allât sur le champ, & que cette fille extrêmement emportée le maltraitant tout à fait, ils se brouillassent davantage ; ce qui ne manqua pas d'arriver : car comme le pauvre Abbé voulut entrer dans la chambre de Mademoiselle de Bessumont pour se justifier, elle ne l'apperçut pas plutôt, que le prenant aux cheveux, & le terrassant sur le plancher, elle lui donna tant de coups de pieds, d'ongles & de dents, qu'il falut que les voisins accourussent au secours pour les separer.

O Dieu ! dit Mademoiselle de Barbesieux, c'étoit le pauvre Orphée que déchiroit une Bacchante. C'étoit ce qu'il vous plaira, reprit le Procureur, mais l'Abbé de saint Firmin dégoisâ pour se venger, tout ce qu'il sçavoit d'elle ; en sorte que c'étoit le plus beau charivari du monde, & que le fourbe eut le plaisir de les voir brouillez pour long-temps. Or voici maintenant mon tour à moi, & je vais jouer mon personnage dans cette comédie.

A quelques jours de là, Mademoiselle de Bessumont vint au Palais faire des emplettes ; & comme je la connoissois particulièrement, je lui dis, l'ayant rencontrée à un des pilliers de la grand'salle ; Bon jour, Mademoiselle, bon jour ; hé bien, quand danserons-nous ? Helas ! me répondit-elle mon pauvre voisin, tout est presque rompu ; & vous ne vous

imaginerez jamais le lâche tour que m'a joué l'Abbé de saint Firmin : ce traître , ajouta-t-elle , à qui je découvrois bonnement tous mes secrets , avec qui je vivois sans façon , & que je croyois de mes meilleurs amis , a été dire des sottises à Monsieur de Broyonne pour le détourner de m'épouser. Cela n'est pas bien , répliquai-je ; & il a tort. Ce ne seroit rien , reprit-elle , s'il ne m'avoit point eu d'obligation ; mais c'étoit pour me récompenser d'un Prieuré de trois mille livres de rente que je lui faisois donner ; se peut-il voir une plus haute ingratitude ? Vous lui faisiez donner , répartis-je , un Prieuré de trois mille livres de rente ? Oui , me répondit-elle , mon pauvre Monsieur Tigeau ; un Prieuré de ce revenu-là , auquel Monsieur de Broyonne a droit de présenter , & dont il m'avoit laissé la disposition pour celui qu'il me plairoit. Mais vraiment , lui dis-je tout étonné , oubliez-vous que je suis votre très-humble serviteur , & qu'outre cela je ne suis pas ingrat envers les gens qui me font plaisir ? Pourquoi ne songez-vous pas à moi quand il vous vient de ces bonnes aubaines ? vous m'avez entendu dire si souvent que si je trouvois un bénéfice je me retirerois du Palais ; Hélas ! dit-elle tout en pleurant , il ne tiendra qu'à vous qu'il ne l'ait jamais , & qu'on ne vous mette en sa place ; car je perdrois plutôt corps & ame , que de consentir qu'il en fût pourvu : & s'il l'em-

portoit malgré moi par ses artifices , il n'y auroit point de dévolus que je ne fisse jeter dessus. Je sçai assez sa vie pour en venir à bout ; & à l'heure que je vous parle , il est encore entretenu par une vieille bigotte, qui toutes les fois qu'elle veut qu'il aille à certain rendez-vous , met à sa fenêtrre un petit linge qu'il voit en passant , & cela leur sert de billet d'avis.

L'invention n'est pas mauvaise , interrompit Monsieur de Luchères ; & c'est le moyen de n'être pas trahi par des valets. Croyez-vous donc cela ? dit Madame de Mulionne. Si je le croi, Madame ! répartit Montal ; n'en doutez nullement. Hé ! je le croirois bien, ajouta Mademoiselle de Barbesieux ; car il n'y a rien de plus damné ni de plus méchant que certaines bigottes : & à moi qui vous parle , il n'y a point de pieces qu'une de ces scelerates n'ait faites. Je vous en ferai le conte quand ce sera mon tour à parler.

Pour moi , reprit le Procureur , je songeai à me pourvoir du Prieuré , sans m'arrêter aux choses qu'on me dit de l'Abbé de saint Firmin : & même je ne les écoutai pas trop , car je n'ai jamais pris plaisir à entendre des médisances. Je m'imaginai que tout ce que la Demoiselle sçavoit de lui , étoit l'effet de quelque fausse confidence qu'il lui avoit faite ; comme c'est l'ordinaire de ceux qui veulent tromper les filles , de leur conter des fables & des bonnes fortunes qu'ils

n'ont eues qu'en idée , afin de les amener à leur but par cet étalage qu'ils font tacitement de leur mérite & de leurs prouesses.

Ha ! Monsieur le Procureur , s'écria à ces mots le Chevalier , vos digressions nous perdent ; & vous découvrez tellement à ces Dames toutes nos finesses , qu'elles seront cousues de fil blanc à l'avenir , quand nous voudrons nous en servir contre elles. Il est vrai , ajouta Madame de Mulionne , que c'est par où ces traîtres d'hommes commencent , quand ils n'osent tout d'un coup parler de leur passion. Ils font des histoires , comme dit Monsieur Tigean ; & les bêtes de filles , qui les dévisageroient s'ils leur avoient parlé d'amour de but en blanc , se laissent toucher par l'exemple de ces aventures chimériques , où ils glissent insensiblement le venin de leurs méchantes maximes qui font une vertu d'un vice ; & puis voilà comme elles se perdent toutes. Hé Madame , s'écria deux fois Mademoiselle Velzers , faites grace à quelques-unes ; & croyez du moins qu'il y en a ici qui ne se laisseroient pas prendre de la sorte. Croyez qu'il y en a , à qui Monsieur le Chevalier auroit beau conter ses bonnes fortunes , avant qu'elles fussent tentées d'en augmenter le nombre. J'en doute , reprit Madame de Mulionne. Morbleu ! Madame , dit ce Chevalier en prononçant l'R bien fort , vous avez raison ; car telle qui veut être ex-

ceptée seroit la premiere à s'en laisser chatouiller. Tu ne manque pas de vanité, lui répondit Monsieur de Luchères ; & je crois Mademoiselle plus insensible que tu ne dis. Mais, Madame, ajouta la belle Hollandoise à Madame de Mülionne, ces contes-là vous ont-ils quelquefois touchée, vous, puisque personne n'en échape ? Non, répondit-elle, parce qu'on ma mariée si jeune, que je n'en étois pas capable : mais je ne sçais ce qu'ils feroient si j'étois encore fille, & que je n'eusse pas mon compte. Ah ! reprit Mademoiselle Velzers entre ses dents, c'est donc que vous avez votre compte, j'en suis bien aise. Cela fit rire la compagnie, & ce fou de Montal relevant encore la chose ; Par ma foi, dit-il, Monsieur le Conseiller, vous devez être bien glorieux de faire ainsi le compte de Madame.

Le bon vieillard dormoit à demi, quand on lui porta cette attaque ; cela le réveilla & le fit rougir en même temps. Ha ! répondit-il, vous êtes tous de bonnes gens, & vous n'engendrez jamais de mélancolie. Là-dessus Monsieur le Marquis reprenant la parole, à cause qu'il voyoit aussi le petit bon-homme prêt à dormir ; Messieurs & Dames, dit-il, Monsieur le Procureur s'ira coucher si vous ne l'écoutez, car il s'endort. Ha ! pardonnez-moi, répondit-il, en se réveillant brusquement, pardonnez-moi ; je ne fais pas cette incivilité dans une si

bonne compagnie , & j'acheverai mon récit si l'on veut. Oûi , Monsieur Tigeàn , lui dit-on , on vous en prie.

Je pressai donc la Demoiselle , pour-suivit-il , de m'aboucher avec son Monsieur de Broyonne ; qui lui ayant protesté que les médisances de l'Abbé n'avoient pas diminué son amour , lui fit les mêmes complimens pour moi que pour cet Abbé , & lui laissa tout en sa disposition. Je convins avec lui de lui faire une donation de quatre mille livres comptant en avancement de ma succession à laquelle je voulois qu'il eût part , pour marque de la longue amitié qui avoit été entre nous. Laquelle donation étoit de ces simonies à la mode , par la subtilité desquelles on a trouvé le secret de ne se plus damner qu'au seul jugement de Dieu , en se sauvant dans l'opinion des hommes. Et je dois bien me consoler sans doute d'avoir perdu cet argent ; car encore valoit-il mieux que je le perdisse que mon salut. Voilà de bons sentimens , Monsieur Tigeàn , lui dît le Conseiller ; & vous ne pouvez manquer de regagner ailleurs votre argent , tandis que vous les aurez. Helas , Monsieur ! répondit-il , je n'y songe plus : puis reprenant le fil de son discours ; Après que j'eus , dît-il , fait cette belle donation , mon Gentil-homme me dît qu'il ne vouloit point toucher mon argent que je ne me fusse bien informé de lui , ce que le traître faisoit afin de me piquer d'honneur , & que je le lui

comptasse plutôt, comme je fis, en lui disant qu'il se moquoit de moi. Je ne pensois pas dire si vrai. Ce n'est pas que je ne me fus déjà informé de ce Prieuré : on m'avoit même fait réponse du convent, qu'en effet, Monsieur de Broyonne en étoit le patron ; mais ce n'étoit pas le Broyonne que nous connoissions Mademoiselle de Beffemont & moi. Quoi qu'il en soit, la présentation faite & mon argent touché par ce fourbe, j'envoyai en Cour de Rome pour mes Bulles. Cependant mon homme qui n'avoit attendu qu'après mes louis pour se marier, épousa la nymphe qui lui compta aussi ses deux mille écus, dont il donna bonne quittance. Nous étions les meilleurs amis du monde. Je les traitois encore tous les jours, & ne me sentoient pas d'aise, de songer qu'on m'appelleroit à l'avenir Monsieur le Prieur. J'en donnai avis à tous mes amis qui m'en féliciterent ; & il n'y eut pas jusqu'à une Dame, laquelle ne m'avoit jamais voulu avouer pour son parent étant Procureur, qui commença à m'appeller mon cousin à tour de bras devant tout le monde, dans l'espérance peut-être que le Prieuré retourneroit un jour à Monsieur son fils. Quand mon argent ne m'auroit valu que cette reconnoissance illustre, encore est-ce quelque chose. Ces réjouissances publiques durèrent bien six semaines ; après lesquelles elles furent augmentées par l'arrivée des Bulles. Alors Monsieur de

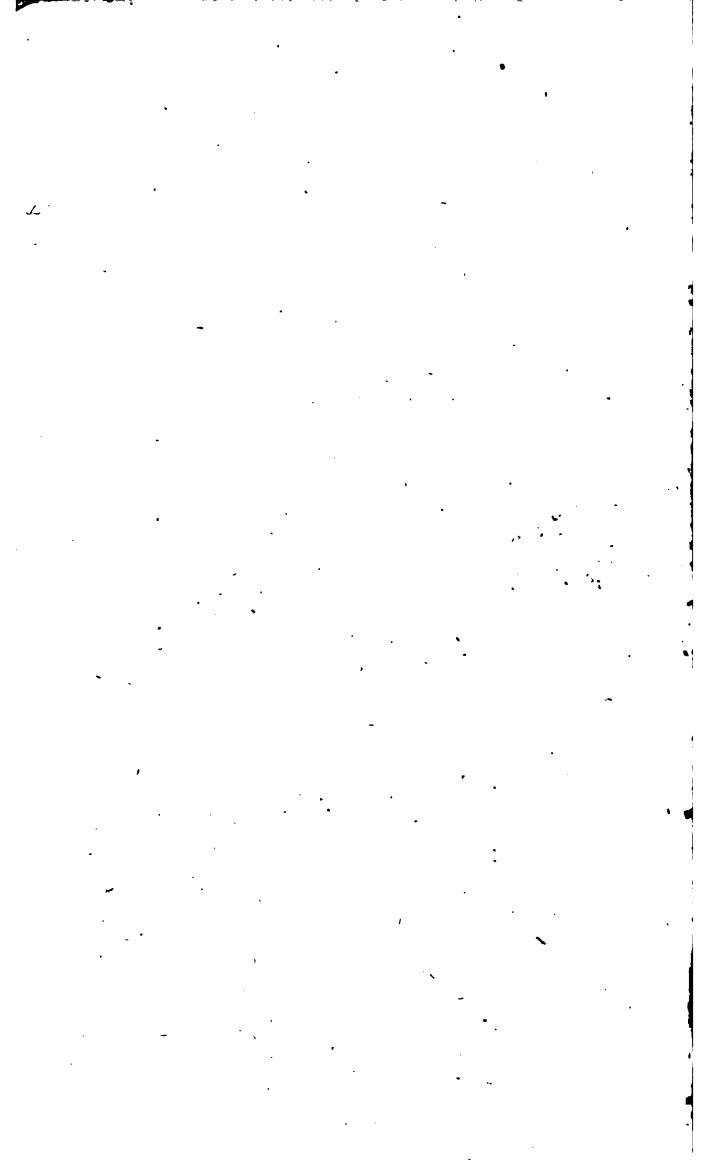
Broyonne songea à me faire partir pour aller me mettre en possession , & pour mener en même temps sa nouvelle épouse dans ses biens de Languedoc. Je fus deux jours à recevoir les adieux & les complimens de tous mes amis , & à en traiter à bouche que veux-tu , tout autant qu'il en venoit ; ce qui je croi , m'en attiroit le plus grand nombre. Après cela je me mis en chemin pour ce beau voyage dont je fis encore les frais , donnant les violons tous les soirs par dessus le marché à nos mariez , & aux filles des bourgs & villages où nous gitions , pour commencer la vie de la plupart des autres bénéficiers ; & nous arrivâmes dans cette gayeté à une journée près du Prieuré. Là , notre homme nous dit qu'il falloit qu'il nous devançât , pour aller donner ordre à ma reception ; & m'ayant recommandé d'amener doucement sa chere femme , à qui il dit adieu fort tendrement , le galant fendit le vent avec mes quatre mille francs & les deux mille écus de la nouvelle Dame de Broyonne , & je crois que de notre vie nous ne le reverrons. Cependant je suivis ma route le lendemain avec la Demoiselle , que je remerciai encore tête à tête plus de mille fois de la bonne affaire qu'elle m'avoit fait faire : à quoi elle se tuoit de répondre par d'autres complimens remplis d'une si tendre amitié , que cela me tiroit des larmes de reconnoissance.

Mais , dit Montal ; étant comme cela

seul avec une jeune mariée, Monsieur le Procureur ne la cajolloit-il pas un peu ? Hé mon Dieu ! Monsieur, répondit le bon petit homme, si je m'en fusse mêlé elle m'eût trouvé aussi fourbe en amour que son mari l'étoit en autre chose ; car ce n'est pas à mon âge que l'on y peut avoir de la sincérité. Mais enfin, continua-t-il, nous arrivâmes le lendemain sur le soir au Prieuré ; & sur ce que je déclarai le sujet de ma venue, on me reçut avec de grands témoignages de joye & de respect. On mit Madame de Broyonne dans l'appartement destiné aux Dames qui survenoient ; pour moi, on me logea en pompe & cérémonie dans celui de Monsieur le Prieur : où si je ne dormis guere à cause de ma joye, du moins je dormis mieux que la nouvelle épouse, qui ne pouvoit deviner pourquoi son mari n'étoit pas encore arrivé au convent. Les Religieux, ravis que leur patron eût fait choix d'une si belle femme, la consolèrent le mieux qu'ils purent, & lui dirent qu'il la viendrait peut-être surprendre agréablement le lendemain dès le grand matin : ce qui arriva. Mais ce fut le diable, ce n'étoit point notre homme : c'étoit le véritable Monsieur de Broyonne de Toulouse, qui étoit revenu de Paris presqu'en même temps que nous, & qui fut bien étonné d'être marié sans le sçavoir, & d'avoir nommé un Prieur sans s'en ressouvenir. On l'amena à sa prétendue femme qui

ne le connut point , & qui n'avoit garde de le connoître. On me l'amena aussi , & on me demanda en vertu dequoi j'étois Monsieur le Prieur. Je montrai mes provisions. Les Bulles étoient vraies , mais la présentation étoit fautive ; & par conséquent on me dit que j'étois un fourbe. Quelques Religieux qui aimoient bien à fesser , dirent que je méritois qu'on me fît faire une promenade à l'entour du convent ; & puis qu'on me mît sous le bras séculier , pour servir d'exemple. Le véritable Monsieur de Broyonne , qui reconnut bien que nous avions plutôt la mine d'avoir été fourbez que d'être des fourbes , nous sauva cet affront à la jeune épousée & à moi ; & il falut que nous prissions patience. Voilà , Mesdames , l'histoire dont Madame de Mulsionne a voulu rire encore une fois ; mais je vous conseille à tous d'aller vous coucher , cela vous fera plus de bien que toutes les réflexions que vous pourriez faire sur mon aventure.

Fin du premier Tome.



LA FAUSSE
CLELIE.
HISTOIRE
FRANÇOISE,
GALANTE
ET COMIQUE.
TOME SECOND.



A PARIS,
Chez PIERRE WITTE, au bas de la rue
S. Jacques, vis-à-vis de la rue de la
Parcheminerie, à l'Ange Gardien.

M. DCCXVI.
Avec Permission du Roy.

6 figures 1^{re} 2^e

Delabos

S

HISTOIRE FRANÇOISE.

LYVRE PREMIER.

TOUTE la compagnie suivit le conseil du petit bon-homme Tigean. Les Dames un peu fatiguées de n'avoir pas bien dormi la nuit précédente, à cause du changement de lit, se retirèrent volontiers à l'exemple de Monsieur le Conseiller qui se faisoit déjà conduire dans son appartement sans dire mot ; & le Marquis de Riberville, & le Chevalier de Montal en firent de même. Mais le lendemain tous se rassemblèrent dans la chambre de Madame de Mulionne, pour sçavoir à quoi on passeroit le temps ce jour-là, qui étoit un des plus beaux jours de l'été ; il n'y eut que Monsieur de Luchères que ses affaires avoient obligé de s'en retourner dès le point du jour.

D'abord on y proposa cent sortes de divertissemens ; mais comme on sembloit embarrassé au choix, Monsieur Tigean sçut résoudre la difficulté, en disant qu'il falloit commencer par un bon déjeuner. Allons, dit le vieux Conseiller, Monsieur Tigean a raison ; qu'on nous apprête quelque chose, un doigt d'excellent vin nous pourra donner conseil. Le déjeuner fut aussi-tôt préparé dans la salle, où

4 HISTOIRE FRANÇOISE

chacun alla se rendre : la joye s'y réveilla avec l'appétit , mais on ne put tromper pour la seconde fois le petit bon-homme Procureur avec un autre verre qu'on lui avoit présenté , dans le pied duquel le vin s'enfuyoit quand on le portoit à la bouche. On ne trompe pas deux fois de suite un Procureur en Parlement , dît-il ; & c'est lui qui attrappe les autres. Il est vrai , lui répondit en riant Mademoiselle de Barbesieux , que vous attrapâtes bien l'homme au Prieuré. Et à propos , dît Madame de Mulionne, nous laissons hier achever cette histoire , sans plaindre Monsieur Tigean de son infortune. Helas ! ajouta-t-elle, ce pauvre Monsieur Tigean ! il est si honnête homme. Oui , je croirois assez ce que vous dites, reprit Mademoiselle de Barbesieux. Oh ! s'écria Madame de Mulionne, personne n'en doute , & tel que vous le voyez il n'a jamais fait aucune fourberie depuis quarante ans qu'il fait sa profession , ce qui est une chose presque inconcevable. Vous pouvez railler ici mon Procureur , dît le Conseiller ; mais il est vrai , sans offenser les autres , que je n'en ai point connu de plus consciencieux que le petit bon-homme Tigean , & que c'est pour cela que je l'aime. Monsieur , répondit-il , je dois à votre seule bonté la bonne opinion que vous avez de moi. Fort bien , dît Montal , qui se vint mêler à cet entretien ; mais malgré la bonne opinion qu'on a de lui , vous verrez qu'avec toute

GALANTE ET COMIQUE. 5

sa conscience ce Monsieur Tigeau ne laissera peut-être pas de se consoler de la perte de ses quatre mille francs aux dépens de la Demoiselle de Beffemont qu'il a ramenée à Paris , & qu'au hazard de la fourber il lui fera l'amour. Hé , mon Dieu ! Monsieur , lui répartit brusquement & plaisamment le petit homme , j'ai deux fois votre âge , & je ne suis point courtisan ; mais quoi que j'aye dit , peut-être la fourberois-je encore moins que vous ne fourbez vos maîtresses : car souvent ce qui reluit n'est pas or , & les femmes ne se contentent point de babil.

Un éclat de rire s'éleva à ces mots , & rendit Montal quelque temps assez interdit , parce qu'il ne s'étoit pas attendu à cette réplique : mais enfin Madame de Mulionne , craignant que ce défi du Procureur ne portât le Chevalier à une conversation un peu trop libre , comme la matiere sembloit l'y engager , le tira d'affaire en mettant une autre matiere sur le tapis. Hé bien , dît-elle , que ferons-nous donc aujourd'hui ? conterons-nous encore des histoires ? tout le monde n'a point satisfait à la loi que nous fîmes hier. Non , Madame , lui répondit le Marquis de Riberville , qui jusques-là avoit entretenu paisiblement sa Clelie ; N'y eût-il que vous. Hé ! pour moi , répliqua-t-elle , je n'en sçais point , & comme j'ai déjà dit , nous n'avons point fait l'amour mon mari & moi avant que de nous marier. Mais, Madame , dît le Che-

valier, est-ce que vous n'aurez pu faire d'amans depuis votre mariage? Sauf la révérence de Monsieur le Conseiller, ajouta-t-il en folâtrant, vos yeux n'ont pas été faits pour le visage d'une Dame, qui ait du être sans soupirans jusqu'ici; & si je croyois que vous n'en eussiez point, je deviendrois votre galant dès à présent en présence même de Monsieur votre mari.

Monsieur, répliqua le Conseiller en souriant, ne lui faites point cet honneur, je vous assure qu'elle en a d'autres que vous, & même de plus pressans. J'aime Monsieur le Conseiller, dit Mademoiselle de Barbesieux, d'être comme cela de bonne foi. Hé bien, Madame, poursuivit-elle, en s'adressant à Madame de Mulionne, vous nous conterez donc, s'il vous plaît, l'histoire de vos amans puisque vous en avez, & vous ne prétendrez pas vous dispenser de la loi qui a obligé les autres de conter leurs aventures. Ha! répondit Madame de Mulionne, c'est moi qui ai fait la loi, & le législateur est au dessus d'elle. C'est pourtant bien notre intention, répartit Montal, qu'elle sera au dessus de vous; & que vous nous direz même tout à l'heure quels sont ces amans-là, autrement nous publierons que vous avez des intrigues si honteuses, que vous n'oseriez les avouer. Ah! dit le Marquis de Riberville, je ne pense pas que ce soit ce que Monsieur le Conseiller apprehende.

GALANTE ET COMIQUE. 7

& je croi qu'il est bien assuré de Madame son épouse. Ma foi, dît le bon vieillard, il n'y a qu'heur & mal-heur à cela, & les femmes sont fidelles ou infidelles selon les occasions. Lucrece étoit la plus cruelle femme de Rome, & elle ne laissa point de se rendre avant que de se tuer.

A ces mots, Madame de Mulionne vouloit répondre; mais la belle Mademoiselle d'Arviane qui entendit parler mal de Lucrece, prenant la parole pour dire qu'il ne devoit point faire ce tort à cette Romaine, lui dît sérieusement qu'il se trompoit : c'est-à-dire que la pauvre fille retomba, peu à peu dans son extravagance. Cependant le Conseiller, qui ignoroit encore les visions qu'elle avoit, & à qui l'on ne pouvoit, ou plutôt à qui l'on ne vouloit point dire par malice qu'elle étoit hypocondre, afin d'avoir le plaisir de leur dispute; soutint toujours que Lucrece ne s'étoit tuée que de honte d'avoir bien voulu donner ce qu'on lui avoit demandé. Mademoiselle d'Arviane lui soutint avec aigreur que cela étoit faux, ce qu'il reçut quelque temps assez en galant homme; mais à la fin il s'en fâcha croyant qu'elle vouloit le tourner en ridicule. Il lui remontra toutefois auparavant que dans Tite-Live, & dans tous les autres historiens qui avoient parlé de cette Dame Romaine, la même chose s'en trouvoit écrite; mais elle lui répondit que Tite-Live & tous les autres en avoient menti : &

8 HISTOIRE FRANCOISE

sur ce qu'il vouloit encore ouvrir la bouche pour dire quelque chose, elle ajouta tout en colere; Allez, cela est infame, & il n'appartient qu'à un vieux Sénateur corrompu, comme vous, qui a toujours été dans le parti des Rois, & qui est ennemi de la liberté du peuple, de deshonnorer de la sorte la mémoire de la chasteté même. Il y avoit assez dequoi soupçonner que celle qui faisoit de tels reproches n'avoit pas l'esprit bien réglé; mais le bon-homme étoit lui-même tout étourdi de voir que la compagnie se tuoit de rire, au lieu de l'éclaircir. Il s'alla mettre encore dans l'esprit qu'on lui reprochoit qu'il avoit été fidele au Roi durant les barricades; au lieu que la malade le prenoit pour un Sénateur Romain. Ce chapitre, sur lequel il étoit très-délicat, lui ayant fait monter le sang au visage, il dît qu'il ne se repentoit point d'avoir été contre les Frondeurs, & qu'il seroit serviteur du Roi jusqu'à la mort. Les éclats de rire se redoublant à tous ces *qui-pro-quo*, redoublerent aussi son désordre: en sorte que malgré contre tout le monde, & plein d'une colere épouvantable, il fit signe au petit bon-homme Procureur de sortir avec lui de la salle, fit mettre les chevaux au carosse; & avant que la compagnie, qui rioit encore en le cherchant ailleurs que là où il étoit, se pût appercevoir de son dessein, il reprit le chemin de Paris.

Comme on crut que son départ pou-
roit

GALANTE ET COMIQUE. 9

roit chagriner Madame de Mulionne, cette aventure modera tout d'un coup les éclats de rire, que rien jusques-là n'avoit pu appaiser; mais lorsqu'on reconnut que cette Dame n'en étoit pas fort affligée, on cessa aussi de s'en inquieter; & on dit que la conversation se trouvant plus libre, elle ne pouvoit être que plus enjouée. Elle dit elle-même que cela seroit cause qu'elle feroit à la compagnie l'histoire de ses aventures galantes, qu'elle n'eût jamais osé faire en présence de son mari. Cependant elle donna ordre que la malade fut traitée comme il faut. La colere où l'interêt de Lucrèce avoit mis cette pauvre fille, rendoit l'accès de sa fièvre plus violent que le dernier qu'elle avoit eu; & c'étoit pitié & plaisir tout ensemble, d'entendre les plaintes qu'elle faisoit encore contre Monsieur le Conseiller, de ce qu'il avoit parlé contre Lucrèce. Mais ce qui étonna le plus la compagnie, ce fut que le Marquis voulut demeurer auprès d'elle; lui voulut lui-même porter son bouillon; & lui rendit tant de soins, qu'il le falut arracher de là pour l'obliger de se joindre à la compagnie qui avoit fait dessein d'aller dîner dans le petit bois; encore ne s'y fût-il pas résolu, si ce n'eût été pour laisser sa Clelie en état de reposer plus facilement, si par hazard l'envie lui en pouvoit prendre.

On l'en railla d'aussi loin qu'on le vit revenir de la chambre de cette belle ma-

lade, & Mademoiselle de Barbesieux lui dît; A ce que je vois, Monsieur le Marquis, c'est donc tout de bon; mais prenez-vous garde, continua-t-elle, que ce n'est pas peu d'avoir Monsieur Aronce pour rival? Je ne vous conseille pas de vous engager si avant dans votre amour, que vous ne puissiez pas après vous en retirer comme vous voudrez. Ne me faites pas plus de peur que je n'en ai, répondit-il en souriant, je crains assez de l'aimer à la fin plus que je ne voudrois, & qu'elle n'y réponde pas autant que je voudrai. Ce seroit un grand supplice pour vous, lui dît Madame de Mulionne; & si l'exemple d'un mal-heureux amant que j'ai, pouvoit quelque chose pour votre guérison, pendant qu'il en est peut-être encore temps, j'offre de vous en conter l'histoire tout à l'heure, mon pauvre Monsieur le Marquis. Hé bien, contez-la Madame, lui répondit-il du même ton doux et tendre dont elle lui avoit parlé; nous verrons si cela me fera du bien. Ecoutez-moi donc aussi vous autres, dît-elle, à Montal & à Mademoiselle Velzers, qui se parloient tout bas; puis elle commença ainsi.

Histoire de Monsieur de Greumont & de Madame de Mulionne.

L'hiver passé je fus à un bal où se rencontra un jeune Cavalier fort bien fait, & qui attiroit les regards de toute l'af-

semblée, à cause de sa bonne mine & de sa beauté. C'est assez vous dire que je l'admirai aussi. Il me vint prendre pour danser, & augmenta par les fleurettes qu'il me dit, l'estime que j'avois déjà conçue pour lui; mais un quart-d'heure après, je me trouvai mal pour avoir souffert qu'il s'approchât trop de moi. Qu'on n'explique pas toutefois ceci à son désavantage ni au mien; c'est qu'il portoit sur lui certaine senteur de rose pour laquelle j'ai eu toute ma vie une aversion particuliere, par un caprice de mon temperamment : & quelques vapeurs que cette senteur avoit excitées, se mêlant ensuite à ma maladie, je fus obligée de sortir du bal pour m'en retourner promptement au logis. Cependant il m'arriva la plus étrange aventure dont vous ayez jamais oui parler. Mes laquais n'ayant pas eu le loisir d'allumer leurs flambeaux, & étant sortis pour appeller mon cocher; un autre cocher qui dormoit sur son siege se réveilla à leurs cris. Celui-là ayant cru que c'étoit lui qu'on appelloit, parce qu'il se nommoit comme le mien, fit vite avancer son carosse sans sçavoir quasi ce qu'il faisoit, tant il étoit endormi. Trompée de mon côté aussi-bien que lui, & mon mal ne m'ayant pas permis de rien examiner, je me jettai dedans avec ma suivante; & ainsi, quelque temps après, je fus menée dans une maison que je ne connoissois point. Qui fut bien éton-

née, ce fut la pauvre fille que j'avois avec moi, quand elle reconnut la méprise, & que cependant mon mal augmentoit de plus en plus. Le cocher pestoit d'ailleurs contre nous, dans l'appréhension que cette bevue ne donnât occasion à son maître de s'impatientser si venant à sortir du bal il ne trouvoit pas son carrosse. Et enfin ce brutal m'eût je croi laissée mourir sans secours ; mais par bonheur Madame de Greaumont, mere de celui à qui étoit le carrosse, laquelle jouoit encore dans sa chambre avec une de ses parentes, envoya sçavoir pourquoi ce cocher faisoit tant de bruit. Ma suivante apprenant qu'il y avoit des femmes dans cette maison, implora leur assistance pour moi, dont elle dît le nom & l'aventure, & pria qu'on me fît mettre sur un lit. Madame de Greaumont, qui étoit une des plus obligeantes femmes du monde, ayant appris ces nouvelles descendit aussi-tôt avec sa parente, & fit ouvrir la chambre de son fils, qui se trouva la plus proche & la plus commode. Elle y fit allumer bon feu, m'encouragea & me plaignit tout ensemble, & me fit porter sur le lit de son fils même, qui étant arrivé peu de temps après fut fort étonné de voir une jolie femme dans son lit ; & plus encore lorsqu'il me reconnut pour celle avec qui il venoit de danser au bal.

Quoi, Madame, dît le Marquis, c'étoit ce beau garçon dont vous nous avez

parlé au commencement, qui étoit le fils de la maison ? Oui, reprit-elle, c'étoit lui-même, qui s'appelloit Monsieur de Greaumont aussi. Ah ! dit Montal, j'attens avec impatience de sçavoir le compliment qu'il vous fit. Le même que peut-être vous m'eussiez fait, si vous eussiez été en sa place, répondit Madame de Mulionne. Ma foi, Madame, reprit-il, j'en doute, & vous ne le diriez pas ainsi : car je sçai bien ce que je vous aurois fait, si je vous avois trouvé dans mon lit.

Cé jeune homme, poursuivit-elle, qui étoit du moins aussi fou qu'il étoit beau ; qui, comme Monsieur le Chevalier de Montal, s'imaginoit que toutes les femmes dussent être amoureuses de lui ; qui se faisoit une vertu d'une véritable éfronterie, & qui croyoit qu'on ne réussiroit auprès de nous que par là : à qui enfin j'avois plu au bal, pour rendre cet aventure plus rare ; & qui y avoit fait des extravagances épouvantables, à ce que j'ai sçu depuis, en parlant de moi à ses amis ; accourut à son lit comme un insensé dès qu'il sçut que j'y étois, & se penchant malgré moi sur mon visage : Ah ! Madame, me dît-il assez bas ; mais avec un transport qui étonna sa mere & qui me scandalisa extrêmement ; qu'est-ce que l'amour veut faire de nous ? & qui m'eût dit il y a une heure dans le désespoir où m'avoit mis votre sortie du bal, que je vous retrouverois dans mon lit, & où.

peut - être témérairement , ajouta-t-il , avec des paroles entrecoupées de soupirs mon cœur vous a déjà souhaitée trop de fois en secret ? Cette passion étoit bien violente , dit le Marquis en riant. Mon mal pressoit pendant qu'il me contoit ces folies , reprit-elle , & mes sens étoient presque tout engourdis par les vapeurs qui m'étouffoient ; mais je vous assure que cette action ne servit pas peu à me faire revenir : & j'en fus si étonnée , que j'en devins plus rouge que du feu de pâle que j'étois auparavant. Monsieur , lui répondis-je en trouvant des forces pour le repousser , ce ne put être toutefois qu'au trois ou quatrième baiser qu'il m'avoit , je pense , déjà donné ; Vous n'avez , dis-je , pas bien songé à ce que vous faites , & je ne sçai pour qui vous me prenez. Je n'imputois qu'au hazard , le malheur d'avoir été conduite en une autre maison que la mienne ; mais je reconnois bien enfin que la méprise des carrosses est une trahison que vous m'avez faite. Puis , voyant que ni sa mere ni ma suivante , ni tous mes efforts ne pouvoient l'empêcher de me baiser encore ; Insolent , lui criai - je , arrêtez-vous , ou je vous ferai connoître que vous n'avez point affaire à qui vous pensez. Madame de Greaumont le querella aussi-bien fort ; lui demanda de quelle trahison je l'accusois , & s'il sçavoit bien que j'étois une femme de qualité , qui meritois d'être traitée avec plus de respect. Ma suivante,

GALANTE ET COMIQUE. 15

Indignée de l'affront qu'il m'avoit fait , lui en témoigna aussi des ressentimens ; de sorte que ce pauvre garçon , qu'un excès d'amour & de bonne fortune avoit véritablement aveuglé , en lui offrant dans son lit une femme qu'il ne haïssoit pas , demeura assez interdit lorsqu'il commença à se reconnoître.

Il tâcha pourtant de colorer son action, & la voulut faire passer pour une galanterie préméditée , pour contribuer , disoit-il , à ma guérison. Car , ajouta-t-il le plus gayement qu'il put en parlant à Madame sa mere ; avoir à se défendre d'un baiser aussi peu respectueux que celui que j'ai donné à Madame , c'est une grande affaire qui rappelle tous les sens ; & il n'y a rien de si souverain contre les défaillances. Mais quand il vit que je me jettai à bas du lit , & que je priai Madame de Greumont d'achever de me rendre son obligée , en me renvoyant chez moi , ce fut un coup de foudre pour lui , & toute sa galanterie s'évanouit. Je pense qu'il avoit la sottise de s'imaginer que je devois être dans son lit toute ma vie.

Il ne me reconduisit pas , je ne le voulus point permettre ; mais le lendemain je reçus un poulet de sa part à mon lever : je ne sçais si je pourai le rapporter en mêmes termes ; mais ce sera toujours à peu près. Le voici avec le même titre qu'il y avoit mis.

A CELLE QUI MA RAVI MON
C Œ U R.

Avez-vous bien dormi cette nuit, Madame ? Je vous trouve bienheureuse si cela est. Pour moi, je n'ai fait que penser à vous & aux moyens de vous tenir encore au même lieu où vous m'appellâtes hier insolent. Helas ! Madame, vous y languissiez de douleur, & je pourrois vous y voir languir de plaisir. Etes-vous de celles qui s'offensent qu'on les aime avec transport, & qu'on leur dise tout d'un coup les pensées que leur beauté a fait naître ? Non, Madame, vous avez trop d'esprit, & il faut que vous m'aimiez. Hier vos yeux me parlerent en amis de cette affaire. Ils me dirent véritablement que vous étiez une très-belle Dame ; mais ils m'apprirent aussi que j'étois assez beau garçon, & qu'ils avoient du plaisir à me voir. J'ai sçu d'ailleurs que vous avez un vieux mari. Tout cela, Madame, vous prescrit ce qu'il faut que vous fassiez. J'ai à vous dire encore que l'on me croit si folâtre dans le monde, qu'on ne me soupçonnera jamais d'avoir une affaire si sérieuse. Ne perdons point de temps, Madame, il n'appartient qu'aux filles de laisser languir un amant, parce qu'elles ont leurs raisons ; & cela est indigne d'une belle femme.

Cet homme-là étoit fou, dît Mademoiselle de Barbesieux. Non, lui répartit le Marquis, je croi plutôt qu'il avoit réussi auprès de quelques femmes par cette liberté ; car il y en a de

telles que le badinage & l'éfronterie gagnent dix fois plutôt que tous les soins qu'on leur peut rendre ; & le galant s'imagina sans doute que Madame de Mulionne se prendroit par là. Vous l'avez deviné, dit-elle, au Marquis ; mais le mal qu'il y eut pour lui , fut que les impertinences n'avoient jamais mérité de moi que des soufflets ; (ces mots s'adressoient à Montal) & que cependant, ajouta-t'elle, j'avois donné effectivement de l'amour à ce petit jeune homme , ce qu'il n'avoit pas senti pour celles auprès de qui il avoit peut-être réussi. Cela servit aussi à me venger comme il faut de son insolence : car dans la colere où son procédé m'avoit mise, dès que je m'apperçus qu'il en tenoit tout de bon , il n'y eut point de fierté , point de mépris qu'on ne me vit affecter , afin de rabatre un peu son orgueil. Il eut beau changer de façon de vivre avec moi , & devenir enfin aussi respectueux , & aussi timide , qu'il avoit été hardi & éfronté ; je n'eus jamais pour lui une douce parole : je ravalai toujours les plus belles choses qu'il disoit ; je favorisai de mon entretien tous ceux qu'il en croyoit moins dignes que lui ; bref , je lui fis tant de maux , qu'environ un mois après je fus la cause qu'un homme que je lui avois préféré dans un bal pensa être tué. Voici comment ce malheur arriva.

Le Baron de Greaumont (car c'étoit un Baron) m'obsedoit continuellement ; & en quelque lieu que je me trouvasse avec lui , y eût-il des Princesses , j'avois toujours ses premiers hommages & ses premiers soins. Il pensa donc me prendre à ce bal pour danser le branle , & même par préférence à la Marquise de Samé qui le vouloit danser avec lui ; mais je lui refusai ma main pour la donner à une autre dont je sçavois qu'il étoit jaloux , quoiqu'il valût autant l'être d'un cheval de carrosse. Mon petit Baron eut bien de la peine à digérer cet affront ; & je ne passois pas de fois devant lui , quand quelqu'un menoit le branle où enfin il s'étoit fourré avec une autre , qu'il ne me jettât à traversé quelques plaintes qui sentoient l'indignation. Mais comme j'étois curieuse de sçavoir jusqu'où pourroit aller la patience d'un homme qui avoit été si libertin , car j'ai oublié de vous dire qu'à peine aimoit-il deux jours ses maitresses ; je n'arrêtai pas encore là mes cruautéz. Etant venu une autrefois me demander ma main pour danser une courante , je la lui donnai bien , pour ne rendre pas toute l'assemblée témoin d'un petit jeu que je voulois qui ne fût qu'entre nous ; mais je ne lui rendis pas la courante : & lorsqu'on m'eut reprise pour danser , j'allai encore prendre son benêt de rival au lieu de lui ; ce qui pensa le faire desesperer.

Aussi la colere prit pour un temps la

place de l'amour : & voyant que son rival me donnoit la main pour me remener à mon carrosse après que le bal fut fini ; Madame , me dit-il tout haut assez fierement , *j'ay l'école des femmes dans ma poche , & je vous la ferai lire quand vous voudrez.* Je devinai ce qu'il vouloit dire par là , quoiqu'il eût cité assez mal à propos cette école des femmes , qui étant celle de Moliere ne pouvoit être appliquée à son sujet. Il lui avoit suffi , sans doute , de croire qu'en parlant d'école , on pré-supposeroit que je meriterois d'y aller pour apprendre à vivre ; mais quoiqu'il en soit , ce furent ses propres termes. Son rival , qui se crut obligé de lui répartir , lui dit d'un ton assez doux : Monsieur , ce n'est pas là le moyen de gagner Madame. Oh ! vraiment , reprit le petit emporté , je le sçai bien , & je ne la gagnerai jamais , à moins que je ne devienne aussi sot que vous. De ces paroles ils en vinrent à de plus hautes ; ils se querellèrent , mirent tous deux l'épée à la main : mais le sot fut toujours sot , & rendit son épée au Baron qui la lui rejetta par dedain. Cependant le vaincu avoit été blessé , & le combat faisoit du bruit. Mon galant fut contraint de se cacher , en sorte que j'eus sujet d'apprehender que cette absence ne me fit perdre un amant si passionné : cependant j'en reçus le lendemain un autre billet , à peu près conçu en ces termes.

Je me suis caché, Madame, & je tâche d'éviter la mort qu'on mérite en tirant l'épée contre les défenses du Roi; parce que si j'ai à mourir bien-tôt, je veux que ce ne soit que d'amour: mais je jure aussi que j'en mourrai à vos pieds, ou que vous me traiterez mieux. Quoi, ingrate! j'ai plus soupiré pour vous que pour dix autres: Vous êtes la première, s'il le faut dire, pour qui j'aye senti un véritable amour. J'ai toujours été préféré où je l'ai voulu être; & à la vue de tout le monde vous me préférez un sot! Ah! j'en suis dans un desespoir furieux; & si un homme comme lui est digne de vos faveurs, je meurs de dépit de ne pouvoir m'empêcher d'y aspirer. Au moins, cruelle; (& croyez que c'est avec des pleurs d'amour & de rage que je vous écris ceci; car vous m'avez mis dans un état à faire pitié) qu'il ne me soit pas plus difficile de lui ôter un jour votre estime, qu'il me le fut hier de lui ôter son épée.

Ces lettres-là, dit Mademoiselle de Barbesieux, sont vraiment fort plaisantes; & je commence à aimer assez ce stile mutin. Hé bien, quelle réponse y fîtes-vous? Bon! dit Madame de Mulionne, vous vous moquez de moi de croire que je fusse assez sotte pour répondre à de telles folies. Est-ce que vous y répondriez vous autres filles? Quel mal y trouvez-vous, reprit Mademoiselle de Barbesieux, quand ce n'est que pour se divertir? car aussi-bien ne receviez-vous pas

ces lettres-là comme un mystère, & vous en faisiez part à vos amis. Assurément, dit Madame de Mulionne; cependant je faisois semblant de les rompre & de les jeter au feu en présence de son laquais, afin qu'il le lui redît, & que cela lui fît plus de peine: & pour cet effet je brulois de petits morceaux d'autre papier. Mais, Madame, interrompit la belle Hollandoise, vouloit-il plaisanter quand il vous écrivoit en ce stile folâtre? Nullement, répondit Madame de Mulionne, il parloit le plus sérieusement du monde; & c'étoit de tout son cœur qu'il me menaçoit ou qu'il m'injurioit. Ah! reprit la Hollandoise en riant, c'étoit un trésor pour vous, Madame; & vous avez du avoir bien du plaisir d'un amant de ce caractère. Oui, reprit Madame de Mulionne, j'en ai eu bien du plaisir dans le commencement; mais il me fatigua dans la suite, parce que son extravagance alla trop loin.

On n'eut pas beaucoup de peine à accommoder l'affaire du combat que l'on considéra comme une rencontre; & ainsi mon galant recommença à paroître. A quelque heure qu'on voulût, depuis, voir le Baron de Greumont dans ma rue, on l'y trouvoit vis-à-vis de ma porte, couché en une posture de fou dans son carrosse, de l'autre côté du ruisseau: & à peine quittoit-il son poste une demi heure le jour pour aller dîner. Pas un de mes laquais ne sortoit qu'il ne

22 HISTOIRE FRANÇOISE

l'appellât & ne lui recommandât de me dire quelque chose à son retour : & enfin il en fit tant , que Monsieur le Conseiller touché de pitié plus que moi , ou si vous voulez par politique , aima mieux me commander de le recevoir , que de le voir là planté à tous momens. Je fus toute étonnée qu'il me l'amena un jour lui-même dans ma chambre , où j'étois avec deux de mes amies. Un criminel qu'on mène à son juge n'est point plus pâle , que l'étoit ce martyr d'amour ; & exprès pour augmenter son trouble , je dis à mon mari avec un grand sérieux ; Sçavez-vous bien , Monsieur , qui vous m'amenez , & que c'est une homme amoureux de moi , à faire tous les jours mille extravagances ? Madame , me répondit ce pauvre homme en tremblant ? Monsieur le Conseiller n'ignore pas quelle violence vous faites à l'ame de ceux qui vous ont une fois regardée : & s'il n'approuve pas ce que je fais , il n'approuve point aussi que vous jettiez dans le désespoir un misérable qui ne souhaite de vous autre chose que le plaisir de vous voir. Non , ma femme , ajouta mon mari , qui avoit peine à se tenir de rire ; & puisque Monsieur le Baron ne veut que vous voir , laissez-vous voir tant qu'il voudra. A ces mots il nous laissa ensemble.

Quoi Madame ! dit alors Mademoiselle de Barbesieux , il est possible qu'un homme aussi galant & aussi plein d'esprit que vous nous avez dépeint le Ba-

non de Greaumont au commencement de votre histoire, ait été si stupide que de s'être vu le jouet de quelqu'un, sans s'en être aperçu, ou du moins sans que la honte & le dépit l'ayent guéri ? Ce sont ces Messieurs les spirituels, répondit Madame de Mulionne, qui sont d'ordinaire les plus sots quand ils viennent à bien aimer. Et ne sçavez-vous pas aussi que l'amour croît par la résistance ? Vous vous étonnez de ce que je vous dis là, poursuivit-elle en riant, parce que peut-être vous avez moins résisté à vos amans que je n'ai fait au mien ; mais c'est votre faute, & que vous êtes toutes des friponnes. Madame, dit le Marquis, il ne seroit pas besoin que toutes les Dames fussent aussi cruelles que vous, ni qu'elles missent leurs amans à une si terrible épreuve. Pour moi, reprit Madame de Mulionne, je n'ai pas de plus grand plaisir que de voir ces insolens & ces présomptueux qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes, aimer sans être aimez ; & je vous avoue que je compte entre mes bonnes fortunes l'avantage d'en avoir sçu reduire un au desespoir. Mais, Madame, dit le Chevalier de Montal, qui vous a dit que votre Baron ne feignoit point toutes les extravagances qu'il faisoit, voyant qu'il falloit des ceremonies pour vous avoir ? Ah ! reprit Madame de Mulionne, je vous répond que ce n'étoit pas feinte ; & vous allez tout à l'heure en tomber d'accord.

24 HISTOIRE FRANÇOISE

Après que mon amoureux eut passé quelques mois à me suivre par tout , sans rien avancer , & sans avoir même jamais pu trouver l'occasion de me parler à son gré en particulier , il s'avisa un soir de se couler subtilement dans mon appartement ; il s'y cacha sous mon lit, me vit deshabiller à son aise , me vit coucher ; & quand il me crut endormie , il se vint asseoir sur le fauteuil auprès de mon chevet , où il eut la patience d'attendre jusqu'au lendemain que je fusse éveillée. Et il fut sage , Madame , dit le Chevalier ? Je pense qu'oui , répondit-elle en souriant ; ou du moins je ne m'appercus pas du contraire. Lorsque je le vis en m'éveillant , je ne fus pas peu embarrassée ; & je songeai que si je criois & rendois bien du monde témoin de cette folie , la chose pourroit être interprétée diversement. Les malicieux , disois-je en moi-même, pourront n'en croire que ce qu'ils voudront ; & diront que j'aurai attendu à crier qu'il ait été jour , sans s'informer si j'ai dormi toute la nuit ou non. Ces belles reflexions me firent résoudre à n'en point parler , & à trouver seulement les moyens de le faire sortir sans qu'aucun autre que ma suivante , que j'appellai aussi-tôt , sçût rien de cette aventure. Il ne fut cependant pas aisé d'y faire résoudre mon Baron , qui se jettant à genoux à côté de mon lit ; Madame , me dit-il , je ne sortirai qu'après que vous m'aurez écouté. Arrive ce qu'il pourra

de

de vous & de moi , j'ai résolu de mourir si vos mépris ne finissent ; & qui ne demande que la mort , n'a point de mesures à garder. Non , Madame , ajouta-t-il , je ne sortirai point d'ici que vous ne m'ayez fait raison de votre injustice. Je ne veux qu'être écouté ; & si vous ne m'accordez cette legere faveur, que vous ne refuseriez pas au dernier de tous les hommes , tremblez à la seule pensée de ce que pourra faire mon désespoir. Cette menace , qui me sembla équivoque , fit que je lui promis bien vite de l'écouter tant qu'il voudroit , pourvu qu'il me donnât sa parole qu'il ne feroit aucune extravagance. Et alors ce fou me dit ; Je ne doute point , Madame , que vous n'ayez sujet de vous plaindre & de vous venger de moi. J'ai manqué au respect que je vous devois ; je vous ai écrit avec trop de liberté. Enfin , Madame , je vous ai prise pour un autre , quand j'ai cru que vous m'aimeriez facilement comme d'autres femmes m'avoient aimé : mais je reconnois ma faute , Madame , n'y a-t-il point de pardon ? Quel plaisir prenez -vous à me désespérer à toute heure , parce que vous avez reconnu que ce m'est une nécessité indispensable de vous aimer ? Ah ! dit-il , vous vous prévaliez de mon malheur ; car si vous croyiez que je puisse cesser d'être amoureux de vous , vous craindriez peut-être de me perdre ; vous ménageriez mon esprit , & ne le porteriez point comme vous faites

aux extrêmités, les plus funestes. Voilà, ajouta-t-il, en me baisant la main malgré toute la résistance que je lui pus faire, voilà une de vos détestables maximes à vous autres belles ! Que ne puis-je r'attraper mon cœur ! continuoit-il ; puis il reprenoit : Je sçais, Madame, que les emportemens que j'ai en vous aimant ne vous sont pas agréables ; & qu'il vous fera impossible de prendre pour moi de bons sentimens ; tandis que je ferai les folies que je fais tous les jours. Oui, je me mets en votre place, & je conçois bien qu'un amant, dont la douleur fait tant de bruit, n'est point le fait d'une Dame comme vous ; mais aidez-moi à perdre cette méchante habitude que j'ai de me plaindre ; cessez pour un temps de m'en donner du sujet, il vous suffira de ne me traiter pas plus mal que tous ceux que vous voyez indifféremment. Hé bien, lui dis-je, je vous promets de vous mieux traiter à l'avenir, sortez promptement d'ici. Je lui laissois encore baiser ma main, afin de l'obliger à m'obéir plus vite, tant j'avois peur qu'on ne le trouvât dans ma chambre ; mais la délicatesse de son amour lui fit deviner que je n'avois toutes ces bontez pour lui que par considération : & s'en étant fait un nouveau sujet de plainte, il me tint encore un quart d'heure à me rompre la tête de ses doléances, après quoi néanmoins il sortit.

Je ne voi rien là, dit Montal, qui me

GALANTE ET COMIQUE. 27

doive faire tomber d'accord, que tout cela n'étoit pas une feinte; on feroit encore plus le fou & l'enragé pour avoir le plaisir de venir à bout de vous. Ce n'est pas encore aussi, reprit-elle, par où je prétends vous en convaincre. Il faut qu'il me fâche auparavant, & que ce soit par la justice qu'il m'en fera, que vous jugiez s'il feignoit ou non. Ecoutez le reste.

Il sortit donc de ma chambre, & se laissa mettre hors du logis par ma suivante. Cette fille avoit conduit l'affaire en sorte que personne de la maison n'en avoit rien vu ni entendu; & il pouvoit même éviter qu'aucun de dehors ne s'en apperçût: mais comme il fut à moitié sorti, il s'imagina découvrir son sot à cheval au bout de la rue, & en éfet c'étoit lui qui alloit passer devant ma porte. Quelque priere que lui fît pour lors ma suivante de se couler dans une rue voisine, avant que ce cavalier, qu'elle entendoit seulement sans le voir, eût eu le loisir de s'approcher, l'insensé n'en voulut rien faire. Il lui tint au contraire la main hors de la porte, sous prétexte de la conjurer de le servir auprès de moi; donna le temps à son rival de s'avancer assez pour le remarquer; baisa encore la main de cette fille, pour faire soupçonner à celui-là que c'étoit la mienne; puis laissant alors retirer ma suivante, & regardant fierement cet autre, qui étoit assez étonné de ce qu'il voyoit, il passa devant

lui en la posture d'un rival triomphant.

Hé quoi Madame, interrompit le Marquis, il mourroit d'amour pour vous; vous veniez de lui donner de bonnes espérances, & il vous sacrifioit ainsi à sa vanité dès qu'il vous avoit perdue de vue! Il n'est pas le seul qui en use de la sorte, dit Mademoiselle de Barbesieux, & qui ne laisse pas d'aimer beaucoup. Vous avez raison, reprit Madame de Mulionne; mon Baron étoit de ces gens, qui pour faire cent frasques à leurs maîtresses ne les en aiment pas moins. C'étoit son ascendant qui le portoit à ces vanitez, & c'étoit sa destinée qui lui donnoit de l'amour pour moi malgré qu'il en eût.

Je fus avertie dès le jour même de son impertinence: car ce rival, à qui j'avois toujours fait bonne mine pour faire enrager le Baron, ayant cru avoir quelque sujet de se plaindre, remit le voyage qu'il vouloit faire à un autre jour, & me vint trouver à ma toilette, pour me reprocher que sa discrétion & ses respects m'avoient moins touchée que les insolences & les emportemens de Greaumont; & il me rendit compte de tout ce qu'on avoit affecté de lui faire voir. Je vous avoue que j'en fus surprise, parce que j'avois l'innocence de m'imaginer que le meilleur étoit de cacher que le Baron eût passé la nuit dans ma chambre; mais je songeai enfin qu'il valoit mieux prendre le parti de le publier moi-même, de peur que le

GALANTE ET COMIQUE. 19

myſtere n'en fût plus dangereux ; & je le fis.

Cependant , l'autre qui ne ſe ſouvenoit plus que des belles eſpérances que je lui avois données de le traiter mieux , & qui n'avoit pas ſeulement fait la moindre réflexion que ſon imprudence pourroit m'avoir miſe en colere , penſa me venir faire ſa cour l'après-dîné : mais bien loin de le regaler du meilleur accueil qu'il attendoit , je ne le regardai ſeulement pas. Il en demanda le ſujet à ma ſuivante : elle lui répondit qu'elle n'en ſçavoit rien. Il revint le lendemain , je lui fis fermer ma porte : Il attendit que je ſortiſſe pour aller à la Meſſe ; mais dès que je l'apperçus , je commandai au cocher qui étoit déjà à demi forti , de reculer ; & j'aimai mieux perdre la Meſſe ce jour-là. De ſorte que rentrant de plus belle en furie contre moi , & croyant que je le jouois , il recommença auſſi ſes folies. Voici encore à peu près les termes d'un autre billet qu'il m'écrivit , ſur ce qu'on lui avoit dit que je faiſois mille railleries de l'amour qu'il avoit pour moi.

On dit , Madame , que votre bel eſprit paroît à rire de mes peines ; & que vous faites par tout de moi des peintures ſi agréables , qu'elles ne ſervent pas ſeulement à entretenir votre joye , mais qu'elles en donneroient aux plus mélancoliques. Je ne ſuis pas fâché , Madame , de vous divertir vous & vos amis , pourvu que cela ne dure point ; mais ſouvenez-vous qu'il y a de

certain mépris qui font jouer de cruelles tragédies ; & que tel amant fidèle en a supporté mille avec patience , lorsqu'ils étoient secrets ou sérieux , qui n'a pu résister à un mépris fait en public & avec raillerie. Je suis bien aise que vous appreniez cela de moi , Madame ; & qu'il vait mieux trancher tout d'un coup à un homme l'esperance qu'on lui voit prendre quelquefois , que de l'amuser pour s'en moquer : je ne vous en dis pas davantage. Adieu.

Toujours menaces ? dit le Marquis. Oui , répondit Madame de Mulionne , & toujours quelques leçons très-profitables , en passant : car encore que la rage lui dictât ces billets , il n'y a rien de plus sagement pensé , que ce qu'il dit qu'il veut que j'apprenne de lui ; & c'est pour vous , mes belles , ajouta-t-elle , que je fais cette réflexion morale. Il ne faut aussi jamais amuser les hommes qu'on ne veut point aimer. Pourquoi donc , Madame , dit Mademoiselle Velzers , avez-vous donné sujet à votre Baron de vous faire des reproches là-dessus ? Ce n'est point ma faute , reprit Madame de Mulionne ; il s'étoit imaginé , sans raison , que je l'avois voulu amuser. Car si j'avois eu quelque douceur pour lui , ce n'avoit été que pour l'empêcher de faire dans ma chambre des folies dont je n'eusse pas été bien aise , & pour l'en faire sortir plus aisément & plus vite. Cela est si vrai , que vous m'avez déjà oui dire que le soupçon lui en étoit me-

GALANTE ET COMIQUE. 31

me venu. Je vous l'accorde, répliqua Mademoiselle Velzers, mais quand nous amusons quelqu'un c'est aussi par des considérations, & pour empêcher quelquefois des folies dont nous ne serions pas bien aises aussi. Il n'y a point de doute à cela, ajouta Mademoiselle de Barbesieux, & ce sont les hommes qui s'amuseut eux-mêmes, en interprétant souvent nos actions tout autrement qu'ils ne devroient; mais laissons achever Madame de Mulionne, & sçachons enfin ce que deviendra son Baron de Greautmont.

Sérieusement, reprit-elle, il m'étonna par les menaces qu'il me faisoit de jouer des tragedies; & me défiant d'un esprit comme le sien, que je voyois tomber à toute heure dans des accès de folies si étranges, je dis à mon mari qu'il me défist de lui absolument, de peur qu'il ne fît enfin quelque mauvais coup. Ce qui me confirmoit dans cette résolution, étoit l'exemple tout frais d'une fille qu'un brutal avoit empoisonnée, parce qu'il n'avoit pu l'obtenir de ses pere & mere; & je songeois en moi-même qu'il n'y avoit point de plaisir à s'exposer à ces amours-là. Monsieur de Mulionne donc trouvant un jour le Baron en lieu commode, lui dit sa pensée de la bonne manière sur tout ce qui se passoit; & ses discours firent tant de honte à ce pauvre garçon, qu'il fit un ferme propos de se guerir de son amour aux dépens de qui il appartiendrait: & voici par où il crut

en venir à bout plus facilement. Il n'y a ,
dit-il , que l'espérance de fléchir cette
femme qui entretienne mon amour ; ou-
trageons-la de telle sorte , & faisons-lui
de gayeté de cœur une injure si sensible ,
que nous n'en puissions jamais espérer
de pardon , ni par conséquent d'amour
réciproque. Dans cette pensée digne de
lui , il commença dès le jour suivant à
contrefaire l'homme entièrement dégag-
gé. Il affecta en ma présence un enjoue-
ment pareil à celui que je lui avois vu
les premiers jours de notre connoissance.
Il m'en vint conter à la vue de chacun ,
avec l'air d'un homme qui seroit le plus
content du monde ; & tout cela , afin
qu'on s'imaginât que j'avois cessé de lui
être rigoureuse , comme il en avoit déjà
semé le bruit. De sorte que ne sçachant
comment prendre cette nouvelle façon
d'agir envers moi , je balançai quelque
temps si je m'en fâcherois ou non ; mais
je sçus bien-tôt à quoi me déterminer :
car dès que je lui eus demandé la cause
de sa joye , comme il n'attendoit peut-
être que cela pour me répondre , il se jeta
malicieusement à mes genoux , & me fit
tout haut des remerciemens si outrageans ,
que jamais femme ne fut plus étonnée
ni plus en colere que je le fus. Hé ! de-
quoi vous pouvoit-il remercier ? inter-
rompit le Marquis. De ce qu'il vous
plaira , reprit-elle ; c'est tout vous dire
qu'il m'offensa si fort , que je lui donnai
un soufflet , cinquante fois mieux appli-

que que celui dont Monsieur le Chevalier se pourroit souvenir. Passons cela, Madame, dit Montal : Je le veux bien, poursuivit-elle : mais c'est que je suis ennemie des gens qui disent des folies. Ce ne fut pourtant pas un moyen pour arrêter celles du Baron ; & au contraire, ce soufflet lui ayant persuadé qu'il ne devoit plus garder de mesures avec moi, il continua de me dire tant de choses fâcheuses, & avec tant de mépris, qu'il réussit dans le dessein de me rendre son ennemie irréconciliable. Mais aussi j'en eus bien ma revanche, & voici par où je veux prouver à Monsieur le Chevalier qu'on ne feignoit point d'être un fou & un désespéré pour mieux venir à bout de moi. Il jugera par ce qui va suivre, que quand on est maître de soi on n'en vient pas aux extrêmités où le Baron se porta.

Neuf ou dix jours se passerent depuis le grand exploit qu'il avoit fait, sans qu'il eût le moindre ressouvenir de son amour. Le soufflet occupa seul sa pensée. Un peu d'absence, le dessein de guerir, le peu d'apparence d'obtenir son pardon ; la réflexion qu'il fit sur mes défauts, sur mes cruautés, sur sa bonne mine qui méritoit une meilleure fortune, & sur les plaisirs qu'il goûtoit durant son indifférence avant qu'il m'eût vue ; tout cela lui fit croire qu'il étoit parfaitement guéri. Il étoit le premier à se railler des extravagances qu'il avoit faites, & à ne pouvoir comprendre comment il avoit pu

34 HISTOIRE FRANÇOISE

m'aimer si fort & si long-temps. Enfin il étoit trop heureux, si pour son malheur il ne m'eût revue après ce temps-là chez une Dame de sa connoissance & de la mienne, à qui par hazard je rendis visite comme il y étoit. Mais les défauts qu'il m'avoit trouvez en ne me voyant pas, ne lui parurent plus quand il me revint : je lui semblai là plus belle que jamais ; il interprêta mal une petite émotion que la haine m'avoit causée à sa vuë ; il lui prit un remords de m'avoir offensée ; & tout son amour se réveillant, il revint se jeter à deux genoux devant moi sans me rien dire, comme un homme à qui la douleur avoit ôté la parole. Je fis semblant de ne m'en appercevoir pas d'abord ; tournant la tête le plus que je pouvois du côté de la Dame avec qui j'avois lié conversation : mais voyant que la chose durroit trop pour affecter plus long-temps de ne le point voir en cette posture ; je me levai, je pris congé de la Dame en faisant la meilleure mine qu'il me fut possible, & me retirai comme si je n'avois pas seulement pris garde à ce que le Baron avoit fait.

S'il en fut au désespoir, j'en fais juge quiconque a eu la sottise de vouloir guerir d'une passion violente en offensant ce qu'il aimoit, & qui cependant n'y a pas réussi. Cet étourdi demeura, dit-on, immobile près d'un quart d'heure ; & la Dame que j'avois visitée le retrouva encore à genoux en la même place, après

qu'elle fut revenue de me conduire. Elle le consola, elle remit son esprit le mieux qu'il lui fut possible, & lui conseilla de m'écrire encore une fois, ce qu'il fit. Mais je ne puis me souvenir mot à mot de cette lettre comme des autres; parce qu'il n'y avoit plus de ces brusqueries que j'aimois à relire à mes amis pour me divertir: & que le voir se plaindre de bon sens & en honnête homme, sur tout depuis l'équipée qu'il m'avoit faite, n'étoit pas ce que je demandois; parce que je n'en voulois pas avoir pitié. Aussi je ne lus qu'une fois cette belle missive: & même deux personnes qui étoient avec moi lorsque je la reçus, m'y avoient forcée par leur curiosité; après quoi je la jettai dans le feu,

Elle méritoit pourtant que je l'eusse retenue pour vous donner un exemple des diverses meramorfoses de l'amour: car comme je vous ai dit, ce n'étoit plus ce stile menaçant à son ordinaire, c'étoit un stile propre à toucher une femme qui n'auroit pas été autant en colere que moi. Il m'y demandoit pardon de sa dernière insolence, avec des termes qu'on voyoit bien qu'il n'avoit pu coucher par écrit sans pleurer. Jugez, disoit-il, Madame, ce que cet amour desespéré ne me pourra pas contraindre de faire contre moi, puisqu'il m'a réduit à en chercher la guérison en vous offensant vous-même comme j'ai fait. Il confessoit qu'il s'étoit justement attiré mon indignation; qu'il

avoit été trop présomptueux dans le commencement de son amour ; mais aussi qu'un emportement de jeunesse l'avoit fait agir , trompé par quelques bons succès de ses temeritez envers d'autres femmes , & qu'il avoit bien changé depuis cette inclination turbulente : qu'au moment qu'il avoit reconnu ma vertu & mon merite , il n'avoit plus eu que de profonds respects pour moi ; qu'il n'avoit conçu aucune esperance , aucun desir , qui pût interesser cette vertu ; qu'il m'avoit aimée comme un ange m'aimeroit ; & que s'il avoit eu quelques emportemens qui avoient paru éloignez de la moderation d'un homme qui aime de la sorte , c'étoit de douleur de ce que je m'obstinois à ne vouloir point l'écouter , ni prendre connoissance de ce changement que ma vertu avoit fait en lui : & puis il concluoit par mille sermens de s'ôter la vie au retour de la personne qui me rendoit sa lettre , si on ne lui rapportoit que je lui avois pardonné le passé ; en quoi il tint parole un peu trop religieusement.

Quoi , interrompit Mademoiselle de Barbesieux , il se tua ! S'il ne se tua point , reprit Madame de Mulionne , il fit du moins à peu près ce qui étoit nécessaire pour cela : & quand on lui eut porté ma réponse , qui étoit qu'il devoit s'être déjà tué , & qu'il marchandoit trop ; on dit qu'il tira son épée , qu'il se jetta dessus , & s'en donna tout à travers du corps.

GALANTE ET COMIQUE. 37

Ah ! il vous aime , Madame , dit alors Montal ; & puisqu'il a été assez fou pour se tuer , je ne doute plus de son amour. Je sçavois bien , répondit-elle , que vous n'en douteriez plus , dès que je vous aurois appris cette circonstance ; car vous nous disiez hier que l'amour pouvoit porter des gens jusques-là. Et vous n'en fûtes nullement touchée , Madame ? dit Mademoiselle Velzers. Mes mouvemens se trouverent alors trop partages , répondit Madame de Mulionne , pour vous pouvoir dire comment je reçus cette nouvelle. Je fremis lorsqu'on me l'apprit , parce que je fremirois bien en apprenant la mort de tout autre que lui ; mais mon cœur en sentit d'ailleurs je ne sçai quelle satisfaction , dans la pensée qu'on jugeroit par là que je n'avois jamais écouté cet impertinent , comme il avoit eu l'insolence de le publier. J'en sentis encore un autre soulagement , parce que l'équivoque de ses menaces m'avoit toujours fait craindre que ce ne fût moi qu'il voulut envoyer en l'autre monde ; & j'aimois mieux que ce fût lui-même qui en fît le voyage. Cependant Madame sa mere vint bien-tôt après me rendre visite , & me prier d'avoir pitié de son fils ; mais , lui repondis-je ; Que voulez-vous que je fasse , Madame ? vous êtes trop honnête femme pour vouloir que je trompe mon mari ; & c'est ce que votre fils demande. Nous fîmes là-dessus une scène tres-plaisante ; elle en me conju-

38 HISTOIRE FRANÇOISE

rant de trouver quelque biais pour guerir son fils, sans y interesser Monsieur de Mulionne; & moi en m'obstinant à ne lui vouloir faire aucune grace. Voyant toutefois qu'elle ne me demandoit plus que la permission de lui ordonner de ma part qu'il se laissât panser; je lui dis qu'elle pouvoit me faire parler comme il lui plairoit, pourvu que ce ne fût par aucun de mes gens, & que je ne m'en mettois point en peine.

En mourut-il enfin? dît Mademoiselle de Barbesieux. Bien loin de cela, dît Madame de Mulionne, je le retrouvai le lendemain à la Messe tout vis-à-vis de moi. La blessure qu'il s'étoit faite n'étoit pas dangereuse. Un reste de charité qu'on a pour soi-même sans qu'on y pense, lorsqu'on ne veut se tuer que par amour; fait qu'on choisit toujours les endroits qui ne sont point mortels: & ce pauvre amant n'avoit percé que la graisse de son côté, qu'il avoit bien fort empoignée, avant que de se donner le coup; de sorte que ce n'étoit qu'une playe à guerir facilement en y mettant pour un sou de baume. Je le lui dis bien aussi, quand il s'avisa de m'en venir parler au sortir de la chappelle où nous étions: mais je lui fis un nouveau dépit si sensible, que feignant de tomber en foiblesse, il se laissa couler à terre à l'entrée de la chapelle même; afin de se vanger de moi par le fracas que cela feroit. Je vous amuse trop long-temps par le recit de ses ex-

travagances. Il en fit encore quatre ou cinq durant quelques jours ; puis il prit la résolution d'aller en son pays , où , par la grace de Dieu , il est depuis deux mois ; & je souhaite qu'il y demeure jusques à ce que je l'aie querir. Cependant c'est un bel exemple pour Monsieur le Marquis ; & ce que l'amour fait faire à ceux qui ne peuvent être aimez , lui devoit persuader de penser à son salut.

Ha ! Madame , s'écria Mademoiselle de Barbesieux , il n'y a point de comparaison de votre Baron à Monsieur le Marquis ; & jamais personne ne le traitera comme vous avez traité cet emporté. N'importe Mademoiselle , dit le Marquis , je profiterai de cet exemple , & tâcherai de vivre un peu plus civilement avec Clélie , afin qu'elle ne m'oblige point à me tuer. Cependant , Madame , ajouta-t-il , vous venez de nous faire une histoire admirable , & je m'étonne qu'elle ait fait si peu de bruit , que pour venir jusqu'à nous il ait falu que vous-même nous l'ayez apprise. Je m'en étonne aussi , dit Mademoiselle de Barbesieux ; car elle devoit fournir de matiere à plusieurs bons contes ; & la médifance est fort sage au quartier de Madame de Mulionne , d'y avoir enseveli de la sorte de telles aventures. Elles ont fait assez d'éclat dans mon voisinage , reprit Madame de Mulionne ; mais il s'y rencontre si peu de personnes de qualité , que la renommée n'y a point de bouches pour porter à

d'aussi honnêtes gens que vous les nouvelles de ce qui s'y fait. Et de plus, les meilleurs incidens se passoient aux yeux de personnes qui m'étoient assez amies pour n'en répandre pas le bruit, sçachant que je n'y prenois pas de plaisir. Vous aviez raison de n'y en pas prendre, Madame, dit finement la belle Hollandoise; car votre cruauté vous en a terriblement décriée. Vous en raillez, lui répartit Madame de Mulionne; mais peut-être n'auriez-vous pas eu la constance que j'ai eue à voir souffrir un amant, s'il vous eût plu comme celui-là m'avoit sçu plaire la première fois que je l'avois vu. Car je n'en fais pas la fine, il me sembloit si beau garçon, que quand les vapeurs m'obligèrent à sortir du bal, mon mal me fut doublement sensible; parce qu'il me privoit de voir, aussi long-temps que je l'eusse voulu, quelqu'un qui ne me déplaisoit pas. Et peut-être aussi, Madame, répondit Mademoiselle de Barbesieux, que s'il ne vous eût pas offensée, en se voulant faire aimer de vous sans façon; vous n'eussiez pas eu la dureté de le faire tant souffrir? Ah! trêve de peut être, répliqua Madame de Mulionne. Quand il s'y fût pris autrement, il n'auroit pas plus avancé; & je n'aime point à faire parler de moi: mais c'est-à-dire que s'il vous arrivoit pareille aventure, poursuivait-elle, vous ne seriez pas si scrupuleuse; & je suis bien-aise de sçavoir de quoi vous êtes capable. Sérieusement, dit

GALANTE ET COMIQUE. 41

dît Mademoiselle de Barbesieux, je ne voudrois point qu'un homme se fût poignardé pour l'amour de moi ; ou je voudrois du moins qu'il se fût tué tout à fait, de peur d'en avoir pitié après. Toutefois, ajouta-t-elle, il est vrai que votre Baron s'étoit mal pris à vous toucher le cœur.

Hé pensez-vous, dît le Chevalier de Montal, que le Baron aimât ? ou du moins qu'on pût appeller sa passion un effet d'un véritable amour ; Non, dît le Marquis ; & quoique Madame soit plus propre à en donner que personne, j'appellerois plutôt l'entêtement du Baron un effet de sa vanité & un désir violent de surmonter ce qui lui résistoit, qu'une véritable impression d'amour. Pour preuve de cela, c'est qu'il est constant qu'à la moindre faveur que Madame eût faite à cet impertinent, il n'eût pas manqué de la mettre au rang de ses vieilles conquêtes. Hélas ! dît-elle en riant, vous en jugez bien, & lui-même ne le dissimuloit point. Je me ressouviens qu'un jour il me proposa le plus naïvement du monde de le favoriser par pitié, afin qu'il pût cesser de m'aimer ; n'étoit-il pas de bonne foi ? ajoutant qu'à moins de cela il ne pourroit jamais en venir à bout. Je n'eus jamais tant d'envie de rire que lorsqu'il me fit ce compliment. Il y avoit aussi de quoi rire, reprit le Marquis ; mais il ne laissoit point de vous dire vrai. Quoi ! dît Mademoiselle de Barbesieux, vous

Tome II.

D

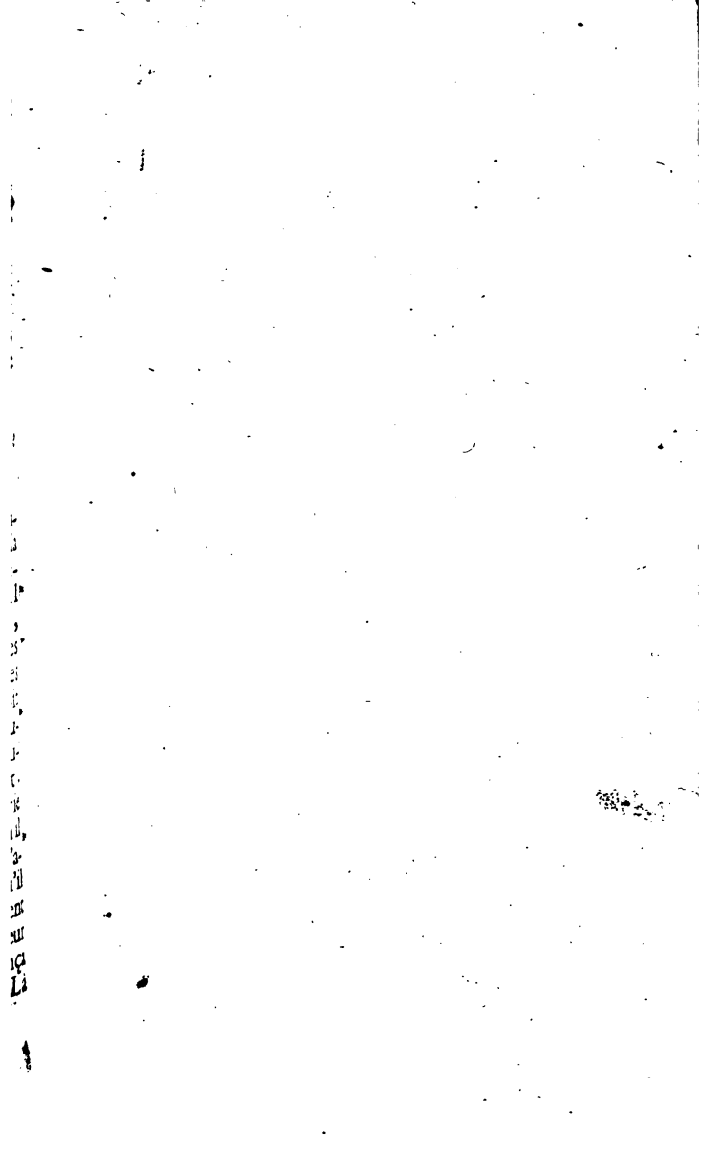


42 HISTOIRE FRANÇOISE

me feriez croire qu'il y eût des hommes si coquins ! le terme est un peu fort , mais je n'en puis trouver de plus doux pour ces gens-là ; vous me voudriez , dis-je , persuader qu'il y en eût d'assez lâches pour se refroidir si vite , après avoir aimé une femme jusqu'à se jeter sur leurs épées pour l'amour d'elle ? Il y en a encore d'une humeur plus particuliere , dît le Marquis : Et puisque nous en sommes là-dessus , je vous en veux conter une histoire.

Histoire du Marquis de Franlieu & d'une Dame de la Flèche.

Vous connoissez le Marquis de Franlieu ; il est aujourd'hui assez fameux à la Cour par ses galanteries. Ce brave Gentil-homme étant en Anjou , avant qu'il eût acheté la charge qu'il a chez le Roi , n'y fut pas d'abord moins redouté des maris qu'il l'est ici. Autant de belles Angevines qu'il voyoit , ce qui n'étoit pas rare ; c'étoient autant de cœurs assurés pour lui. La plus fiere oublioit toutes ses leçons de cruauté en le regardant , & il n'y en avoit pas une qui par envie n'eût voulu goûter de son amitié. Enfin il s'étoit fait une habitude assez douce d'avoir tout ce qu'il demandoit sans qu'il lui en coûtât un soupir , ou ce n'étoient que des soupirs galans. Mais ce bonheur ne lui dura pas toujours , & commença à le quitter dans la ville de la Flèche. Là





une jeune Dame plut au Marquis ; & le Marquis ne plut pas. La résistance qu'elle fit le piqua d'honneur ; & la Dame de son côté , se piqua de rabattre l'orgueil de ce galant. Elle le mena presque aussi loin que Madame de Mulionne a mené son Baron de Greaumont : l'amour réduisit le pauvre Frantieu , après un an d'affiduitez , de chagrins , & de peines , & après des dépenses excessives , à vouloir enfin se poignarder s'il ne pouvoit venir about de la fléchir. Il porta même le poignard chez la Dame ; & le cacha sous la toilette de cette belle pour s'en servir quand il seroit temps. Lorsqu'elle l'eut mis au desespoir à son ordinaire , il fourra la main sous la toilette pour le prendre avec une furie épouvantable : & il n'y a point de doute que s'il ne se fût point mépris , il s'en seroit frappé sans miséricorde ; mais il n'empoigna qu'un busc , au lieu de ce fer meurtrier , tant on a l'esprit troublé quand on se va tuer ; & il ne se donna qu'un grand coup de ce busc , qui n'ayant pu percer jusqu'au cœur , ne se trouva pas mortel.

Ah ! que cela est bon ! dit Mademoiselle de Barbesieux. C'est n'avoir pas peu aimé une Dame , reprit le Marquis , que d'avoir eu des transports assez grands pour ne discerner point un poignard d'avec un busc ; & c'est aussi n'avoir pas poussé un homme à de petites extrémités que de l'avoir réduit à se méprendre de cette sorte : car , ajouta-t-il , quelque

44 HISTOIRE FRANÇOISE

L'aventure du Marquis de Franliet faisoit moins de pitié qu'elle ne fait rire, l'intention seule étoit à considérer ; mais aussi, Mesdames, voici comment il se vengea de sa cruelle, lorsque ce coup de busc l'eut fait repentir de ses dédains. Comme l'action de cet amant, qui dans l'instant étoit tombé en foiblesse, eut fait reconnoître à la Dame qu'il l'aimoit effectivement ; & que le poignard qu'elle trouva par après lui fit juger que ce n'étoit pas sa faute s'il ne s'étoit pas tué, mais celle du busc qui s'étoit heureusement rencontré là : elle se résolut à payer enfin tous les mauvais jours qu'il avoit passés, par tout ce qui peut rendre une nuit agréable à qui a long-temps soupiré. On dit qu'il avoit à peine passé auprès de cette belle la moitié de cette heureuse nuit, qu'il lui prit des inquiétudes extraordinaires de ce que le jour tardoit trop à venir. La Dame, qui croyoit, & avec raison, car elle étoit fort aimable, qu'on devoit plutôt souhaiter que les nuits qu'elle accordoit durassent plus que les autres ; extrêmement étonnée de cette impatience, lui en demanda la cause, & lui dit que sans doute il ne trouvoit pas que le bien après quoi il avoit tant soupiré valût la peine de s'y arrêter. Mais ce n'étoit point ce qui causoit l'inquiétude du Marquis. Non, Madame, lui répondit-il, je ne m'ennuye point en votre compagnie ; elle est plus douce, plus délicieuse, & plus charmante, qu'au-

GALANTE ET COMIQUE. 45

cune autre que ma bonne fortune me puisse jamais présenter : mais s'il faut vous le dire , c'est que j'en ai tant de joye , & que j'y ai pris tant de plaisir , que mon cœur n'en peut tenir tant à la fois , & je voudrois qu'il fût jour pour en aller répandre une partie chez tous mes amis. Comment , Monsieur , reprit-elle , vous me feriez cet affront-là ? Je vous en demande très-humblement pardon , Madame , lui dît-il ; mais il faut que cela soit : je n'aime jamais , je ne soupire , je ne languis , que pour le plaisir de pouvoir publier les graces que je reçois. La pauvre Dame pleura , se désespéra , employa prières , carresses , menaces , & fit tout ce qu'elle crut capable de détourner le Marquis de Franlieu de son dessein ; mais elle ne put rien obtenir de ce folâtre indiscret. Il lui répondit qu'à tout le moins il falloit qu'il en fît la confidence au premier homme qu'il rencontreroit. Il sortit de chez la Dame avant même qu'il fut jour , pour satisfaire à cette horrible demangeaison de parler. Par bonheur , celui qu'il rencontra le premier ne fut qu'un crieur d'eau de vie ; & il se contenta de le dire à cet honnête homme , pour ne point désespérer cette jeune désolée , qui ne sachant ce qu'elle faisoit , l'avoit déjà suivi quelques dans la rue ; & eût je crois publié sa honte elle-même , en accompagnant Franlieu plus loin pour le prier de la tenir secrète.

Quoi, le Marquis de Franlieu a fait cette lâcheté ! dit Mademoiselle Velzers : il est de cette humeur, & il y a des femmes à la Cour assez fortes pour l'écouter ! Hé pensez-vous, lui répondit le Chevalier de Montal, que ce soit de la discrétion que les coquettes de la Cour soient le plus en peine ? Elles demandent beaucoup d'amour ; mais pour le secret, elles s'en moquent. Il y a même des femmes qui seroient fâchées qu'on en eût. N'avez-vous pas sçu ce qu'on a dit du Duc de Candalle & de la Vicomtesse de Talut ! Non, dit Madame de Mulionne & vous nous apportez là un exemple qui est plus vieux que nous, tant il y a d'années que le Duc de Candalle est mort. Mais encore ! qu'en a-t-on dit ? Je m'en souviens, interrompit le Marquis de Riberville, prenant la parole au lieu de Montal ; & je vais encore vous en faire le conte.

Aventure de Monsieur le Duc de Candalle.

On a dit que le Duc de Candalle, après avoir eu toutes les peines du monde à venir à bout de cette femme ; dont les folies en ce temps-là n'étoient pas si publiques qu'elles l'ont été depuis ; fut enfin favorisé d'elle : que comme ils furent sur le point de se séparer, après avoir passé la nuit ensemble, elle lui fit faire mille sermens de ne dire mot de sa bonne fortune ; qu'elle lui dit, *Vous n'en par-*

lez donc point, Monsieur? vous me le promettez? & que le Duc ayant assez juré pour persuader à la Dame qu'il seroit plus discret qu'il n'avoit accoutumé de l'être, elle lui répondit, Hé bien, Monsieur, si vous ne le dites point, je le dirai moi; car il y a trop de gloire à favoriser un homme comme vous, pour en faire la petite bouche.

Voilà ce qu'on en a dit, Mesdames. En éfet, la Vicomtesse de Talut alla dès qu'il fut jour dire chez toutes ses amies la faveur qu'elle avoit faite au Duc, à dessein pourtant, disoit-on, qu'en le publiant elle-même en raillant, on en crût moins. Monsieur de Candalle s'il venoit à en parler: mais cette finesse lui réussit mal, & on lui fit l'honneur de prendre ce qu'elle avoit dit pour une vérité.

Tu veux, dit le Chevalier au Marquis, que l'indiscretion de cette Vicomtesse ait été l'éfet de quelque pensée raisonnable, qu'elle avoit eue, mais je te soutiens moi, que ce fut un éfet de sa débauche. Mais, interrompit Mademoiselle de Barbesieux, vous avez parlé du Duc de Candalle d'une certaine manière, qu'il sembleroit qu'il eût été indiscret; est-ce qu'il étoit homme à conter ses bonnes fortunes? Mon Dieu! dit Mademoiselle Velzers, demandez-vous de la discretion aux beaux hommes? Si leur beauté étoit si malheureuse que de ne leur faire naître aucune occasion de pouvoir causer, ils en inventeroient des sujets tous les jours; il n'y en a pas un

48 HISTOIRE FRANÇOISE

qui ne se vante. Ne dites pas cela, reprit Mademoiselle de Barbesieux, j'en ai connu un qui s'est laissé couper le cou, plutôt que de reveler les faveurs qu'on lui avoit faites. Mademoiselle a raison, poursuivit le Marquis, c'est du Comte de Bermilli qu'elle veut parler, & il n'y a qu'un an que cela est arrivé ; mais je ne sçais plus où ce fut. Helas ! dît Madame de Mulionne, le peu que j'en viens d'entendre m'a déjà donné beaucoup de compassion pour lui ; & j'ai une grande curiosité d'en apprendre toute l'histoire. Vous aimez donc bien les gens discrets, Madame, lui dît le Chevalier de Montal. Cependant si l'on veut vous en croire, il n'y a rien qui vous soit plus inutile que ces gens-là : & c'est plaindre trop ceux qui ne sont bons à rien. Ils me feroient bons à quelque chose, reprit-elle en riant, s'il s'en rencontroit tous les jours, & que j'en pusse trouver un ; mais ne voyez-vous pas bien qu'aussi-tôt qu'il y en a au monde, on leur fait couper la tête ? Mais, poursuivit-elle en s'adressant à Mademoiselle de Barbesieux, contez-nous un peu comment cela est arrivé à ce pauvre Comte de Bermilli. Je m'en vais vous le dire, reprit Mademoiselle de Barbesieux.

Histoire du Comte de Bermilli.

Je pourrois faire une longue histoire des amours de ce pauvre Gentil-homme,
avant

avaht que d'en venir à sa fin tragique ; mais comme on va bien-tôt servir le dîné , j'en trancherai le recit en peu de mots.

C'étoit un homme bien fait , galant , brave , & qui meritoit beaucoup. Un jour qu'il sollicitoit un procès qu'il avoit dans une ville de Parlement que je ne veux point nommer , il eut le bonheur d'y plaire à la femme d'un President qui devoit être de ses Juges. Cette Dame , qui n'avoit pas moins dequoi se faire aimer que lui , n'eut pas besoin d'une seconde entrevue pour lui plaire aussi ; de sorte que cette sympathie eut quelque temps des suites assez douces pour tous les deux : ils se virent en particulier , se parlerent , & firent tout ce qu'il vous plaira. Ce petit commerce dura bien six mois sans traverses ; mais je ne sçai ce qu'il y eut à la fin qui perdit tout. Trop de précaution gâta leurs affaires. La Presidente , qui avoit avec elle une de ses nièces , conseilla au Comte de feindre de la rechercher , pour mieux cacher leur jeu & se voir plus commodément. Il suivit ce conseil. Un rival se rencontra , qui suscita tous les jours des querelles au Comte. Il fut contraint de disputer en apparence cette nièce , à laquelle il ne pretendoit rien. L'inimitié de ces deux rivaux devint si publique , qu'elle partagea toute la ville. Sur ces entrefaites , le rival du Comte se trouva un soir assassiné dans la rue de la Presidente. On en

soupçonna le Comte, qui fût arrêté dès le lendemain. Des bäs Bretons se trouvèrent pour déposer qu'il avoit fait le coup : & il se vit condamner , quoi qu'en éfet il fût à trois lieues de la ville à l'heure qu'on l'accusoit d'avoir tué ; & qu'il lui fût aisé de prouver qu'il étoit occupé cette nuit-là à toute autre chose qu'à assassiner des gens.

Il y a bien de l'apparence , dit le Marquis , qu'il étoit alors avec la Présidente. Vous l'avez dit , repartit Mademoiselle de Barbesieux ; & il aima mieux se laisser couper le cou , que de sauver sa vie aux dépens de la réputation de la Dame. Mais le Chevalier en hoche la tête, ajouta-t-elle , & ne croit point que cela soit vrai. Comment le croyez-vous vous-même , répondit-il , si ce chef-d'œuvre de discrétion n'en a rien dit ? Tout ce que vous nous contez s'implique , en ce que si la chose a demeuré secrète , on n'a pu même la sçavoir. Ha ! Monsieur , reprit-elle , on ne l'a découvert aussi que longtemps après ; & ce fut par une femme de chambre qui étoit de l'intrigue , & à qui la Présidente rendit de méchans offices depuis. Mais , répliqua-t-il , ne pouvoit-ce pas être une vengeance de cette femme de chambre ? On sçait ce que ces gens-là sont capables de dire & de faire lorsqu'on les mécontente ? Hé mon Dieu , dit-elle , il n'y a rien de plus vrai que ce qu'on vous dit ; & même l'assassin fut arrêté depuis, & déclara tout haut à sa mort que

GALANTE ET COMIQUE. 57

le défunt n'étoit point coupable du meurtre de son rival ; mais bien lui , parce qu'il en avoit été mal-traité , & qu'il n'avoit pu en tirer raison autrement.

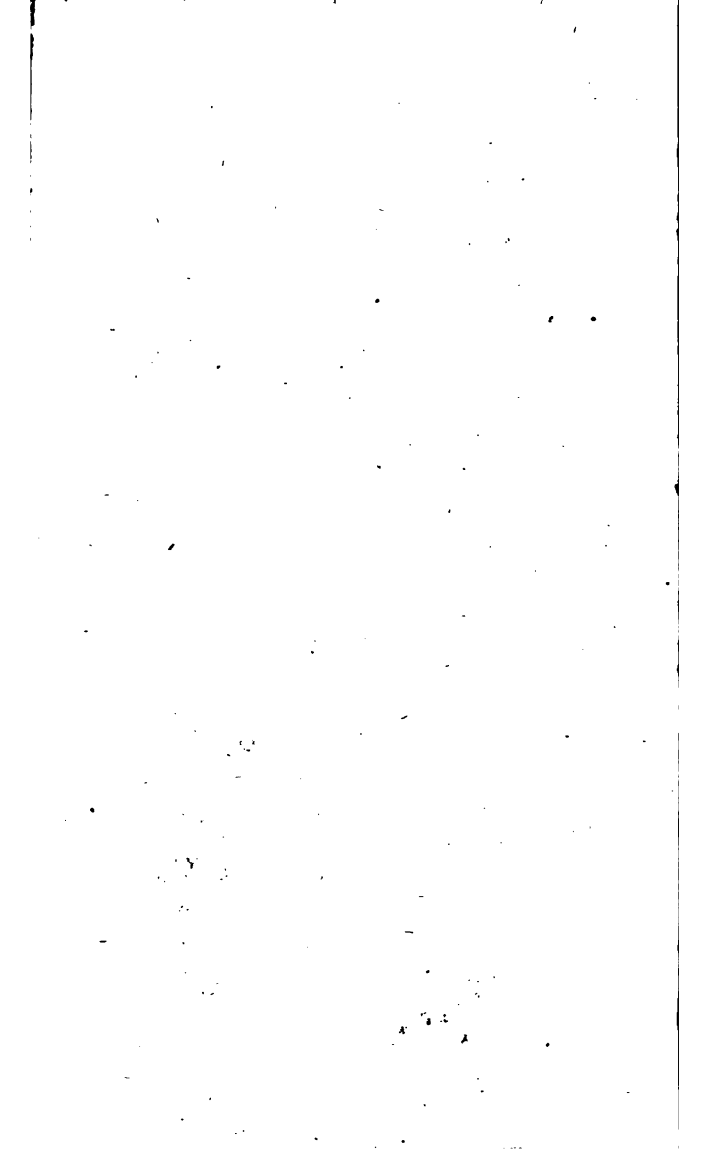
Le Chevalier n'est incrédule , dit Mademoiselle Velzers , que parce qu'il ne feroit pas homme à en faire autant que le Comte de Bermilli. Moi ! reprit-il , non sans doute ; & je n'estime pas assez les femmes qui trompent leurs maris pour leur faire ce plaisir. Si c'étoit pour une fille , encore passe , dit-il en regardant Mademoiselle Velzers ; ce n'est pas un grand crime à elle que de favoriser un galant ; & si c'étoit de moi qu'elle eût fait choix , je pourrois mourir plutôt que de le dire : mais pour les femmes , si ! on ne peut trop divulguer leur infamie. Tu deviens un saint homme lorsqu'il s'agit de mourir , lui dit le Marquis ; & tu ressembles à ces vieux débauchez , qui n'ont de bons sentimens que dans ces momens-là.

Ces paroles furent à peine achevées , que le dîné fut servi , & on dîna fort agréablement sous la verdure ; après quoi on délibéra ce qu'on feroit le reste du jour. Le camp qui étoit dans la plaine de Trevers , dit le Marquis , est maintenant à Fontaine-bleau ; & si vous m'en croyez , nous irons voir défiler les troupes ce soir , puis delà nous retournerons à Vaux. Je le veux bien , dit Madame de Mulionne ; mais songez-vous que vous laissez Clelie ici ? Ah ! parbleu Madame , ré-

pondit-il, je demande pardon à cette belle; je l'avois presque oublié. Nous l'y menerons, continua-t-il; ce divertissement lui fera peut-être plus de bien que la solitude. Voilà de ces amoureux à la mode, dit Mademoiselle de Barbesieux, qui aiment tant qu'ils vont auprès d'une fille; mais qui n'ont qu'à la perdre de vue seulement un quart-d'heure, pour ne s'en souvenir plus. Il esuya quelques autres railleries pour cette infidélité, qu'il avoit faite sans y penser: puis on alla voir comment la malade se portoit, & si elle seroit en état de partir avec la compagnie. Elle n'étoit point encore tout à fait hors de son accès; & il lui restoit encore une profonde mélancolie, qui fut cause que l'on douta quelque temps si on lui proposeroit de sortir si-tôt de sa chambre: mais la bonne femme qui avoit soin d'elle & à qui un laquais de la tante de cette belle fille venoit de parler, dit qu'au contraire la promenade qu'on vouloit faire la pourroit divertir; & parut même avoir une grande envie d'être déjà à Fontaine-bleau. Ainsi l'on monta en carrosse sur les quatre heures, & on prit le chemin de la Cour où on arriva deux heures après.

Toutes les troupes de la maison du Roi étoient sur une ligne, depuis les pins qui regardent le chemin à l'infini, & avoient le château en face: on ne vit jamais rien en plus bel ordre. Monsieur le Marquis de Péguilin étoit du côté de





GALANTE ET COMIQUE. 53

la campagne , comme pour la garde du camp , à la tête de ses dragons avec leurs manteaux bleus & leurs bonnets de même couleur ; & ces trois compagnies faisoient trois escadrons fort lestes. Monsieur le Duc de Noailles paroissoit ensuite à la tête de quatre escadrons des gardes du Corps , armez de corcelets & de buffles où la broderie d'or & d'argent n'étoit point épargnée , & qui avoient tous des coquardes de différentes couleurs. Après cela se voyoient deux escadrons des Gendarmes du Roi , sous Monsieur de la Salle , qui n'étoient aussi que de broderie. Autant d'escadrons des Chevaux légers , sous Monsieur le Marquis de Rannes , Cornette. Autant de Gendarmes Ecoffois , sous Monsieur de Hautefeuille. Six escadrons de Mousquetaires blancs & noirs , sous Messieurs d'Artagnan & Colbert. Deux des Gendarmes de la Reine , sous le Comte de Kermeno ; autant de ses chevaux légers : autant encore des Gendarmes de Monseigneur le Daupin , sous Monsieur de Rochefort ; avec un troisième escadron de Chevaux légers , qui étoit une recrue faite par les soins de Monsieur le Marquis de Louvois , & composée de soixante-quinze hommes tous Officiers réformez ou anciens Chevaux légers , grosses barbes , presque tous de même taille , avec des chevaux aussi de même hauteur , & les plus beaux buffles du monde à manches garnies d'argent ; & l'on n'admira rien.

tant que cette recrue , à la tête de laquelle étoit le Marquis de la Valiere. Après , suivoient encore trois escadrons des Gendarmes & Chevaux légers de Monsieur : & toutes ces troupes avoient leurs tentes bien rangées & de la couleur des coquardes de chaque escadron. De sorte que comme elles étoient encore faites ainsi que l'on peint les tentes Romaines , ce fut une nouvelle matière à l'imagination de la belle Clélie , qui sans regarder de trop près aux comparaisons qu'elle faisoit , prit ce camp pour celui du Roi Persenna , où on la tenoit en otage.

Le Marquis de Riberville , qui le reconnut à quelques paroles qu'elle avoit laissé échaper , tâcha par tous les moyens possibles , de lui ôter cette pensée , de peur qu'elle ne la jettât dans quelque nouveau désordre. Ayant même appris que les Dames de la Cour se mettoient en équipage d'Amazones pour suivre le Roi au camp , il incita les belles de sa troupe à faire comme elles ; & pour mieux réjouir sa malade , il prit soin de leur recouvrer des capelines très-galantes & autres ornemens nécessaires , & mit la main lui-même à l'ajustement de cette fille que ce divertissement sembla retirer en effet de sa mélancolie pour quelques momens. Mais pendant qu'il la promenoit dans le camp , où elle charmoit tous les yeux , il ne put empêcher que la vue des tentes , qui ressembloient tou-

GALANTE ET COMIQUE. ¶

jours à celles des tailles-douces du roman de Clelie, ne reveillât la première imagination qu'elle avoit eue d'être en ôtage ; & que prenant le temps de se sauver, comme il étoit occupé à dire à Madame de Mulionne le nom de quelques officiers des troupes qui défilent, elle ne se dérobat peu à peu de sa compagnie ; en sorte qu'ayant enfin poussé son cheval à toute bride vers le grand canal, qu'elle prit pour le Tybre, elle s'y jeta pour le passer à la nage, à l'imitation de cette Dame Romaine.

Le Marquis ne la voyant plus, s'imaginant bien que sa retraite seroit quelque suite de sa maladie, mais il étoit fort éloigné de deviner cette dernière aventure ; & il fut long-temps sans en rien découvrir. Cependant après qu'il eut bien cherché, & toute sa troupe aussi, le bruit en passa jusqu'à lui. Il apprit de quelques personnes qui en parloient vers le canal, qu'on lui avoit vu faire entrer son cheval dedans avec précipitation, comme si elle eût été poursuivie de quelqu'un : qu'un jeune Gentil-homme extrêmement blond & de très-bonne mine, avoit paru la suivre en effet peu de temps après : & que comme elle avoit fait la culbute en entrant dans ce canal, elle s'y fût noyée infailliblement sans ce jeune Gentil-homme ; mais qu'ayant mis pied à terre, & s'étant jeté dedans tout habillé, il l'avoit secourue. Toute la troupe eut regret alors de l'avoir mené

à Fontaine-Bleau, apprenant cette dernière extravagance; & Madame de Mulsionne & le Marquis craignirent que les parens de cette belle malade n'eussent quelque reproche à leur faire de l'avoir exposée à ce qui lui venoit d'arriver: mais ce ne fut pas ce que le Marquis eut à craindre de plus fâcheux. Il chercha à s'instruire plus particulièrement de l'affaire; on lui dit que ce Gentil-homme avoit fait venir un carrosse drapé où il avoit mis Clelie, & qu'il l'avoit emmenée après y être entré avec elle, ce qui ne lui donna pas peu de jalousie. Il en fit une recherche exacte dans Fontaine-Bleau, & pria le Chevalier d'en faire autant. Il trouverent le lieu où les gens de ce carrosse étoient venus descendre; mais ils apprirent qu'après avoir changé d'habits, Clelie & le Gentil-homme s'étoient pressés de remonter en carrosse, & qu'on ne sçavoit quelle route ils avoient tenue, ce qui augmenta la douleur du Marquis. Il s'informa du nom de ce Gentil-homme; on lui répondit encore qu'on ne le sçavoit pas; de sorte qu'on ne vit jamais un homme plus chagrin. La vieille gouvernante de Clelie, fit de son côté de grandes plaintes à la compagnie; & parut dans une si grande désolation, qu'elle ne voulut rien écouter. Elle sortit toute en colere, & quelque soin qu'on prît pour la faire demeurer jusqu'à ce qu'on eût des nouvelles de sa malade, elle disparut. Il est vrai que

GALANTE ET COMIQUE. 57

Madame de Mulionne , rappelant dans sa mémoire ce que cette vicille avoit fait de presque semblable deux jours auparavant , lorsque le Marquis avoit cru Clélie enlevée ; soupçonna que cette dernière aventure ne se débrouilleroit pas moins heureusement que celle de Vaux : Et je suis assurée , dit-elle au Marquis , que ce Gentil-homme-là est le même qui vous en conta l'histoire hier matin. Il aura reconnu sa parente ; & l'ayant vue toute seule dans l'équipage où elle étoit , il aura prié quelque Dame de ses amies de la remener à sa tante. Mais cette présomption ne suffit pas au Marquis pour dissiper ses craintes ; & quand une si foible apparence auroit pu lui donner quelque consolation , ce parent de cette belle fille s'étant trouvé un moment après au château , où il étoit encore de garde , ne parut pas moins en peine que les autres de ce qu'elle étoit devenue. Si bien qu'on se résolut de ne point sortir de Fontaine-Bleau qu'on n'en eût découvert quelque chose ; & comme il étoit déjà tard , les Dames consentirent à y passer la nuit , tandis que les hommes iroient chez la tante de la malade ; mais ils n'en revinrent pas plus satisfaits , & n'en rapporterent qu'une pleine assurance de l'enlèvement effectif de cette pauvre fille , dont sa tante étoit déjà informée ; & ils apprirent qu'elle étoit sortie aussi-tôt pour chercher du remède à ce désordre , & pour s'en plaindre au Roi même.

HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE SECONDE.

IL fut impossible au Marquis de Riberville de reposer le reste de cette nuit-là ; soit que la douleur d'avoir perdu Clélie en fût la cause, ou qu'il craignît de se voir embarrassé dans l'affaire de cet enlèvement, si l'auteur ne s'en decouvroit pas. Il ne voulut pas même sortir de la chambre du Chevalier de Montal, à qui il ne cessa point d'en parler : mais enfin ce dernier, qui vouloit dormir lui dit ; En verité, Marquis, on voit bien que tu es en éfet amoureux de cette folle, & qu'elle s'a communiqué ses visions ; car pour un homme si sage que tu étois, tu n'as plus guere de bons sens. Pourquoi veux-tu qu'on se prenne à toi, de son enlèvement ? Est-ce à cause que tu es amoureux d'elle, & qu'on sçait qu'elle étoit avec toi ? Il faut donc qu'on s'en prenne aussi à moi, & à toutes ces Dames qui sont avec nous. Et puis t'imagines-tu, que si cette aventure n'étoit pas un tour d'adresse pour nous ôter une fille dont on ne veut pas que la folie nous puisse divertir ; crois-tu, dis-je, que cette tante qu'on nous a dit être venue ici pour se plaindre, ne se feroit pas déjà jettée aux

GALANTE ET COMIQUE. 59

pieds du Roi pour lui en demander justice ; ou qu'à tout le moins elle n'en eût fait informer ? Car il n'y a nuit qui tienne dans ces sortes d'affaires ; & il étoit du devoir de cette tante de faire du moins entendre à son arrivée les gens de l'hôtellerie où ton héroïne a changé d'habits. Cependant nous avons été au petit coucher : tu as vu le Roi qui ne sçait pas seulement qu'une Dame se soit jetée dans l'eau : nous avons repassé par cette même hôtellerie où on ne nous a dit mot : & outre cela , ta belle a ici un cousin amoureux d'elle , qui s'est contenté de faire semblant d'être fort chagrin de son aventure , sans s'en être mis autrement en peine ; n'y a-t-il pas bien de l'apparence à tout ce que tu apprehendes ?

Tes raisons sont quelque chose , répondit le Marquis ; mais ce que le Roi n'a point sçu aujourd'hui , parce qu'il étoit occupé à voir défiler les troupes ; ce qui n'a pu avoir beaucoup de témoins , parce que tout le monde étoit au camp , pourra demain être plus répandu , & le Roi en pourra être instruit. La tante de Mademoiselle d'Arviane peut bien aussi attendre à demain à faire ses plaintes. Hé ? mon Dieu , répliqua le Chevalier , ne crains pas que cela te brouille auprès du Roi. Je te dis encore une fois , que la tante & ceux qui ont enlevé la nièce se connoissent bien , & qu'il ne s'en parlera jamais. Pour marque qu'il y a de l'intelligence , ajouta-t-il ; par qui cette

tante auroit-elle pu si-tôt être avertie du coup, qu'elle ait du le sçavoir, & même être déjà sortie pour y donner ordre, avant que nous fussions arrivez chez elle ? Ah ! pour cela, dit le Marquis, ce n'est pas une raison. La gouvernante de cette fille a pu lui envoyer un exprès aussi-tôt qu'elle nous eut quittez ; & nous sommes montez à cheval assez longtemps après pour lui avoir donné celui de faire cette intelligence. Oh ! bien va, lui répartit Montal, arrive ce qui pourra, je veux dormir ; & selon que la chose aura tourné demain matin, nous songerons à y remédier. Là-dessus il s'enfonça bien fort dans son lit, & le Marquis fut obligé d'aller chercher le sien, ne trouvant plus personne qui voulût l'entendre.

Le lendemain on se rassembla ; & dès qu'il fut jour chez les Dames, on se remit sur la même matière. On ne trouva point que le Marquis eût raison de craindre ce qu'il craignoit. Bien au contraire, à l'exemple du Chevalier de Montal, qui l'en avoit déjà raillé la nuit : on lui dit qu'il n'y avoit que l'amant d'une Clélie qui fût capable de s'imaginer d'en être responsable, quand même cette fille auroit été enlevée par d'autres que par ses parens. Chacun alla ensuite faire sa cour, & il n'entendit parler de rien ; & après cela on ne songea plus qu'à s'en retourner à Vaux. On se résolut même de ne se point quitter & d'y passer tout le reste de la semaine, pour y consoler, au besoin,

le Marquis , de la perte qu'il venoit de faire.

On y arriva d'heure de dîner. Cependant l'on apprit des gens du château qu'à la même heure que la compagnie en étoit partie pour aller souper chez Madame de Mulionne, un Gentil-homme s'étoit trouvé évanoui dans le jardin, parce qu'un esprit lui étoit apparu comme il s'y promenoit. Hé juste Dieu ! s'écria alors Montal, le monde n'est-il plein que de visionnaires ? Et y a-t-il des gens si fots que de se mettre de telles chimères dans la tête ? Ah ! répondit Mademoiselle Velzers, voici l'esprit fort ; & nous nous mettons - là sur un chapitre où il en va bien débiter. Est-il rien aussi de plus impertinent, repliqua - t-il, que de voir des gens raisonnables donner dans ces sortes de rêveries ? Peut-être celui dont on nous parle a-t-il vu son ombre, & c'est tout. Est-ce que tu ne crois point aux esprits, Chevalier ? interrompit le Marquis. Lui ? reprit Mademoiselle Velzers, que sçait-il ce qu'il croit ? Je sçais, lui répondit Montal, que je vous crois la plus injuste personne du monde d'avoir de moi ces sentimens ; mais, vois-tu, dit-il au Marquis, pour te parler franchement à toi, voici ce que je crois. J'ai une foi très-ferme pour tout ce que mon Curé me dit qu'il faut croire, & je tombe aussi d'accord qu'il est revenu quelquefois des esprits, je n'en ai jamais douté : mais de m'imaginer que nous soyons

62 HISTOIRE FRANÇOISE

au temps d'en voir encore , ou du moins d'en voir si souvent qu'on le dit ; c'est à quoi je ne me puis résoudre. Je ne croirai jamais qu'un rat ou un chat qui aura remué je ne sçai quoi par hazard ; qu'un rayon de la lune , donnant en quelqu'endroit , & y formant des grotesques par la rencontre de quelques ombres ; qu'enfin toutes autres apparitions semblables , soient des esprits de l'autre monde. Mon Dieu ! dit Madame de Mulionne , que nous verrions un homme changer bientôt de langage , s'il lui en étoit arrivé autant qu'il en arriva il y a huit jours au bon-homme Santois , ancien Echevin de Paris. Hé bien quoi ? Madame , répondit-il , que lui est-il arrivé à ce bon-homme Santois , ancien Echevin de Paris ? Hélas , reprit-elle , en regardant toute la compagnie , il n'est rien de plus véritable que ce que je m'en vais vous dire ; & c'est dans mon quartier que loge ce bon-homme-là , qui est un homme d'honneur s'il en fut jamais.

Histoire du Lusin de Monsieur Santois.

Comme ce pauvre Monsieur Santois prioit Dieu dans ses Heures , Jeudi dernier , & qu'il voulut tourner le feuillet , il sentit je ne sçai quoi faire du bruit sous sa main ; & fut tout étonné de voir que c'étoit ce feuillet qui s'étoit déchiré de lui-même , mais si proprement , qu'il sembloit que quelqu'un l'eût fait à dessein.

GALANTE ET COMIQUE. 63

Parbleu ! interrompit le Chevalier, vous me contez-là de grandes merveilles ! C'étoit lui aussi qui l'avoit déchiré. Hé , point du tout , répartit Madame de Mulionne , & vous le reconnoîtrez par la suite.

D'abord ce bon vieillard eut cette pensée comme vous , & crut qu'il avoit pu l'arracher lui-même sans s'en appercevoir , à cause de sa trop grande attention ; mais comme il eut tourné le second feuillet , & qu'il vit arriver la même chose , il commença à s'en éfrayer , & sonna sa clochette pour appeller ses enfans. Ils y accoururent tous , & sur ce qu'on conta ce qui lui venoit d'arriver , ils tâcherent de lui persuader qu'il s'étoit trompé , & de l'emmener hors de-là. Mais ce bon-homme ne pouvant consentir à passer pour un visionnaire , il leur dit : Hé bien , mes enfans , vous en jugerez , en cas que l'esprit soit d'humeur à en déchirer un troisième ; car je ne veux pas que vous me croyez hypocondriaque. Là-dessus il r'ouvrit son livre & voulut tourner encore un feuillet ; & ce feuillet se déchira encore comme les autres. Le gendre quoique convaincu , ne laissa pas de dire toujours que c'étoit son beau-pere qui le déchiroit , de peur que le bon-homme n'en devint malade , s'il n'avoit plus de quoi douter ; & il lui alleguoit pour ses raisons , que son erreur venoit de ce qu'il n'avoit plus le tact , ni la vue assez bonne , pour discerner s'il

manioit rudement ou non le feuillet. Mais le vieillard s'en dépitant, prit ses lunettes pour l'éprouver encore une fois & y prendre garde de plus près, & à la vue de tout le monde elles sortirent d'elles-mêmes de son nez; & comme si elles eussent volé, firent toutes seules une promenade à l'entour de la chambre, puis passèrent par la fenêtre & s'allèrent arrêter dans un parterre de fleurs à l'entrée du jardin, où on les trouva avec les trois feuillets déchirez. Que dites-vous à cela, Monsieur l'incredule? ajouta Madame de Mulionne.

Je dis, Madame, répondit Montal, que je le croirai quand je l'aurai vu. Mais, reprit-elle, c'est une chose qu'on voit encore tous les jours; car ce lutin fait sans cesse de nouvelles pieces à cet honnête homme-là. Et encore la veille que nous partîmes de Paris, comme il venoit de se mettre à table après avoir essayé un habit neuf dont le pourpoint étoit de tabis plein; ce même esprit le lui moucheta à vue d'œil, mieux qu'un brodeur n'auroit pu faire. Que répondez-vous encore à cela? qu'il aimoit mieux les pourpoints mouchetez, dit Montal. Vous en raillez, reprit-elle; mais quand nous serons de retour, vous pourrez l'aller voir vous-même. Je n'irai pas le voir, répliqua-t-il, & si je ne le croirai pas. Vraiment! dit Mademoiselle Velzers, il n'a garde d'y aller. N'est-ce pas l'ordinaire de Messieurs les esprits forts d'a-
voir

GALANTE ET COMIQUE. 65

voir plus de peur que les autres ? Ce n'est point parce que j'ai peur, répondit-il ; mais parce que si j'y allois, il faudroit que je puisse soupçonner quelque possibilité à cela, & je n'y en crois point du tout. Mais, reprit Madame de Mulionne, il faut ajouter foi aux honnêtes gens, quand ils disent qu'ils ont vu. D'accord, Madame, répondit-il ; mais montrez-m'en un de ceux-là. Ah ! dit-elle, j'y consens de tout mon cœur, & je ne veux que M. l'Abbé de Lanciat, à qui feu Monsieur Fouquet de Croissy, s'est apparu à Tours dans son allée. Je ne veux que Madame la Marquise de Tessau, dont il fut aussi tirer les rideaux comme elle étoit couchée. Ce sont là des gens irréprochables, & qui pour beaucoup ne voudroient pas débiter un mensonge. Je n'en doute pas, Madame, reprit Montal ; mais tenez-vous cela de l'Abbé & de la Marquise, ou de quelqu'autre ? Je le tiens, répondit Madame de Mulionne, d'un de leurs amis seulement ; mais c'est un homme qui aussi bien qu'eux, ne voudroit pour rien du monde mentir, & qui me feroit croire que le blanc est noir s'il me l'avoit dit. Ah ! pour cela, Madame, lui répliqua le Chevalier en riant, c'est de quoi je doute encore moins que d'autre chose, & on le voit clairement. Je vous soutiens pourtant, ajouta-t-il, que celui qui en a fait le conte est un railleur ; & qu'on le demande à l'Abbé de Lanciat & à Madame de Tessau, ils

diront que j'ai raison. Mais à ton conte , Chevalier , interrompit le Marquis , tu ne ferois donc pas homme , à croire tout ce qui se dit de certaines familles , où ces sortes d'apparitions sont ordinaires ? Tu ne croirois donc pas ce qu'on dit de la maison de Brandebourg , où toutes les fois qu'il doit mourir quelqu'un de la famille , un esprit s'apparoît en forme d'une grande statue de marbre blanc représentant une femme , & court par tous les appartemens du Palais du Prince ? Tu ne croirois pas encore qu'il y a deux illustres familles en France , l'une en Bretagne & l'autre en Gascogne , où il arrive je ne sçai quoi de presque tout semblable ? Je le croirai , répondit Montal , si tu m'assures que tu le crois toi-même. Mais dis moi un peu : Les Princes de Brandebourg , sont-ils aussi anciens que les Dialogues de Lucien ? Je ne sçais , répondit le Marquis , & cela n'est pas impossible ; mais pourquoi me fais-tu cette demande ? C'est qu'il me semble , reprit Montal , que j'y ai lu cette histoire de leur famille ; si c'en est là une. Ah ! interrompit Mademoiselle Velzers, ne vous en moquez pas , Chevalier ; c'est une chose que j'ai oui conter cent fois à mon pere ; & même qu'un pauvre page paya de sa vie l'imprudence qu'il eut de vouloir arrêter cette statue , comme elle alloit monter l'escalier. Ce jeune garçon avoit un si grand amour pour son maître , que voyant cette figure au pied de l'es-

calier, d'où il descendoit avec d'autres domestiques du Prince, & craignant que ce ne fût pour le Prince même qu'elle vint; Ah! s'écria-t-il, traîtresse, tu viens pour annoncer la mort de mon maître; & là-dessus il lui déchargea un grand soufflet: ce qui la mit en une si horrible colère, que l'empoignant d'une seule main elle l'écrasa contre terre avant qu'on eût le loisir de s'appercevoir de son dessein. Hé bien! ajouta le Marquis, ce sont là choses de fait, & cela n'a pu arriver sans qu'il y ait eu beaucoup de témoins. Il n'est rien de si vrai, lui répartit froidement le Chevalier, Lucien en a aussi fait mention sous le nom d'un domestique d'Eucrate; excepté que c'étoit un palefrenier au lieu d'un page, & que la statue de cet Eucrate ne tua point celui qui l'avoit désobligée, mais se contenta de le bien étriller. Mesdames, dit le Marquis, nous ne gagnerons rien à disputer contre cet incrédule, nous ferons mieux de songer à dîner que de contester davantage. Je vous trouve aussi de fort habiles gens tous tant que vous êtes, continua Montal, d'ajouter foi à ces fadaïses? il faut que vous sçachiez qu'il ne revient plus guere d'esprits maintenant, si ce n'est pour faire des maris cocus, ou pour quelque autre intérêt. Dès que nous aurons diné je vous prouverai ce que je dis, par l'histoire d'une personne que Mademoiselle de Barbesieux connoitra bien; car le galant est de ses parens. Dinons donc

vîte, dît Mademoiselle de Barbesieux, afin que j'apprenne cette belle histoire.

Je vous la laisserai écouter toutes seules, reprit le Marquis, tandis que je ferai une cavalcade jusques chez la tante de notre Clélie; car, ajouta-t-il, encore est-ce la moindre chose que je lui doive, que d'aller la consoler & lui offrir mes services si elle en a besoin, après m'être chargé en quelque façon d'avoir soin de sa niece. Le prétexte est honnête, Monsieur le Marquis, dît Mademoiselle de Barbesieux; & nous donnerons volontiers congé à votre amour pour deux ou trois heures. Ah! dît-il, Madame, il n'est plus question d'amour, & si je ne me sentoie obligé à cela par civilité, je ne voudrois pas quitter un moment une aussi aimable compagnie que celle que j'ai ici. Ce que vous dites; répartit Madame de Mulionne, est encore l'honnêteté même; mais nous ne vous en croirons pourtant pas; & il est trop juste que vous alliez sçavoir où l'on peut avoir emporté votre cœur. Pour moi, dît malicieusement Montal, si j'étois à la place du Marquis, je ne me risquerois point à aller chez des gens où l'on me pourroit soupçonner d'être le ravisseur; & j'aurois peur qu'on ne me fît arrêter.

On dina un moment après; & malgré toutes ces railleries le Marquis ne laissa pas de monter à cheval pour aller où il avoit résolu. Cependant Mademoiselle de Barbesieux somma le Chevalier de te-





GALANTE ET COMIQUE. 69
nir sa promesse : ce qu'il fit aussi-tôt en ces termes , en lui adressant la parole.

Histoire du Marquis de Commorgien.

Dans le tems même que je vins à Paris pour ma Lorraine visionnaire , qui fut au mois de Decembre dernier , votre agréable cousin M. le Marquis de Commorgien y vint aussi , & nous nous logeâmes tous deux à l'hôtel de Genlis rue Dauphine. Il y avoit bonne compagnie , & entr'autres de nouveaux mariez , qui étoit ce qu'il falloit à M. votre cousin. Le mari étoit un peu vieux , la femme jeune & belle : l'un , petit Gentil-homme & fort ; l'autre , fine & de grande qualité , mais de petite fortune. On ne l'avoit mariée à cet homme que parce qu'il étoit riche.

Au bout de cinq ou six jours que Commorgien eut fait connoissance avec elle , il s'apperçut que la Dame n'étoit pas fort contente de sa destinée. Son mari , qui étoit un peu asthmatique , faisoit lit à part ; & ne lui donnoit que dix pistoles par mois pour ses menus plaisirs : c'étoit fort peu de chose pour une grande joueuse. A cette mortification se joignit le chagrin de se voir femme d'un vieux mari ; qui , quand il n'auroit point eu de courte halcine , n'en eût pas moins été vieux : il ne lui en falloit pas davantage pour avoir raison de n'être nullement contente. Commorgien le lui prouva même,

par un sonnet qu'il fit le lendemain. Je ne l'ai pas retenu , parce qu'il étoit très-méchant. Je sçai seulement que c'étoit une piece mal imitée de Petrarque , & qui finissoit par ces vers , en parlant des belles femmes :

*Enfin Amour voulut que tout leur fût possible ,
Excepté de porter un cœur ,
Qui pût pour des vieillards être jamais sensible.*

Le Chevalier me regarde en disant cela, interrompit Madame de Mulionne , & ces vers s'adressent à moi. Mais qu'ils ne vous empêchent point d'épouser des vieillards, Mesdemoiselles, si vous en trouvez qui vous soient propres; je vous assure que je me suis bien trouvée du mien. Hé ! mon Dieu , Madame , lui répondit-il , il n'est pas vrai que je vous attaque ; pourquoi vous défendez-vous ? tant pis pour vous , ajouta-t-il , si un vieillard vous plaît ; vous êtes la première qui en patissez.

Commorgien fit donc voir ce sonnet à la Dame , poursuivit-il ; & sa chute la fit un peu rire : de sorte que , comme il est né avec je ne sçai quelle charité pour toutes les affligées qui sont bien faites , & ce souris luy ayant persuadé qu'elle pourroit devenir capable de consolation ; il déploya toute sa rethorique afin qu'elle n'en manquât point. Il s'avisâ même de se mettre de moitié avec elle dans toutes les parties de jeu qui furent faites dans

l'hôtel de Genlis, où l'on jouoit tous les soirs à la bête; & c'étoit, disoit-il, par une turlupinade admirable, en quoi vous sçavez, Mademoiselle, que Monsieur votre cousin excelle, *pour l'accoutumer à jouer à l'homme avec lui.* Enfin il y eut je ne sçai quelle vertu dans l'argent qu'il y mit pour elle durant quelques jours, qui la fit rire encore plus que le sonnet. Toutes les fois que leurs yeux se rencontrèrent depuis, en quelque endroit que ce pût être, la Dame faisant un petit souris baissoit les siens & détournoit la tête, comme de peur que Commorgien ne le vît: & Commorgien de son côté ne perdoit pas de temps à lui faire connoître sa passion d'une manière muette. Mais du moment qu'elle reconnut qu'il avoit deviné tout ce qu'elle vouloit qu'il sçût; elle se tint un peu plus sur la réserve, pour lui faire souhaiter plus ardemment ce qu'elle avoit fait dessein de ne lui pas refuser.

Voyez un peu! interrompit à son tour Mademoiselle-Velzers, comme ces Messieurs expliquent les actions des pauvres femmes; & s'il ne faut pas bien prendre garde comme l'on vit avec ces gens-là?

Vous allez voir, reprit-il, que Commorgien ne se trompoit pas. La Dame parut indignée de ce qu'il se flatoit trop, en croyant en être aimé; & ne lui montra plus qu'un visage très-severe: mais il ne s'en étonna point. Le Ciel lui a fait la grace de se connoître en gens. Il n'em-

ploya point d'autre secret pour la faire revenir, que celui d'imiter sa fierté. Elle en eut plus de souci qu'il n'en avoit eu de toute la cruauté qu'elle avoit affectée; & la vérité en parut trois jours après. L'ayant rencontrée en son passage; Cela est bien vilain, lui dît-elle, d'avoir quelque chose sur le cœur contre ses amis, & de ne s'en pas expliquer avec eux. Commorgien voulut lui répondre; mais la belle, qui vit venir de loin son mari, ne lui en donna pas le temps. Elle ajouta seulement : Allez, ce procédé diminue de l'estime que je faisois de vous; & je voudrois que vous n'eussiez rien dans le cœur qui me déplût. Elle monta ensuite dans sa chambre, & Commorgien se retira pour lui écrire un petit billet, que dès le soir même étant à table il lui fit couler dans sa poche. En voici les termes: je les ai retenus mieux que le sonnet, parce que ce billet m'a semblé de meilleur goût.

A UNE FEMME D'ESPRIT.

Puisque vous voulez, Madame, qu'on n'ait rien dans le cœur qui vous déplaîse, je me dépêche de vous dire que je suis fort amoureux de vous. C'est, je pense, ce qui vous déplaît le plus dans le mien, & qui pourroit m'attirer votre haine, s'il y demeurait davantage. Je ne sçai pas comment vous recevrez cette déclaration, Madame: mais vous avez dû vous y attendre, dès le premier jour que je vous ai vue. N'afflitez plus.

plus, de grace, une cruauté qui nous fait perdre la chose du monde la plus précieuse, qui est le temps. Il ne faut malheureusement que le jugement du procès qui vous retient ici, pour nous obliger peut-être à nous séparer : Et nous aurions eu fort inutilement de l'estime l'un pour l'autre. Je n'ai enſa que trois ou quatre bons mots à vous dire, Madame. Mon cœur, ma vie, mon argent, mon crédit, & celui de mes amis, ſont à votre ſervice : Et outre cela je vous promets une fidélité inviolable.

Voilà juſtement un Baron de Greau-mont, dit Madame de Mulionne. Oui, répondit le Chevalier; mais il n'eût point à faire à la femme d'un-Conſeiller de la grand' Chambre, je vous en aſſure.

Ce billet, comme vous voyez, continua-t-il, parlant à toute la compagnie, étoit aſſez franc. Néanmoins il ne déplut pas; & cela fait voir, quoi qu'en veuille dire cette belle Dame, qu'il n'eſt rien tel que d'aller rondement en ſes affaires, pour en venir à bout. La Dame en écrivit un autre à Commorgien, & lui manda véritablement qu'il n'étoit pas ſage de lui écrire en ces termes-là; mais elle ajouta en bas, qu'elle ne laiſſoit pas de lui pardonner ſa folie, & c'étoit aſſez dire. Ils trouverent depuis le ſecrèt d'être contents l'un de l'autre pendant quelques jours. Heureux, ſi le procès dont il eſt parlé dans le billet n'eût obligé le mari à ſuivre le Conſeil à Saint Germain, & ſi

la jeune Dame eût pu se dispenser de l'y accompagner. Mais ce fut une nécessité ; & pour comble de douleur , ce vieil impertinent s'y logea dans une maison bourgeoise , où Commorgien ne put trouver place ; ce qui peut-être fut un tour d'adresse du bon-homme , qui commençoit à devenir un peu jaloux. Il falut donc là des stratagèmes extraordinaires , pour se voir en particulier ; mais l'amour y pourvut. La Dame parla d'un esprit , dont elle avoit été éfrayée en songe ; soit que cela fût vrai ou non : je croi pourtant que ce ne fut qu'une adresse pour donner une idée à son galant de ce qu'il y avoit affaire , parce qu'elle ne lui pouvoit plus parler qu'en compagnie. Il lui sembloit, disoit-elle, que cet esprit venoit tantôt lui tirer sa couverture , tantôt se coucher auprès d'elle ; & faire enfin tout ce que vous pourriez croire bonnement , vous autres belles Dames , qu'un esprit seroit capable de faire à l'imitation des corps. Un de ses amans , qui étoit un Abbé galant qu'elle voyoit souvent , composa même là - dessus quelques stances dont vous serez peut-être bien-aisés d'entendre la lecture. J'en ai la copie dans ma poche ; & la digression n'en sera point ennuyeuse. Il feignoit que cet esprit étoit l'êfet d'un charme dont il s'étoit servi pour aller la voir , lui-même , dans son lit ; & la pensée en est assez plaisante.

Lorsqu'en a le malheur d'être amoureux de vous,

GALANTE ET COMIQUE. 75

*Cen'est donc pas assez de répandre des larmes ?
Et pour en obtenir quelque chose de doux ,
Il faut avoir recours aux charmes ?*



*Vos plus parfaits Amans ne font rien que blanchir ,
Vous ne vous lassez point de leur être cruelle ?
Mais peut-on espérer au moins de vous fléchir ,
Si-tôt que le Diable s'en mêle ?*



*Pour avoir le plaisir de toucher votre cœur ,
On feroit des desseins encor plus effroyables :
Vous n'avez point d'amans , qui , pour ce grand
bonheur ,*

Ne se donnent à tous les Diables.



*Ce qui vous fut trouver jusques dans votre lit ,
Est l'invisible corps d'un Abbé qui vous aime :
Ne vous arrêtez point à ce qu'on vous en dit ,
Cet esprit n'étoit que moi-même.*



*Pour preuve : Entre vos bras il a passé la nuit ,
Avant le point du jour il n'a point fait retraite :
Aussi lui plaisez-vous ; & vous tenir au lit ,
C'est tout ce que l'esprit soubaite.*



*L'Amour m'accompagnoit tel qu'il me suit le jour :
Et pour vous dire enfin toute cette aventure :
Quand je voulus vous voir , ce fut aussi l'Amour ,
Qui tira votre couverture.*



*Voici même les mots qu'il vous disoit tout bas :
Cruelle , disoit-il , pour qui chacun soupire ,
Ne pensez-vous avoir de si charmans appas :
Que pour dépeupler mon empire.*



*Cette taille , ce port , ces yeux brillans & doux ,
Ce teint si délicat , cette blancheur extrême ,
Ne sont point des attraits qui soient tous faits pour
vous :*

Ils sont pour celui qui les aime.

~~Des vers~~

*On peut après cela croire que c'étoit moi ,
Et je n'en donne pas de preuves trop petites :
Mais vous n'en doutez point , & connoissez, je
croi ,*

Mon esprit mieux que vous ne dites.

~~Des vers~~

*Mependant , si l'Amour cause trop de frayeur ,
Vous n'avez qu'à vous rendre à mes maux pi-
toyable ;*

*Autrement , pour vous faire enfin mourir de peur ,
Ce Dieu fera toujours le Diable.*

Comment appelez-vous l'Abbé qui a fait ces vers ? dit Mademoiselle de Barbesieux. N'est-ce pas l'Abbé de Ruper ? C'est lui-même , répondit Montal , que Commorgien eût voulu voir pendre, toutes les fois qu'il alloit chez la Dame ; parce qu'il n'y avoit que lui qui les empêchât de se parler de leurs affaires. Et l'Abbé en étoit-il fort amoureux ? repliqua-t-elle. Jugez-en , répondit-il , puisqu'il n'en bougeoit & que ce fut lui qui causa à Commorgien tout le desordre que je vous dirai à la fin de mon histoire. Je suis bien-aise , reprit Mademoiselle de Barbesieux , d'avoir appris cela & je n'en ferai pas mal la guerre à cet Abbé , lorsque je le verrai. Voyez un peu , Mada-

me, dît-elle à Madame de Mulionne, à qui se fiera-t-on désormais, puisque l'Abbé de Ruper se mêle aussi d'être amoureux ?

La Dame, continua Montal, parla donc de cet esprit, & ajouta qu'il lui avoit semblé qu'il entroit & sortoit par la fenêtre de sa chambre ; ce qu'elle eût bien voulu que le Marquis de Commorgien eût entrepris de faire lui-même, à ce qu'elle avoua depuis. Mais, de s'exposer à entrer ainsi dans une chambre dont les fenêtres regardoient sur la rue, il n'y avoit pas d'apparence. La maison étoit trop près du château, où trop de monde alloit & venoit toute la nuit. Il s'aperçut que sous la tapisserie il y avoit une armoire percée dans le mur. Il trouva que ce seroit bien mieux son fait, s'il pouvoit louer dans une hôtellerie voisine l'appartement auquel ce mur étoit commun, & percer l'armoire de son côté. Il ménagea l'affaire & elle réussit. L'hôte, qui par bonheur, outre son métier, faisoit encore celui de maçon, y consentit moyennant de l'argent, & aida même à Commorgien à percer le mur : & quand l'ouverture fut faite il plâtra un ais de la grandeur du trou, dont il reboucha très-proprement l'armoire. Le mari y eût regardé mille fois par la chambre de sa femme, qu'il eût toujours cru y voir le même plâtre d'auparavant ; parce que le mur étoit neuf : & on n'eût jamais pu s'imaginer que ce fond si bien rejoint se

mettoit & se retiroit quand on vouloit.

Vous en riez, mes belles, dit-il en s'interrompant lui-même; & croyez peut-être que je vous conte une fable. Poursuivez, lui répondit-on; si la chose n'est vraie, elle est du moins bien inventée; & le mur neuf, & l'hôte maçon, y viennent à point nommé: c'étoient deux grands points pour travailler avec succès.

Ce fut par là, continua-t-il, que Commorgien renoua son commerce; & pour plus grande précaution, il n'y passoit jamais qu'en habit d'esprit, donc il se trouva bien quelques jours après. Un petit laquais, pendant qu'on deshabilloit sa maîtresse se fourra, pour dormir un moment, sous une table que couvroit un tapis de Turquie. Il ne se reveilla point pour s'en aller avec les autres. S'étant éveillé la nuit & ayant soulevé le tapis justement à l'heure que Commorgien se retiroit, il l'entrevit & en eut peur. Il le dit le lendemain: la Dame fut obligée de le seconder, en disant que véritablement lorsqu'elle avoit vu l'esprit en songe, il lui étoit apparu de la sorte que ce petit laquais le disoit. Elle ne voulut pas feindre toutefois de croire que ce marmot l'eût vu étant éveillé, de peur d'être obligée à avoir trop de frayeur, & qu'on ne lui conseillât de coucher ailleurs. Le mari ne laissa point d'ordonner à la femme de chambre de mettre son lit au pied de celui de sa maîtresse pour la rassurer. Cependant il se précautionna

en faisant faire force prieres , en cas que ce fût à lui que l'esprit se recommandât. D'autre côté , la femme de chambre , qui craignoit extrêmement les esprits , aimoit mieux demander son congé , que de s'exposer à en voir quelqu'un. Mais la maitresse qui l'aimoit l'a détrompa ; & ayant souvent reconnu qu'elle avoit l'humeur assez commode , lui dît en confidence que c'étoit un corps & non pas un esprit qui revenoit la nuit dans sa chambre. Voila comme on remédia à cette premiere traverse. En voici une autre.

Le mari , qui , comme je vous ai déjà dit , faisoit lit à part , étoit dans une chambre qui n'étoit pas trop bonne. Comme on ne se loge point aussi à son aise que l'on voudroit , par tout où est la Cour lorsqu'elle est hors de Paris ; & que d'ailleurs il avoit affecté de se loger chez un Bourgeois : il avoit été contraint de s'ajuster dans un petit corps de logis au bout d'une galerie , vis-à-vis l'appartement de sa femme. Il plut abondamment durant une nuit. Ce corps de logis n'étant pas des meilleurs , l'eau pénétra bien-tôt jusques à son lit. Lorsqu'il étoit sur le point d'appeler un laquais , la femme de chambre sortit de l'appartement de sa maitresse pour affaire indispensable : cela lui donna occasion de s'aller coucher auprès de sa femme. Il ouvrit les rideaux doucement , & entendant qu'on dormoit ; il se mit à côté d'elle sans la réveiller. Cepen-

dant Commorgien étoit à l'autre côté de la Dame, & dormoit aussi-bien qu'elle d'un sommeil d'amoureux content. Jamais gens ne furent plus en peril d'être surpris dans une affaire très-délicate. La fortune toutefois qui veilloit pour eux, donna la discretion au vieux mari de ne rien soupçonner de sinistre en cet instant ; & l'aveugla assez pour ne point appercevoir Commorgien dans le lit, quoi qu'à certaine lueur sombre qui venoit du clair de la lune par une petite ouverture des rideaux du pied, il n'y eût rien de plus aisé à qui eût eu les yeux jeunes. Elle fit aussi que la femme de chambre rentra sans faire de bruit, se coucha, & se rendormit sans éveiller personne qui eût pu demander qui va là. La nature eut même la bonté d'endormir promptement le bonhomme, afin que Commorgien venant à se réveiller, fût moins confus & sortît plus aisément d'affaire ; car sans cela il se fût trouvé dans un étrange embarras. Où suis-je ! dit-il en soi-même, du moment qu'il reconnut le danger où il étoit ; & par quel charme cet homme est-il ici ? Je ne vous répond pas, Mesdames, qu'alors l'esprit n'ait point appréhendé que c'en fût un autre. Il se coula néanmoins hors du lit le plus doucement & le plus promptement qu'il lui fut possible ; & à tout hazard rentra par son trou dans la maison de son hôte. Il échappa de cette manière à fort bon marché d'une aventure des plus perilleuses.

GALANTE ET COMIQUE. 81

Ah ! Monsieur le Chevalier , interrompit Madame de Mulionne , votre Marquis de Commorgien n'en devoit point fortir à si bon compte. Il falloit pour faire l'histoire plus belle & mieux dans les regles , que le mari eût tout découvert ; & que le galant ne se fût débarassé qu'en contrefaisant l'esprit. Je reconnois par là , reprit le Chevalier de Montal , que vous continuez de prendre tout ceci pour un conte fait à plaisir ; mais , Madame , c'est pourtant la verité pure : & croyez-le , ne le croyez pas , qu'il soit ou ne soit point dans les regles , je ne suis point obligé de vous raconter les choses autrement qu'elles sont arrivées. Vous avez raison , lui dît Mademoiselle de Barbezieux , achevez M. le Chevalier. Que devint la Dame ? La Dame , reprit Montal , ne s'en démêla pas si bien. Comme elle pensoit carresser Monsieur votre cousin en se réveillant , elle dît & fit certaines friponeries à son mari , dont il fut fort étonné. Le bon-homme n'avoit pas accoutumé de la voir si gaye ; & enfin bien lui prit que ces galanteries plurent au pauvre vieillard , qui dans sa joye n'examina pas si elle se méprenoit. D'autre côté , la femme de chambre qui vit le grand jour , & qu'il y avoit encore quelqu'un avec sa maitresse , pensa tout perdre ; car croyant que ce fût toujours Monsieur votre cousin , elle courut au chevet du lit encore toute endormie , & poussant le mari plusieurs fois de toute sa force ; Hé

82 HISTOIRE FRANÇOISE

Monsieur ! lui cria-t-elle , Monsieur ! voilà le grand jour. Hé pour cela, lui répondit le mari, qu'en veux-tu dire ? A cette voix cette fille reconnoissant qu'elle s'étoit méprise , ouvrit les yeux plus grands pour voir où elle étoit ; & ne pouvant deviner comment il étoit entré là sans qu'elle en eût rien entendu, elle fut étrangement étonnée de voir Commorgien métamorphosé en son maître. Ayant toutefois l'esprit assez présent pour reparer sa faute malgré sa surprise : Ne voyez-vous pas bien , répartit-elle au vieillard , que l'esprit ne laisse pas de me poursuivre ? La chose en demeura là ; & ce qu'elle voulut dire fut pris pour argent content : de sorte que cela donna courage pour se tirer une autre fois d'un aussi mauvais pas. L'occasion s'en présenta cinq ou six jours après. Le mari fut contraint de laisser la Dame seule à saint Germain à solliciter , tandis qu'il retourneroit à Paris pour quelque affaire. Il y devoit être huit jours ; mais il n'y en demeura que trois. Commorgien l'avoit visitée assiduelement les trois nuits de ces trois jours-là ; & par le plus grand bonheur du monde , elle l'avoit prié le soir que son mari revint , de ne la point visiter cette nuit-là. Cela vint fort à propos pour elle , à cause du retour inopiné de ce mari ; qui étant arrivé assez tard , & ayant monté droit à sa chambre l'y trouva seule : mais il n'en alla pas de même pour le brave Commorgien. Car comme il

GALANTE ET COMIQUE. 83

croyoit l'autre encore à Paris, il ne s'imagina pas qu'il y eût du danger à manquer à la promesse qu'il avoit faite à la Dame de ne la point visiter une nuit. Il lui prit fantaisie d'ouvrir son trou. Il y passa justement comme le mari par une autre fantaisie venoit de se coucher auprès de sa femme. Il faisoit encore clair de lune. Le rideau du bon-homme étoit entr'ouvert, & il avoit les yeux tourneés du côté du trou par où l'esprit entroit. Le pauvre vieillard n'eut pas une petite frayeur, quand il vit Monsieur votre cousin passer la tête entre le défaut des deux tapisseries. Ah ! ma femme, s'écria-t-il avec un tremblement très-grand ; le plus bas néanmoins qu'il put, comme de peur que l'esprit ne l'entendît ; voila l'esprit qui vient de m'apparoître. L'esprit, Monsieur ! répondit-elle. La bonne Dame se doutoit bien que c'étoit celui qui la visitoit d'ordinaire ; Ah ! mon cher mari, ajouta-t-elle, en lui jettant la couverture sur les yeux ; priez Dieu & cachez-vous au fond du lit : toutes les fois qu'il apparoît à ma femme de chambre, je ne fais que cela pour n'avoir point peur. C'est une chose étrange qu'il en veuille à tout le monde, & qu'il n'y ait que moi qui ne voye rien. Mais aussi, poursuivit-elle, en l'embrassant & l'enfonçant toujours dans le lit ; avez-vous bien considéré ce que vous avez vu ? Car je vous avoue que, jusqu'à cette heure, j'ai cru que c'étoient de pures imaginations de

84 HISTOIRE FRANÇOISE

ma femme de chambre, quelque bruit que j'eusse entendu moi-même avant qu'elle couchât au pied de mon lit. Et en disant ces mots, elle pouffoit avec ses pieds le lit de cette femme de chambre, afin qu'en se reveillant elle fît signe à Commorgien de s'en retourner; mais il étoit déjà descendu dans la chambre. Et comme le pauvre mari, qui étouffoit dans les draps, voulut un peu mettre le nez dehors pour prendre l'air, l'esprit vint ouvrir le rideau du lit pour y entrer, croyant n'y trouver que la Dame. Alors l'homme & la femme s'écrierent tous deux comme de concert: *Mon Dieu! misericorde!* avec cette différence toutefois que l'un le demandoit pour être délivré de l'esprit; & l'autre apparemment pour n'être point encore découverte. Elle en avoit tant de peur, qu'irritée de ce que Commorgien au préjudice de sa promesse étoit venu la voir cette nuit-là, & feignant toutefois de conjurer l'esprit; Au nom de Dieu, lui cria-t-elle, avec des signes qui marquoient sa colere, & que pourtant son mari qui étoit caché ne pouvoit remarquer; Va-t'en esprit; & si tu es de Dieu, parle; si du Diable, laisse-nous en paix. Votre illustre cousin, Mademoiselle, jugea à propos d'être du Diable & de se retirer sans parler, dont le pauvre vieillard fut bien affligé: car, dit-il à sa femme; Hélas! cette ame est damnée puisqu'elle n'a dit mot. Il faut, ajouta-t-il, que je fasse pourtant coucher ici

GALANTE ET COMIQUE. 85

quelques bonnes gens pour lui demander le sujet de ses apparitions. Mais tu es bien hardie, dit-il encore à sa femme, d'avoir osé mettre la tête hors du lit pour la conjurer. Si vous n'eussiez pas été avec moi, répondit-elle, je n'eusse jamais osé le faire; & c'est votre présence qui m'a donné cette hardiesse. Elle ne mentoit pas, il n'y avoit qu'à le bien expliquer.

Cependant Commorgien avoit refermé son trou, & le lendemain, on n'y trouva qu'un fond de plâtre bien solide, à travers lequel tout autre qu'un esprit ne pouvoit venir : ce qui confirma le mari dans la résolution de faire coucher quelqu'un dans la chambre la nuit suivante, pour le conjurer dans les formes. Pour cet éfet il fit coucher sa femme ailleurs. Commorgien en fut averti, afin qu'il évitât de tomber dans le piège; mais il jugea tout au contraire, que s'il ne paroïsoit plus, ce seroit peut-être tout gâter, & il s'y résolut pour une autre raison très-importante. La pauvre petite Dame étoit grosse de sept à huit mois bien avancez. Elle ne pouvoit en accuser son mari, quelque soin qu'elle eût pris de le faire tremper dans ce crime. toutes les fois qu'un caprice l'amenoit dans son lit. Commorgien & elle avoient mille peines depuis long-temps à cacher cette infortune; & ils étoient encore plus empêchez à trouver moyen de la faire finir sans que le mari s'en apperçût. Commorgien crut l'occasion favorable pour en-

voyer ce fâcheux en pèlerinage. Il s'équipa pour pouvoir paroître devant ceux qui devoient le conjurer, sans être reconnu. Il passa la tête dans son trou à la même heure qu'on disoit l'y avoir vu. Il leur fit entendre en langue de l'autre monde, c'est-à-dire en parlant du creux de l'estomac, qu'il étoit le frere aîné du mari : que de son vivant il avoit promis un voyage à Fourvieres en la ville de Lyon ; & qu'il ordonnoit à son frere, puisqu'il avoit hérité de lui, de partir au plus tard dans trois jours, pour l'accomplir en sa place. Cela fut executé ponctuellement par ce bon frere : & il laissa sa femme à saint Germain, pour solliciter son procès en son absence.

Voilà qui va bien ! interrompit en riant Madame de Mulionne ; & nos amans vont donc avoir bon temps. Pas tant que vous croyez, reprit Montal ; car la Dame ne demeurera plus dans la même maison. Le mari avoit prié une vieille Marquise de la vouloir tenir auprès d'elle, jusqu'à ce qu'il fut revenu : précaution qui ennuya fort les deux amans. Elle rendit même le pèlerinage inutile ; car la jeune mignone n'avoit pas plus de liberté chez cette Dame que chez son mari, & même elle n'en avoit pas tant. Néanmoins par tout bon remede. Voici ce que fit le Marquis de Commorgien, pour obvier à deux accidens qui étoient fort à craindre ; l'un, que le mari revînt avant qu'elle fût accouchée ; l'autre, qu'il fût

mal-aisé de la tirer des mains de cette Marquise , pour la mener accoucher.

Il avoit de bons amis à Lyon , & sur tout un certain Gentil-homme qui est le plus subtil , & l'homme de la province de la plus agreable humeur. Vous le connoissez aussi , dit-il à Mademoiselle de Barbesieux. C'est le Comte de la Beloniere. Celui-ci , à la priere de Commorgien , s'insinua adroitement en la connoissance du mari , dès qu'il eut avis de son arrivée. Et afin qu'il fût obligé de demeurer assez de temps à Lyon , pour donner le loisir à son ami de faire son affaire ; il fit revenir à son tour un esprit dans l'hôtellerie du pelerin. Un des fils de l'hôte , gagné aussi-bien que son pere , & informé de l'intrigue , s'apparut à ce pauvre mari , sous une forme néanmoins qui étoit différente de celle que prenoit Commorgien à saint Germain ; mais la préoccupation suppléoit au défaut , & la faisoit paroître au vieillard tout à fait semblable. Le lendemain matin ce pauvre homme demande à son hôte s'il revenoit ordinairement des esprits dans l'appartement où il l'avoit mis. L'hôte , qui se condoit de grand cœur le Gentil-homme ami de Commorgien , tant pour mériter l'argent qu'il lui avoit donné , qu'à cause que c'étoit son intérêt que le bon-homme demeurât long-temps son pensionnaire ; lui fit réponse que jamais esprit n'étoit revenu dans sa maison ; & qu'il falloit sans doute que ce fût à lui-

même que celui-là en voulût. Le lendemain l'esprit s'apparut tout de nouveau, quoi que l'hôte eût été prié de coucher dans la chambre; & sur ce que cet hôte eut la hardiesse de lui demander pourqu'il venoit, on sçut que c'étoit encore l'ame du défunt frere aîné qui demandoit quatre neuvaines au même lieu de Fourvieres, ce qui fut promis fidèlement, & l'esprit ne revint plus. Après cela le Gentil-homme, suivant les leçons que Commorgien lui avoit écrites, fit une lettre sous le nom d'un Medecin; elle donnoit avis à la jeune Dame que son mari étoit fort malade, & qu'il souhaitoit de la voir, à cause de l'incertitude de l'événement. Cette lettre ayant été rendue à la petite femme grosse, fut un prétexte pour quitter son dragon trop vigilant. Elle s'affligea extrêmement à cette nouvelle, & dit qu'elle vouloit partir au plus vite, puis elle prit congé de la vieille Marquise. Celle-ci lui dit que son empressement étoit trop juste pour y trouver à redire.

Au reste, il étoit temps qu'elle partît. Elle ne fut pas à dix lieues de saint Germain, qu'elle sentit les douleurs de l'accouchement, & qu'elle fit un beau petit Commorgien. On le donna à nourrir dans un village proche de là. Pour colorer ce qui arrêtoit la Dame en chemin, on fit accroire qu'elle étoit tombée malade d'une autre maladie, & on le crut. Elle se fit rapporter ensuite à saint Germain.

main pour se faire accommoder. Et sous pretexte qu'il n'y avoit pas de place chez la Marquise, qui demouroit dans un logis de marque, pour y mettre une malade à son aise, elle reprit la chambre aux esprits dans la maison bourgeoise. Enfin le temps prescrit pour la guerison des accouchées, la guerit entierement. Le mari, qui avoit fait exactement tout ce que l'esprit de son frere lui avoit demandé, revint aussi. Il témoigna bien du regret à sa femme de ce que pour le venir secourir sur un faux rapport, elle s'étoit ainsi exposée à une dangereuse maladie sur les chemins.

Cependant l'esprit ne revenoit plus par le trou, parce que l'accouchée l'avoit prié de ne la plus exposer à mille accidens qui en pouvoient arriver; & que Commorgien lui avoit promis de faire ce qu'elle voudroit. Mais c'est une étrange chose, Mesdames, qu'un esprit qui a un corps & qui est aimé d'une jolie femme. Quelque priere qu'on fasse, il ne peut s'empêcher de revenir. Commorgien revint par son trou quatre ou cinq fois. Il y avoit eu quelque chose d'oublié au pelerinage, & son dessein étoit que le mari le recommençât pour lui laisser encore quelque temps la place plus libre; mais le mari commençant à s'étonner de l'obstination de cet esprit à le persecuter, se plaignit de lui de tous côtez. L'Abbé qui avoit fait les stances, enragé de ne pouvoir découvrir un my-

stere qu'il ne soupçonnoit que trop vrai entre Commorgien & sa belle, apprit de quoi le vieillard se plaignoit. Ne croyant pas que les esprits revinssent trop communément, il pria ce vieux mari de lui faire voir cet endroit par où l'ame de son frere apparoiſſoit. Il ne doutoit pas qu'il n'y eût quelque fourberie de la part de Commorgien qui logeoit de l'autre côté de ce mur; & l'assurance que la Dame avoit de coucher toujours dans sa chambre justifioit ses soupçons. Le mari lui montra donc un jour de quoi il s'agissoit. L'homme aux stances ayant vu la fausse fenêtre, en poussa le fond avec violence: ce fond se déjoignit un peu, & découvrit à moitié l'artifice. Tenez, Monsieur, dit alors l'Abbé au vieillard; voila le trou par lequel on vous trompe, & par où pourra venir l'ame de quelqu'un des enfans que Madame votre femme vous fera; mais jamais celle de votre frere n'y a passé. A ces mots, le pauvre mari fut extrêmement étonné & confus. Il ne negligea pourtant point ce bon avis, & se voulut éclaircir. Le malheur de sa femme, dont le temps étoit venu pour recevoir quelque châtiment de ce qu'elle avoit trompé son mari; car, tôt ou tard, cela arrive, Mesdames, & je vous en donne avis en bon chrétien.

Hé quoi! dit Madame de Mulionne, les moralitez en sont! C'est qu'il a envie de se marier, ajouta Mademoiselle de Barbesieux; & qu'il commence à prendre

part à l'interêt commun. Pour moi je le croi, dît Mademoiselle Velzers en riant; mais il faut que ce soit depuis bien peu de temps; car il n'y a pas trois jours qu'il n'étoit pas encore de ce sentiment; & lui-même étoit homme pour donner à qui l'eût voulu écouter des conseils bien opposés. Ne vous arrêtez point à cela, répondit-il; car pour aimer ces galanteries, je ne les croi pas moins punissables. Je vous ai dit, il n'y a pas une heure, que je n'aurois pas même de secret pour ces femmes-là. Hé bien! lui dît Madame de Mulionne, je suis fort aisé de sçavoir que vous êtes de cette humeur; au moins je ne me risquerai point à vous favoriser. Ne laissez point cependant d'achever votre fable. Ah! parbleu Madame, reprit-il, c'est bien une histoire.

Après donc que l'Abbé eut donné ces défiances au mari; le malheur de la Dame voulut qu'il trouvât encore à ses pieds un billet qui lui avoit été écrit par Com-morgien; & qui étoit en ces termes.

A V O U S.

Vous avez tout pouvoir sur les esprits, Madame: & celui de défunt Monsieur de Survacques ne reviendra plus, puisque vous l'avez conjuré. Je vous assure toutefois qu'il prenoit grand plaisir à la devotion de votre mari, & qu'elle lui faisoit grand bien. Vous avez tort de vouloir qu'elle finisse. Adieu.

C'étoit le dernier billet qu'il lui avoit

envoyé, sur ce qu'elle l'avoit fait prier par sa femme de chambre de ne plus se hasarder à passer par le trou. Et en ôtant quelque chose de sa cassette, on l'avoit sans doute jetté dehors par mégarde. Mais, Monsieur, interrompit encore Madame de Mulionne, vous avez une grande sympathie avec les amis de roman, de sçavoir si bien comme eux toutes les lettres que votre heros a écrites. Madame, répondit Mademoiselle de Barbesieux, cela ne doit point vous surprendre. Monsieur le Chevalier étoit assez obligant, pour les composer à mon cousin; car ce n'est point là le stile de Commorgien. Je vous l'avoue, reprit Montal, il m'en prioit & je faisois cela pour lui. Cependant la lecture de ce billet augmenta encore l'embarras du pauvre mari, qui voyoit l'ornement de sa tête paroître insensiblement en plein jour. Mais enfin il se résolut à tous événemens, & fit même dessein de s'en venger, s'il pouvoit. Il ne douta pas que l'esprit ne revînt avec impudence affronter ceux qui voudroient le conjurer, s'il faisoit coucher encore quelques bonnes gens dans la chambre. Il se résolut d'y faire cacher outre cela, deux hommes résolus pour saisir le galant lorsqu'il apparoitroit. Et bien prit alors à votre cousin, Mademoiselle, que l'un de ces deux hommes étoit un cocher qui avoit été autrefois soldat dans son regiment: sans cela il eût été étrillé d'importance. Mais

GALANTE ET COMIQUE. 95

ce cocher l'ayant reconnu , cria que c'étoit un homme de qualité ; s'opposa à la fureur du mari qui le pistolet à la main étoit entré pour le tuer ; fit faire place à l'esprit à bons grands coups de poings , à travers d'une foule de gens qui étoient accourus au bruit ; & Commorgien eut le temps de gagner la couverture du logis : il se coula dans la maison voisine , où il manda aussi-tôt ses amis. Et la femme, que fit-elle ? dit Madame de Mulionne. Elle n'attendoit pas moins que la mort , répondit le Chevalier ; & son esperance n'étoit plus qu'aux gens qui assistoient à ce spectacle , qui pourroient empêcher son mari de se porter à de funestes extrémités contre elle. Il ne laissa point de la traîner dans la chambre , où l'aventure étoit arrivée ; & là , lui ayant demandé la clef de sa cassette devant tout le monde, il fit inventaire de toutes ses lettres & de ses billets , qu'il lut tout haut. Comme par exemple , celui-ci , qui n'étoit qu'un brouillon d'une lettre qu'elle avoit écrite elle-même à Commorgien. Si ma mémoire ne me trompe , elle étoit en ces propres termes ; car le mari me la donna à lire.

A MON GALANT.

Jamais vous ne m'avez tant plu que la nuit passée ; car vous étiez un vrai lutin. Quand vous eussiez voulu que je vous eusse pris pour un homme , je n'en aurois rien fait : les gens de ce

94 HISTOIRE FRANÇOISE

*monde-ci ne peuvent aimer tant. Mais comme ,
à ce que vous m'écrivez , vous devez retourner
à Paris pour deux ou trois jours , je crains bien
que vous n'alliez faire l'esprit chez quelqu'un qui
me fasse tort. Adieu. Souvenez-vous en allant
là , que c'est le propre des esprits de revenir.*

Il lut ensuite une lettre de Commor-
gien. Il l'avoit faite en vers , ou bien c'é-
toit encore moi , si vous l'aimez mieux.
La voici.

*Je vous quitte pour quelques jours ,
C'est à dire quelques années ;
Et je nomme ainsi les journées
Que je passe sans mes amours :
Mais jamais avec tant de crainte
Que j'en ai dans ce dur moment ,
Sur ma conscience , un Amant
Ne quitta la beauté dont il ressent l'atteinte.
Et j'ai tant de peur , entre-nous ,
Que des larrons , larrons de bonnes graces
S'entend ; se coulant sur mes traces ,
Ne me volent enfin quelque chose de vous ,
Que j'en pars déjà tout jaloux.*

*Je vous laisse à dessein tous vos appas en garde ,
Pour vous en demander le compte avec rigueur ;
Et j'y comprends le tendre cœur ,
Dont vous avez payé mon amoureuse ardeur ,
A lui prenez sur tout bien garde
Que ne s'attache le voleur.*

*Sur tout aussi , gardez bien votre bouche
De toutes sortes d'attentas ;*

GALANTE ET COMIQUE. 95

Et ne souffrez pas qu'on la touche.

On vous cajollera sur ses divins appas :

On vous dira que la cerise

N'a point de rouge ni d'éclat ,

Que votre bouche ne détruise

Avecque son vif incarnat :

Que les perles orientales

*Ont un émail moins beau , que ses dents sans
égales ;*

Qu'elle exhale en soupirs une amoureuse odeur ,

Qui , pour ainsi parler , va parfumer un cœur ,

Et qui passe en douceur l'odeur même des roses :

Enfin , l'on vous dira beaucoup de belles choses ,

Et ces veritez - là dites par un amant ,

Aux belles quelquefois font croire bonnement

Qu'un baiser doit payer la peine qu'il a prise ,

Mais il ne le faut nullement ,

A moins que ce ne soit moi-même qui les dise.



Pour vos yeux , je me fie assez

En leurs regards impitoyables :

Ils sont assez hardis , pour rendre misérables

Mes rivaux les plus empressés.



Pour votre nez , je me console :

Expirât-on d'amour pour les beautés qu'il a ,

On ne vous mène point par là ,

Et vous ne seriez pas si folle.



Vos sbeveux ne m'allarment point ,

Et je les abandonne à toutes aventures ;

Car vous les aimez à tel point ,

Que vous m'en refusez seulement les peigneures ;

Et ce n'est pas pour soupçonner

Qu'à mon rival vous en vouliez donner.



96 HISTOIRE FRANÇOISE

Mais un point dont j'aurois des douleurs violentes,
 Ou dont je mourrois de regret ;
 Ce seroit si jamais l'homme aux stances galantes
 Portoit la main en indiscret
 Sur ce sein , où toujours les neiges sont brulantes ;
 Pronex de près garde à cela ;
 Et que sa bouche , où ses mains insolentes ,
 Ne fassent point de stances là.



Si par baxard encor , comme c'est chose douce ,
 Par vos charmes vous excitiez
 Quelqu'un à souhaiter de mourir à vos piéz ;
 A bons grands coups de pieds soudain qu'on le re-
 pouffe.



Enfin vous me rendrez , vous dis-je , vos appas
 Aussi beaux que je vous les laisse ;
 Afin qu'à mon retour je ne me pende pas.
 Adieu ma charmante maitresse.

Mais Monsieur , dît Mademoiselle de
 Barbesieux , vous qui teniez la plume
 pour mon cousin , n'aviez-vous pas plus
 de part que cela à son intrigue ? Non par
 ma foi , reprit Montal. Le bon-homme
 lut encore ce billet-ci.

Paybleu ! Madame , vous dûtes hier être bien
 étonnée , quand vous reconnûtes que c'étoit votre
 sot mari que vous caressiez au lieu de moi. Je vous
 plaignis. Je me consolais pourtant de ce que vous
 auriez assez d'adresse pour lui faire croire tout ce
 qu'il faudroit pour notre commun bien. Adieu ,
 Madame. Je vous tiens compte des faveurs
 que vous avez faites à ce pauvre O comme
 si moi-même je les avois reçues.

Bonnes

GALANTE ET COMIQUE. 97

Bonnes paroles & courtes , comme vous voyez , Mesdames. Il lut encore celui-ci.

Ma chere enfant , je vous plains extrêmement d'être là où vous êtes. Vous y avez moins de liberté que vous n'en aviez avec votre mari ; mais consolez-vous. On m'a écrit de Lyon que l'ame de défunt son frere s'est encore apparue à lui , par le soin qu'en a pris un Gentil-homme de mes amis ; & cette apparition reculera son retour de plus de trois semaines. Ainsi avec le secours de quelqu'autre stratagème , pour vous tirer honnêtement des mains de votre dragon , vous pourrez m'aller faire un petit Commorgien où il vous plaira. Je fais cependant preparer toutes choses pour votre départ , & je vous attendrai secretement à deux lieues d'ici pour vous mener ensuite dans l'endroit que nous aurons choisi. Adieu. Faites bien l'affligée demain , en recevant la lettre que vous sçavez.

Ce billet étoit le moins galant ; mais c'étoit celui qui expliquoit mieux la destinée du pauvre mari. Ah ! impudente , s'écria-t-il , en jettant au nez de sa femme tout le reste des papiers qu'il tenoit en sa main ; j'aurai raison de l'affront que tu m'as fait. Il sortit en même temps de la maison , où il la laissa la plus confuse du monde ; & on fut plus de quatre ou cinq heures sans sçavoir ce qu'il étoit devenu. Cependant elle n'y voulut pas attendre son retour ; & elle songea à se mettre en

sûreté , prévoyant bien qu'il n'en demeureroit pas là. Elle me pria de l'accompagner dans un convent de religieuses , où elle fut quelques jours sans que ce mari fût encore revenu chez lui. Il étoit allé à Paris. Depuis , je partis pour mon voyage de Hollande , & je n'ai pas sçu ce qu'il fit pour sa vengeance.

Est-ce tout ? lui dit Madame de Mulionne. Oui , Madame , répondit-il ; & je croi que cela suffit pour vous prouver comme jé l'avois promis , qu'il ne revient plus d'esprit maintenant si ce n'est pour faire des maris cocus. Ecoutez , dit Mademoiselle de Barbesieux à la compagnie , je ne veux pas faire l'esprit fort comme Monsieur le Chevalier ; mais il est vrai qu'on voit jouer de plaisantes comedies aux esprits de ce monde , si rien ne réveille ceux de l'autre. Car après le tour qu'on a fait au President d'Ardivilliers , afin de jouir pour rien d'un château qui lui appartenoit ; il ne faut pas douter qu'il n'y ait bien de la friponerie dans toutes les apparitions qu'on nous veut souvent donner pour veritables. Courage ! Monsieur le Chevalier , reprit Madame de Mulionne , vous voila secondé de Mademoiselle de Barbesieux , Elle est toute prête à nous conter une autre fable pour justifier la vôtre. Ah ! Madame , repartit Mademoiselle de Barbesieux , n'allez pas , s'il vous plaît , prendre ceci pour un conte inventé. Monsieur le President d'Ardivilliers est plein de vie. Et comme

GALANTE ET COMIQUE. 99

Monfieur votre mati & lui fe voyent foyvent , vous pouvez lui faire demander fi ce que je dis n'eft pas vrai. Mais pour vous en apprendre toujours les circonftances , ajouta-t-elle , je m'en vais vous dire ce que j'en fçais.

Hiftoire du Lutin d'Ardivilliers.

Ardivilliers eft une terre affez belle en Picardie , aux environs de Breteuil. Il y revenoit un efprit , & ce maître lutin y faisoit un bruit éfroyable. Toute la nuit on ne voyoit que flâmes qui faisoient paroître le château tout en feu : on entendoit des hurlemens épouvantables , & cela n'arrivoit qu'en certain temps de l'année vers la Touffaints. Perfonne n'ofoit y demeurer , que le fermier avec qui cet efprit s'étoit apprivoisé. Si quelque malheureux paffant y couchoit une nuit, il étoit étrillé de maniere que les marques en demeuroient fur fa peau plus de fix mois après. Si c'étoit une femme , & qu'elle fût un peu jolie ; l'efprit fe contentoit de tirer fa couverture , & de porter fes mains spirituelles par tout où il lui plaifoit.

Bon ! parbleu , dît le Chevalier ; l'efprit avoit de l'efprit.

Le lendemain , reprit Mademoifelle de Barbesicux , la belle difoit qu'elle avoit fenti quelque chofe de froid fe couler à côté d'elle ; & on lui rendoit raifon de ce que c'étoit. Voila pour le château. Les payfans d'alentourvoyoit bien d'autres

choses : tantôt quelqu'un avoit vu de loin une douzaine d'autres esprits en l'air, sur ce château : ils étoient tous de feu, & dansoient un branle à la paysanne. Un autre avoit trouvé dans une prairie je ne sçai combien de Présidens & de Conseillers en robe rouge ; mais sans doute ils étoient encore tout de feu : ils étoient assis, & jugeoient à mort un Gentil-homme du pays qui avoit eu la tête tranchée il y avoit bien cent ans. Un autre avoit rencontré la nuit un Gentil-homme, parent du Président, qui se promenoit avec la femme d'un autre Gentil-homme des environs. On nommoit même la Dame. Vous remarquerez s'il vous plaît, que ce parent & cette Dame sont encore vivans. On ajoutoit qu'elle s'étoit laissée cajoler, & qu'ensuite elle & son galant avoient disparu. Ainsi plusieurs autres avoient vu, ou tout au moins, oui dire des merveilles du château d'Ardivilliers. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, & fit grand tort au Président, qui étoit contraint de laisser sa terre à son fermier à très-vil prix. Mais enfin il se résolut de faire cesser la lutinerie, persuadé par beaucoup de circonstances, qu'il y avoit de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à sa terre vers la Toussaints, couche dans son château, fait demeurer dans sa chambre deux Gentils-hommes de ses amis, bien résolus ; au premier bruit ou à la première apparition, l'on tire sur les esprits avec

de bons pistolets. Les esprits, qui sçavent tout , sçurent apparemment ces préparatifs : pas un d'eux n'osa paroître. Ils redoutèrent celui du Président , qu'ils reconnurent avoir plus de force & plus de subtilité qu'eux. Ils se contenterent de traîner des chaînes dans une chambre au dessus de la sienne , au bruit desquelles la femme & les enfans du fermier vinrent au secours de leur Seigneur. Ils se jetterent à ses genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. Hé ! Monseigneur , lui crioient-ils , ne vous y exposez pas. Qu'est-ce que la force humaine , contre des gens de l'autre monde ? Monsieur de Fecaucourt , avant vous , a voulu tenter la même chose ; il en est revenu avec un bras tout disloqué. Monsieur de Vurselles pensoit aussi faire le brave : il s'est trouvé accablé sous des bottes de foin , & le lendemain il en fut bien malade. Enfin ils alleguerent tant de pareils exemples au Président , que ses amis n'ayant pas voulu qu'il s'exposât à ce que l'esprit pourroit faire pour sa défense , ils en prirent seuls la commission. Ils montent tous deux à cette grande & vaste chambre où se faisoit le bruit ; tenant le pistolet d'une main & la chandelle de l'autre. Ils ne voyent d'abord qu'une épaisse fumée , que quelques flâmes redoubloient en s'élevant par intervalles. Ils attendent un moment qu'elle s'éclaircisse : l'esprit s'entrevoit confusément au milieu. C'est un pantalon tout noir qui

fait des gambades , & qu'un autre mélange de flâmes & de fumée dérobe encore une fois à leur vue ; il a des cornes & une longue queue ; enfin c'est un objet qui donne de l'épouvente. L'un des deux Gentils-hommes sent un peu diminuer son audace à cet aspect. Il y a là quelque chose de surnaturel , dit-il à l'autre , retirons-nous ; mais cet autre , plus hardi que lui , ne recule pas. Non , non , répondit-il , cette fumée put la poudre à canon , & je ne trouve en cela rien d'extraordinaire. L'esprit même ne sçait son métier qu'à demi , de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles. Il avance à ces mots , poursuit le spectre , le choisit pour lui lâcher un coup de pistolet , le tire , & ne le manque pas ; mais il est tout étonné de voir qu'au lieu de tomber , ce fantôme se retourne & se fixe devant lui. C'est alors qu'il commence lui-même à avoir un peu de frayeur. Il se rassure cependant , persuadé que ce ne pouvoit être un esprit. Et voyant que le spectre ne l'osoit attendre & évitoit de se laisser saisir , il forme le dessein de l'attraper pour voir s'il sera palpable ou s'il fondra en ses mains. L'esprit se voyant pressé , sort de la chambre & descend par un petit escalier qui étoit dans une tour. Le Gentil-homme descend après lui , ne le perd point de vue , traverse courts & jardins , & fait autant de tours qu'en fait le spectre. Enfin ce fantôme , étant parvenu à une grange qu'il trouva ouverte , se jeta

dedans, & s'y voyant enfermé aimeroit mieux disparaître que de se laisser prendre. Il fondit contre le mur même où le Gentil-homme pensoit l'arrêter, & le laissa fort confus.

Je le croi bien, dit Madame de Mulionne, & il avoit raison de l'être. Est-ce dans ce que vous venez de nous conter, que vous prétendez qu'il y ait de la friponnerie & de l'artifice ? Oui, Madame, répondit Mademoiselle de Barbesieux ; & cet esprit n'étoit autre que le fermier même du Président. Je l'allois dire, ajouta Montal ; & dès le commencement de votre histoire, je m'en suis douté. Et moi, reprit Madame de Mulionne, je n'ai pas eu cette pensée & ne l'aurai pas encore. Vous ne nous avez rien dit qu'un homme puisse faire, ou du moins il étoit magicien. Non, Madame repartit Mademoiselle de Barbesieux, il n'étoit nullement magicien, & il ne laissoit pas de faire tout ce que je vous ai raconté. Mais, Mademoiselle, repliqua Madame de Mulionne, vous vous moquez ; car outre qu'on est disparu tout d'un coup, comment voudriez-vous me persuader qu'il fût au pouvoir d'un homme de faire paroître un château tout en feu, s'il n'étoit point sorcier ? Il faisoit des traînées de poudre sur le haut de la couverture, reprit Mademoiselle de Barbesieux, & aux heures destinées à la mommerie, il y mettoit le feu ; cela paroissoit de loin la nuit. Il avoit aussi un de ces bâtons dont

les Baladins se servent sur leurs théâtres. Il en racloit les tuiles ; & cela faisoit un tel cliquetis, qu'on eût dit, que c'étoit toute la couverture qui tomboit par petits morceaux. Voila de bonnes raisons , dit Madame de Mulionne ! Comment vouliez-vous qu'il fît encore voir des douzaines d'esprits en l'air sur ce château ? Ce n'étoit pas lui , Madame , répondit le Chevalier , qui faisoit paroître ceux-là , non plus que les Conseillers en robe rouge & le parent du Président. C'étoit la malice de quelques paysans qui se plaisoient à en semer le bruit. N'est-ce pas l'ordinaire qu'on ne parle jamais de choses pareilles , sans que l'on y ajoute aussi-tôt milles contes à dormir de bout. S'il m'est aussi permis de dire ma pensée sur l'apparition de ce parent : puisqu'il est encore en vie aussi bien que la Dame, il pouvoit être vrai qu'on l'eût vu lui-même avec elle , sans qu'il fût besoin que l'esprit empruntât leurs figures. Ce n'est pas une chose impossible à un homme de Paris qui est bien fait, & qui a beaucoup d'esprit, de faire un sot d'un Gentil-homme de Picardie. Mais ils sont disparus, repliqua-t-elle. Bon, bon ! poursuivit Montal ; c'est qu'ils s'étoient assis sur l'herbe & qu'on les avoit perdus de vue. Ne l'expliquai-je pas tout à fait bien ? dit-il à Mademoiselle de Barbesieux. Je n'ai rien à vous répondre là-dessus, répartit-elle ; mais il est constant que c'étoit ce fripon de fermier qui faisoit seul

GALANTE ET COMIQUE. 105
tout le désordre : & pour répondre à la grande objection que Madame m'a faite sur ce que l'esprit est fondu contre la muraille , quand l'ami du Président pensoit l'arrêter : je n'ai qu'à en achever l'histoire.

Ce Gentil-homme l'ayant ainsi vu fondre , appella du monde : se fit apporter dequoi enfoncer le palier où le spectre sembloit s'être évanoui. Il découvrit que c'étoit une trape qu'on fermoit d'un verrou , après qu'on y étoit passé. Il descendit dedans , trouva le pantalon & de bons matelats qui l'empêchoient de se blesser en le recevant doucement quand il s'y jettoit la tête la première. Il l'en fit sortir. Le caractère qui rendoit l'esprit à l'épreuve du pistolet , étoit une peau de buffle ajustée à tout son corps. Le galant avoua toutes ses souplesses , & en fut quitte pour payer à son maître les redevances de cinq années sur le pied de ce que la terre étoit affermée avant les apparitions. Un homme plus vindicatif & moins vertueux que le Président l'auroit fait pendre. Voilà , Madame , ce que je vous assure être véritable ; & il n'y a point de doute qu'après cela il ne faut point croire à tout ce qu'on dit des esprits.

Je veux tout ce qu'il vous plaît , dit Madame de Mulionne ; mais je ne laisserai pas d'en avoir toujours grande peur , & la pensée seulement m'en a déjà fait venir plusieurs fois l'eau aux yeux. Je le croi bien , répartit Mademoiselle de Bar-

besieux : A moi-même , qui ne suis pas des plus peureuses , cela ne manque presque jamais de m'arriver lorsqu'on se met à parler des esprits. Je croirois être plus hardi que vous , dit Montal ; & toutefois je ne me défends pas plus qu'un autre des premières impressions que nous donnent ces vilaines idées ; mais il ne faut point s'en étonner. L'homme n'a point assez de pouvoir sur soi pour changer facilement une habitude qu'il a prise dès l'enfance de fremir au seul nom des spectres : & malgré toute la raison , l'imagination seule d'une chose affreuse est capable de causer ce frémissement au plus résolu. Cela ne m'empêcheroit pourtant pas de poursuivre mon chemin en quelque lieu ténébreux que ce fût , si j'y avois affaire. Je ne laisserois pas même de suivre quelque chose qui me seroit apparu , afin de m'en éclaircir ; quand je ne pourrois aller après qu'en tremblant. Je doute fort de ce dernier point , dit Mademoiselle Velzers. Et moi aussi , ajouta Madame de Mulionne. Cette conversation fut interrompue en cet endroit , par l'arrivée d'un laquais qui apportoit une lettre à Mademoiselle de Barbesieux.

C'est une lettre douce , lui dit Madame de Mulionne ; vos yeux rioient en la lisant. Je vous l'avoue , répondit Mademoiselle de Barbesieux. J'en devrois pourtant être affligée ; car le sujet n'est autre chose que la maladie d'une personne qui touche de fort près à quelqu'un.

que je considère. Ah ! parbleu Mademoiselle, s'écria le Chevalier, j'ai deviné ce que c'est : & si vous voulez confesser la vérité, vous voudriez déjà qu'on fût mort. Pourquoi cela ? répondit-elle assez nonchalamment, je ne souhaite la mort à personne. L'air dont vous répondez, dit Madame de Mulionne, commence aussi à me faire deviner quelque chose. Si cette personne-là mouroit, ne seriez-vous pas vengée de la bigotte dont vous nous avez promis l'histoire ? Je ne sçai pas, Madame, répondit Mademoiselle de Barbesieux, si vous sçavez de quelle bigotte j'ai voulu parler : quoiqu'il en soit, vous pourriez ne vous pas tromper. Enfin donc, dit le Chevalier, le bon-homme Marquis d'Isoure sera bientôt mort. Que Dieu soit loué, ajouta-t-il, voilà une préparation au dénouement de notre roman ; une de nos héroïnes sera bien-tôt mariée. Il fit rougir Mademoiselle de Barbesieux en nommant ce bon vieux Marquis. Vous n'êtes vraiment pas sage, lui dit-elle : vous croyez sçavoir beaucoup de mes affaires, lorsque vous les ignorez entièrement. A mon ignorance près, Mademoiselle, répondit-il, le bon-homme fût-il déjà enterré, & eussions-nous entendu l'histoire de la bigotte ; car voici le temps de la dire, & la lettre est venue trop à propos nous remettre sur votre chapitre pour perdre cette occasion d'ouïr le récit de vos aventures. Je ne refuse point de satisfaire à

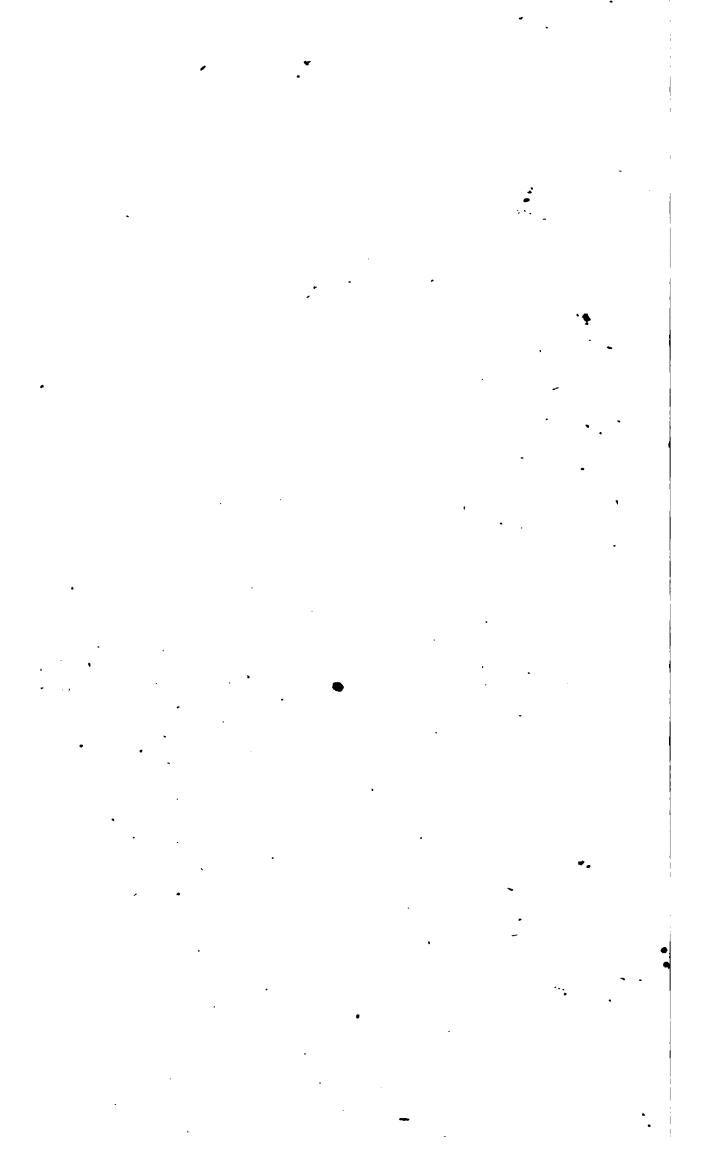
ce que j'ai promis, répliqua-t-elle ; mais celui qui m'a apporté la lettre en attend une réponse , & je demande permission à la compagnie de l'aller écrire. Elle se retira à ces mots dans une chambre particulière , où elle emmena le laquais ; & les autres Dames avec Montal descendirent dans le jardin pour y faire , en attendant , un tour de promenade.

Quand elles furent au bout du parterre , elles apperçurent dans une allée , du monde de dehors qui étoit aussi venu s'y promener. Entre autres Mademoiselle Velzers reconnut le Marquis de Mirestain avec le petit Lusigni. Voilà un homme , dit-elle aussi-tôt à Madame de Mulsionne , en montrant ce Monsieur de Mirestain , dont il y auroit une histoire assez romanesque à raconter. Quelle histoire ? répondit Montal. Prenons une autre route que la leur , reprit-elle , de peur qu'il ne vienne m'empêcher d'en parler ; car c'est une chose qu'il m'a dite en confidence , & qu'il m'a prié de ne point divulguer. On se détourna comme elle le souhaitoit pour l'entendre , & elle commença ainsi.

Histoire du Marquis de Mirestain & d'une belle Princesse.

Ce Gentil-homme , qui étoit un peu parent d'une jeune souveraine de notre voisinage , passa un jour par ses états. Vous voyez qu'il est assez bien fait , & qu'il a bonne mine. Il fit sa cour à la Princesse ,





& ne lui déplut pas. L'estime qu'elle eut pour lui devint si grande, que pour éviter de tomber en quelque faute, elle fut contrainte de le renvoyer en son pays. Un autre que moi auroit un beau sujet de parler ici des larmes qui furent répandues avant qu'elle pût prendre cette résolution, des combats que firent sa vertu & son amour : mais je laisse cela à une Mademoiselle de Scuderi ou au Marquis de Mirestain même, pour moi je n'y entens riens. Il revint donc en France pour le moins aussi affligé d'être séparé de sa Princesse, qu'elle l'étoit de son éloignement. Ils s'écrivent : ils deviennent malades, & tout languissans à force de vertu. Le Prince souverain meurt durant ces entrefaites. Le Marquis croit que sa fortune en deviendra meilleure. La Dame s'imagine aussi qu'elle n'en souffrira plus tant, & qu'elle pourra au moins ôter le crime de ses desirs. Mais un monstre encore plus épouvantable que la vertu se vient mêler de ses affaires.

Voyez un peu, dit Madame de Mulsionne, comme cette Demoiselle nous conte son histoire, & parle de la vertu d'un ton railleur ! Il semble vraiment qu'elle s'en moque. Elle a aussi raison de s'en moquer, dit le Chevalier ; & c'est la plus sotte chose du monde, sur tout pour une fille, ajouta-t-il, en la regardant. Vous ne laissez du moins échapper aucune occasion de m'en dégouter, lui repartit-elle en riant, & je ne sçai ce que

j'en dois juger. Tout ce qu'il vous plaira, lui répondit-il entre ses dents & avec un transport un peu fou. Je voudrois en éfet pour mon repos que vous en eussiez moins.

Un monstre donc plus cruel que la vertu, continua la belle Hollandoise, vient tyranniser la Princesse. Au lieu de consentir que le Marquis de Mirestain revienne aux Pays-bas, elle lui défend plus absolument que jamais d'y songer. Elle craint de faire quelque chose indigne de son rang en songeant à l'épouser: elle ne lui permet plus même de lui écrire. Ce pauvre homme se consume de regret; mais enfin l'amour lui inspire un dessein digne d'un heros. Il étoit un peu peintre, & dès sa jeunesse son inclination l'avoit porté à apprendre du métier ce qu'il en falloit à un Gentil-homme comme lui. Il se déguisa, fit provision des portraits de la plupart des grands Seigneurs de la Cour de France; n'oublia pas le sien; passa avec cette marchandise dans la ville même de la Princesse, dressa une boutique vis-à-vis de son palais, & y étalla tous ses tableaux, à la réserve du sien toutefois, pour des raisons qu'il avoit. Il vouloit que la Princesse ne fût point préparée à l'y trouver, & juger de ses sentimens par sa surprise, si par hazard il pouvoit lui donner la curiosité de venir voir ses peintures. Il fit présent d'un tableau à une des filles d'honneur de la souveraine; qui lui promit qu'elle feroit

naitre cette curiosité à sa maîtresse. La Princesse entra chez lui un jour, & demanda à voir les portraits de quelques personnes de la Cour. Il fit paroître le sien comme sans dessein en les cherchant. La Souveraine à cet aimable aspect changea de couleur, rougit, pâlit, & enfin s'évanouit. Une Princesse du Faramond ou du Cirus n'en auroit pas fait davantage : on cherche un prétexte à l'évanouissement, & on la ramène dans son palais. Elle n'y r'ouvre les yeux que pour pleurer, & la bouche que pour jeter de gros soupirs. *Helas ! s'écria-t-elle, cher sujet de mes peines, par quel malheur m'es-tu venu rendre l'idée impitoyable qui est cause de tous les maux que j'endure !* ajoutant à cela d'autres pareilles lamentations.

Si le Marquis de Mirestain entendoit de quel air elle conte son histoire, dit Madame de Mulionne, il lui en voudroit un mal de mort. Gardez-vous bien de lui en redire quoi que ce soit, reprit Mademoiselle Velzers. C'est que lui-même me l'a contée en ces propres termes ; & que je tâche de le contrefaire. Que cela est malicieux ! dit Montal : mais il nous va rencontrer en face, quand nous serons au bout de l'allée où nous sommes, & je l'en avertirai. Ha ! repartit la Hollandoise, vous m'en feriez un ennemi ; & je serois fâchée qu'il s'aperçût que je raille du récit qu'il fait de ses aventures. La Princesse donc n'ouvrit la bouche que pour se plaindre ; & quelque temps après

envoya querir le peintre. Elle voulut faire marché du portrait fatal. Mais que devint-elle à la vue du peintre même lorsque dépouillé de l'habit qui le déguisoit il se jettà à ses genoux ! C'est de ceci qu'on feroit un gros volume , néanmoins je n'en dirai mot. La présence de l'amant surmonta enfin toutes les considérations d'honneur & de vertu ? elle s'abandonna à son cher Marquis. Elle prit seulement des mesures pour ne lui accorder rien qui ne lui fût permis. Un mariage de conscience fit l'affaire.

Mon Dieu ! interrompit Madame de Mulionne ; qu'est-ce donc que ces mariages de conscience ? Hé ! répondit le Chevalier , c'est une galanterie honnête : mais cela est-il bon ; repliqua-t-elle. O Dieu ! Madame , reprit Montal ; en doutez-vous ? Il n'y a rien de meilleur goût. C'est un mélange de vertu & de débauche , qui est tout à fait délicat. Vous raillez , dit-elle , & on ne sçait comment prendre ce que vous dites ; mais répondez-moi sérieusement. Pensez-vous que le mariage de conscience de Madame la Comtesse de Vilagrand avec son Ecuyer ; que celui de Madame la Princesse de Norias avec son voisin ; celui de la Duchesse de . . . je ne me souviens plus de son nom , avec son Intendant ; & une infinité d'autres : croyez-vous en verité que cela soit selon Dieu ? Oui, Madame , reprit-il ; & on ne le souffriroit point si cela n'étoit. Vous nommez la Princesse de Norias ,
interrompt

interrompit Mademoiselle Velzers ; mais elle n'est point mariée , & c'est une médisance. Mademoiselle , lui répondit Montal , vous venez un peu tard pour contester cette vérité ; il n'y a rien de si seur , ni de plus généralement répandu. Hé bien ! Monsieur , repartit Mademoiselle Velzers , il n'y a donc qu'une fable généralement répandue. La Princesse de Norias n'est point mariée ; & peut-être avant qu'il soit peu , vous la verrez démentir tous ces faux bruits , en épousant encore un plus grand Prince que son premier mari ; car les astres la destinent à cela. Mais d'où viendrait donc l'attachement de son voisin à tous ses intérêts ? dit Madame de Mulionne. N'avez-vous jamais eu personne dans les vôtres , Madame ? reprit la Hollandoise. Mais outre qu'on peut avoir cet attachement pour elle , à cause de son mérite & de son esprit ; car après tout , elle en a beaucoup , & elle plaît à qui elle veut ; il y a une raison particulière qui y engage son voisin. Il étoit ami du défunt Prince. Comme ce bonvieillard se vit au lit de la mort , il lui recommanda les intérêts de sa veuve , & le fit jurer qu'il ne les abandonneroit jamais. On n'aura point de peine à le croire , si l'on considère d'un côté le solide appui d'un homme tel que lui , & de l'autre les affaires qui pouvoient arriver à la Dame. Elle n'avoit pas d'enfans , & plusieurs héritiers croyoient qu'on leur avoit fait injustice à son occasion.

C'est une pensée , interrompit Madame de Mulionne , qu'on ne leur ôtera pas aisément. Et cependant , reprit Mademoiselle Velzers , il n'y en eut jamais de plus injuste ; car on pourroit plutôt dire que la maison du Prince étoit perdue , si la Princesse n'y eût apporté le bien qu'elle avoit. Vous êtes de ses amies , dit le Chevalier à Mademoiselle Velzers ; & on voit bien que vous lui avez de grandes obligations. Moi ! répondit-elle , point du tout : ce n'est pas pour aucune obligation que je lui puisse avoir ; je ne étois pas même qu'elle sçache tout le bien que je publie d'elle ; mais j'aime à rendre ce témoignage à la vérité. Nous venons de faire là une longue digression , dit Madame de Mulionne : elle vous a empêché de finir votre histoire du Marquis de Mirestain. Est-ce qu'elle n'est point finie par le mariage ? reprit Montal ; cela iroit contre les regles du roman. Non pas , dit la belle Hollandoise , un mariage de conscience ne peut servir de bonne conclusion.

Ils s'épousèrent donc poursuivit-elle , ainsi que je l'ai dit ; & elle en eut deux enfans. Il prit envie à la Dame , après cela , de venir voir le pere de son mari , sous pretexte de quelque autre affaire qu'elle avoit en France. Comme elle fut arrivée dans leur château , ce bon-homme demanda à son fils où ils pourroient dignement coucher la Princesse. Le fils répondit que ce seroit avec lui. Le pere

GALANTE ET COMIQUE. 117

qui ne sçavoit rien du mariage , fut offensé de cette repartie , qu'il crut trop libre. Il donna un soufflet au Marquis : toutes ces circonstances sont de l'histoire. La Princesse , pour l'empêcher de redoubler , lui dît que son fils pouvoit y coucher ; & de quelle sorte. Il en eut une joye proportionnée à l'honneur qu'il recevoit. Depuis , deux ou trois années se passerent. La Princesse mourut. Le Marquis de Mirestain fut renvoyé en France par les heritiers. Ses deux enfant furent empoisonnez. Voilà la fin de ses aventures ; passons désormais devant lui quand vous voudrez ; il en aura peut-être quelque autre plus nouvelle à nous conter.

Elles arriverent un moment après au bout de l'allée , & entrèrent dans celle où le Marquis de Mirestain se promenoit avec Lusigni. Ils se joignirent tous , & continuerent ensemble leur promenade. Messieurs , leur dît Mademoiselle Velzers , quelle heureuse aventure fait que nous vous reneontrons ici aujourd'hui ? C'est un fou qui nous y a amenez , répondit le Marquis de Mirestain ; & nous l'y avons accompagné pour voir un esprit qui revient , à ce qu'il nous a dit , dans ces allées. Ho ho ! Messieurs , répartit-elle , le bruit de cette apparition a-t-il déjà été jusques à vous ? Il faut donc que celui à qui l'esprit s'est apparu , soit un homme de la Cour. Sans doute , reprit-il ; car c'est le Marquis de Kimperbel. Quoi ! ce seroit lui , dît-elle ; &

il auroit été l'autre jour si près de nous ! A l'heure qu'il est , répliqua-t-il , il est encore là-bas, qui voudroit bien que l'esprit lui apparut une seconde fois : nous l'y avons laissé tout seul. Comment , dit Madame de Mulioane , il veut revoir l'esprit ? N'avois-je pas entendu dire qu'il s'en étoit évanoui de frayeur ? Ce ne fut pas de frayeur , Madame , répondit le petit Lusigni , ce fut de joye & d'amour ; car vous sçavez que cet esprit étoit celui de sa défunte maitresse. Mais vraiment , Madame , interrompit à ces mots Mademoiselle Velzers ; Vaux est un lieu merveilleux pour les aventures ; & je pense que la terre de son parc a une secrète vertu qui les y fait naître. On continua la conversation quelque temps sur la même matiere , puis on se mit à parler d'autre chose ; & voyant venir de loin Mademoiselle de Barbesieux qui avoit achevé d'écrire sa lettre ; on retourna au devant d'elle. Il n'y eut que Mademoiselle Velzers que Mademoiselle de Kermas obligea de tourner du côté où l'on avoit laissé le Marquis de Kimperbel ; afin , disoit-elle , de le surprendre & de lui faire peur. Quoi ! lui répondit la Hollandoise , tu peux enfin te résoudre à valoir quelque chose , toi qui entens des histoires entieres sans dire mot ? Et que veux-tu que je dise , lui répartit cette belle Bretonne ? N'est-ce pas assez que je vous écoute tous , & que ces histoires ne m'en divertissent pas moins ? Là-dessus , elle

la pressa encore d'aller jusques où étoit ce Marquis. C'est que je le connois aussi bien que toi , ajouta-t-elle , & que nous aurions du plaisir si nous pouvions l'engager à nous conter l'histoire de cette défunte maitresse qu'il a vue. Je le veux bien , dit Mademoiselle Velzers ; mais si elle alloit revenir tandis que nous serons avec lui ? Que tu es folle ! reprit Kermas ; as-tu la foiblesse d'ajouter foi à ces sottises ? Hé quoi s'écria Mademoiselle Velzers , tu es aussi de nos esprits forts ? ah vraiment , poursuivit-elle , je ne m'étonne plus si on dit que les prudes sont les plus dangereuses , pour ne rien valoir ! Il faut que tu sois une bonne ame , puisque tu ne crains pas les esprits. Elles ne laisseront pas de s'avancer toujours vers le Marquis de Kimperbel. Cette belle Bretonne étoit masquée , & pour n'en être point du tout reconnue , elle pria son amie de ne la point nommer , & encore plus de ne la point faire parler. Sa raison étoit qu'elles auroient plus de plaisir du Marquis , s'il pouvoit ignorer qui elle étoit. Il faut , reprit Mademoiselle Velzers , qu'il y ait un grand mystère là-dessous ; mais n'importe , allons. Elles aborderent ensuite le pauvre amant , que leur présence retira d'une profonde rêverie.

Il étoit assis sur un petit banc le long d'une palissade , attendant toujours le retour de cette chere ombre d'une personne qu'il avoit adorée vivante. Nous venons troubler votre solitude , lui cria de

Eoin Mademoiselle Velzers : nous interrompons le doux entretien que vous avez peut-être ici avec vos pensées ; mais il faut que vous pardonniez cette indiscretion à la curiosité qu'on a de voir des raretez. C'est une chose si extraordinaire à notre avis , qu'un amant qui aime encore une femme après qu'elle est morte , que nous n'avons pu nous empêcher de venir vous admirer. Il se leva pour saluer Mademoiselle Velzers , ne voulant connoître l'autre, qu'autant qu'il jugeroit qu'elle le souhaiteroit , puisqu'elle n'avoit pas levé son masque ; & répondant à l'aimable Hollandoise , avec un souris forcé : Je merite bien , lui dît-il , que les belles me raillent de mon extravagance ; mais , ajouta-t-il , Mademoiselle , il faut que cette fantaisie se passe. Il n'y a personne qui en sa vie n'ait été une fois amoureux. Croire que nous vous raillons de ce que vous êtes honnête-homme , repartit Mademoiselle Velzers , c'est mal expliquer ce qui nous amene. Cependant , continua-t-elle , n'est-ce point pour nous faire peur que vous avez fait courir le bruit de cette apparition , sçachant que nous étions ici ? car enfin nous ne la croyons pas vraie. Ah ! lui dît-il , je suis prêt à vous faire tous les sermens imaginables , qu'il n'y a rien de plus vrai. J'étois en ce même endroit Jeudi dernier ; j'y attendois mon valet de chambre que j'avois envoyé à un quart de lieue d'ici pour apprendre si un de mes amis y étoit , avant

GALANTE ET COMIQUE. 119

que d'y aller moi-même. Comme je jetai les yeux sans y songer dans ce petit cabinet que vous voyez là-bas , j'y vis le fantôme sortir de la terre, se lever sur ses pieds, puis disparoitre. J'en fus si troublé , que mon valet de chambre à son retour , me trouva presque sans sentiment. Il fut contraint de chercher du secours dans le château.

Nous avons un Gentil-homme avec nous , dit Mademoiselle Velzers , & il n'est pas que vous ne le connoissiez ; c'est le Chevalier de Montal. Je voudrois bien qu'il vous eût oui assurer ainsi ce que vous avez vu ; car on ne peut lui mettre dans la tête que cela soit possible. Au reste , ajouta-t-elle , nous venons pour vous tirer de cet endroit qui doit être pour vous trop mélancolique. Je suis aussi un peu trop peureuse pour oser y demeurer plus long-temps. Il faut que vous veniez ailleurs , & que vous nous contiez l'histoire de ces belles amours , que la mort n'a pu refroidir. Ah ! Mademoiselle , s'écria-t-il avec un pareil souris que le premier ; à quoi m'engageriez-vous-là ? Nous ne vous quittons pas que cela ne soit fait , reprit-elle , & c'est peine perdue que de vouloir vous en défendre. Voila un tour , poursuivit-il , que me jouent Mirestain & Lusigni : ce sont eux qui vous ont envoyé vous railler de moi de la sorte. Pourquoi vous railler ? repliqua-t-elle. On ne raille point pour prier les gens de conter leurs histoires.



Ils s'éloignerent à ces mots du cabinet, & tout en marchant il dit à Mademoiselle Velzers :

Histoire du Marquis de Kimperbel.

Quoique vous soyez de mes amies, vous ne m'épargnerez pas plus que les autres : & dire à une indifférente comme vous, qu'on a été extrêmement amoureux, c'est lui donner de belles occasions de se bien divertir. N'importe, ajouta-t-il, je l'ai été avant que d'épouser Madame de Kimperbel : & quoique je sois marié ; quoique j'aye pour ma femme toute l'estime & toute la complaisance qu'elle sçauroit desirer ; j'aime encore ce que j'aime avant que d'être à elle ; je conserve dans le cœur un éternel regret de sa mort ; & ma passion est telle enfin, que j'aimerois mieux voir souvent l'esprit qu'on vous a dit qui m'est apparu, que toutes les plus belles choses du monde. Les larmes en cet endroit surprirent, malgré lui, un petit coin de ses yeux où elles parurent ; & la Hollandoise lui dit en riant : Je n'en vois rien, Monsieur, pleurez hardiment. Ah ! railleuse, lui répondit-il, vous voilà déjà au comble de votre joye ; puis il continua. Cette pauvre fille s'appelloit Mademoiselle de Kermas, d'une des plus illustres familles de Bretagne ; mais ruinée par le temps & par la fortune. Je la connus par le moyen de ses freres avec qui j'avois lié quelque
espece

espèce d'amitié dans une académie où nous avions appris nos exercices. J'en devins presque tout d'un coup aussi passionné, que je le fus toujours dans la suite : aussi étoit-elle fort aimable. C'étoit une brune de belle taille : elle avoit des yeux remplis d'une langueur extrêmement douce ; tous les traits beaux, une gorge divine , & autant d'esprit que personne en ait jamais eu : il penchoit néanmoins un peu plus vers le sérieux , que du côté de l'enjouement.

Mademoiselle Velzers se retourna à ces mots du côté de la belle Bretonne, qu'elle avoit déjà poussée plusieurs fois du coude à chaque parole de Monsieur de Kimperbel. Qu'elle étrange aventure est-ce donc ici ! lui dît-elle à l'oreille. Voila ton nom , & ton portrait ; & il semble que ce soit de toi qu'il veuille parler ; mais pourtant tu n'es pas morte. Kermas ne lui répondit qu'en la repoussant aussi de son coude , pour lui faire signe de ne pas interrompre le Marquis de Kimperbel. Ces petites façons , Mesdames, leur dît-il , me font croire que vous avez quelque dessein en me faisant conter mon histoire : peut-être je connois cette Dame masquée ; mais je veux bien achever de vous divertir.

J'aimai donc extrêmement dès le premier jour ; & j'apportai tous les soins imaginables pour le faire connoître. Je fus même assez heureux pour persuader , pour n'être point haï , & pour faire con-

sentir après un mois de combat que l'on m'épousât secrètement. Les mesures prises, nous nous mariâmes en la présence de ses deux freres & de trois ou quatre autres confidens. Nous vécumes pendant trois mois les plus heureux du monde. Point de traverses, point de soupçons. Je me dérobois toutes les nuits de la maison par la porte du jardin; les freres de Mademoiselle de Kermas m'y attendoient, m'escortoient jusques chez leur sœur, & me ramenoient avant le jour: difficultez aimables, qui ne nuisoient point à nos plaisirs. Mais enfin notre secret fut découvert. Comme j'étois le fils du Gouverneur de la Ville, & que nous nous cachons mal-aisément dans un lieu où tout le monde nous connoît, sans que nous connoissions tout le monde; quelqu'un me vit sans doute malgré mes précautions. On commença de se dire à l'oreille que j'étois amoureux, & que j'allois toutes les nuits en bonne fortune. Le bruit en alla jusqu'à mon pere qui me fit épier: plus toutefois au commencement, pour connoître la maitresse de son fils, que pour autre chose. Il n'étoit pas incommode comme plusieurs peres, & il m'eût bien volontiers permis une galanterie. J'y donnai pourtant si bon ordre, que je trompai tous ses espions. Il ne comprit rien à mon intrigue, sinon que j'étois capable d'être marié puisque j'avois une amourette, & il y travailla peu de jours après. Il m'avoit destiné dès mon

enfance à Mademoiselle de Kimarcz , & je devois m'attendre il y avoit longtemps à cette tempête. Je ne pus toutefois la voir si proche , sans une frayeur mortelle. Je fremis à la seule proposition que mon pere me fit d'épouser cette Demoiselle. Monsieur, lui répondis-je , que voulez-vous que je fasse d'un enfant ? Celle que vous voulez me donner pour femme n'a encore que dix ans ; je n'en ai moi-même que quinze ou seize ; serons-nous capables de nous aimer ? Vous en serez capable, me répliqua-t-il , puisque vous l'êtes bien de raisonner là-dessus : & d'ailleurs la petite de Kimarcz que je vous destine , outre qu'elle est des plus riches du pays , sera dans un ou deux ans l'une des plus grandes beautés de France. Il est vrai , Monsieur , lui repris-je ; mais malgré tout cela je ne sçais si je la pourrai aimer autant que vous le voudrez. Et pourquoi non ? me répondit-il : vous avez été élevez ensemble dès le berceau , & vous vous êtes assez aimés jusqu'à cette heure. Oui , repris-je aussi-tôt : mais l'amour que je puis avoir pour elle a passé en habitude d'amitié fraternelle. On ne regarde en cet état l'amour conjugal que comme une espèce d'inceste ; & les passages de l'un à l'autre sont presque impossibles à la nature, quoiqu'ils s'accordent avec les lois.

Vous riez , dit-il en s'interrompant , à cause que je vous rapporte jusqu'aux entretiens que j'avois avec mon pere. Au

contraire , lui répondit-elle , c'est ce que j'aime : il est vrai que vous étiez déjà bien sçavant , pour n'avoir pas plus de quinze ans. Je m'emporte insensiblement , reprit-il , & m'étends sur un récit que je voulois trancher court ; mais c'est que le passé est toujours présent à ma mémoire : & qu'il me plaît toujours. Vous croirez cependant , que c'est le moi d'apresent qui est sçavant , ou que c'étoit le moi d'alors ; cela ne nuit pas fort au fond de l'histoire, & m'est indifférent. Mon pere, qui du moins n'attendoit pas d'un homme de mon âge ce que je lui pus dire , vit bien que j'avois quelque conseil , & craignit que mes amours secretes ne fussent dangereuses. Il se résolut de m'observer plus que jamais. Il feignit de ne me pas vouloir contraindre à épouser Mademoiselle de Kimarez , afin que perdant mes défiances je fusse plus facile à surprendre dans mon intrigue. Mais il y eût perdu son temps sans une fièvre violente dont je fus attaqué quelques jours après. Je m'étois échauffé à la chasse , & cette fièvre me jetta dans la rêverie. Je nommai souvent ma chere Kermas dans mes accès , & il n'en fallut pas davantage pour tout découvrir à mon pere. Il étoit fort ambitieux ; & comme il n'avoit de fils que moi seul , il fut au désespoir quand il sçut mon mariage. Sa colere produisit les plus cruels effets du monde. Je les passé sous silence , parce que l'histoire en seroit trop longue. Monsieur , il n'im-

porte, dît Mademoiselle Veizers, contez-nous tout par le menu, je vous en prie : car je vous assure que je prens tant de part à tout ce que je viens d'entendre, que cela m'attendrit : & il produit peut-être encore de meilleurs sentimens pour vous dans le cœur de la Demoiselle masquée que vous voyez à côté de moi. Kermas tiroit sa compagne par la robe de toute sa force, tandis qu'elle disoit cela au Marquis de Kimperbel, de peur qu'elle ne la découvrit. Je lui en suis bien obligé, répondit-il, qui qu'elle puisse être; mais je n'aurois pas assez de temps pour faire ce que vous voulez, & d'ailleurs, la mémoire m'en seroit trop sensible. Il suffit de vous dire qu'après que la résistance de cette pauvre femme eut lassé la patience de mon pere, qui vouloit qu'elle consentît à la dissolution de son mariage, il la fit enlever secretement & conduire dans un château tout entouré de la mer, dont un de ses amis étoit Gouverneur. Peu s'en fallut qu'il ne perdît aussi ses deux freres, Messieurs de Kermas; & pour moi je pensai mourir de chagrin de tout ce désordre. J'eus besoin pourtant de dissimuler l'excès de mon déplaisir, de peur que, si mon pere eût désespéré de me voir oublier Mademoiselle de Kermas, il ne s'en fut défait par quelque voye funeste, car il n'y avoit pas d'homme plus violent, & l'autorité qu'il avoit dans la province le rendoit capable d'entreprendre tout sans scrupule. Que

vous dirai-je enfin ? Je lui persuadaï qu'on ne m'avoit pas fort affligé de m'en débarrasser. Il m'envoya faire un petit voyage pour achever de me guérir. Je revins secretement dans le pays lorsqu'on m'en croyoit bien éloigné. Je trouvai l'invention de revoir ma chere Kermas malgré la cruauté de mon pere & la vigilance du Gouverneur du château. J'y entrai sous un habit déguisé : trop heureux de posséder encore celle que j'aimois , toute prisonniere qu'elle étoit , si cela eût pu durer : mais le malheur qui me persécutoit alla presque en même temps inspirer la vengeance aux freres de Kermas. Ils dresserent des embûches à mon pere comme il étoit à la chasse , ils ne furent point les plus forts ; tous deux perirent misérablement. L'un d'eux ayant été fouillé après sa mort , on trouva sur lui la moitié d'un billet écrit de la main de sa sœur. Ces paroles y étoient. *Je vous en ai écrit plusieurs fois , mon frere , prévenez le pere de Monsieur de Kimperbel , ou nous perirons infailliblement.* C'étoit un morceau d'une lettre par laquelle elle conseilloit à ses freres de l'instruire eux-mêmes de notre mariage avant qu'il le sçut d'ailleurs. Elle espéroit que la considération de la maison ancienne des Kermas , jointe aux prieres de quelques amis puissans qui se mêleroient de l'accomodement , le feroit consentir à leur alliance. Mais le billet ne fut pas interprété de la sorte : mon pere crut qu'elle sollicitoit plutôt

ses freres de se défaire de lui. L'action qu'ils venoient de commettre ne donnoit pas lieu à croire autre chose. Il vint plein de furie au château de son ami, résolu pendant qu'on ignoroit encore que ce fut lui qui l'eût enlevée, de l'envoyer tenir compagnie à ses deux freres. La pauvre prisonniere en eut avis avant qu'il arrivât. Les mauvaises nouvelles surpassent la vitesse des couriers mêmes; & celle-là avoit devancé celui qu'il avoit envoyé au château pour empêcher qu'elle ne sçût rien de ce qui s'étoit passé, avant qu'il y fût. Frapée comme d'un coup de foudre au récit de la mort de ses freres, elle tomba par terre évanouie : elle étoit prête d'accoucher. Cette chute avança le temps de son accouchement, & elle mourut dans le travail. Depuis ce temps-là, j'ai couru, j'ai voyagé, j'ai fui toujours, autant que j'ai pu la rencontre de mon pere, qui étoit cause de tous les maux que je souffrois. Mais enfin, le temps, des sentimens d'honneur, l'importunité de mes amis, & le desir d'un grand Prince, me firent résoudre à épouser Mademoiselle de Kimarez. Mais ni le temps, ni l'honneur, ni l'importunité, ni le Prince, ajouta-t-il en soupirant, n'ont pu ôter l'infortunée Kermas de mon souvenir. Je n'ai jamais eu, depuis, aucune veritable joye : & je crois, deussai-je passer pour un ridicule & un chimérique, qu'elle ne m'est apparue ici il y a deux jours, que pour m'avertir qu'elle m'aime encore en l'autre monde.

Madame de Mulionne & Mademoiselle de Barbesieux, qui s'étoient entretenues ailleurs avec le Chevalier de Montal, le Marquis de Mirestain, & le petit Lusigni, parurent au bout de l'allée comme le Marquis de Kimberbel achevoit son histoire ; & pour ne point essuyer tout ce que lui auroit pu dire une compagnie si enjouée, il prit congé de la Hollandoise & de la Bretonne, quelque instance que fît la première pour le retenir : & au grand regret de la dernière, il se déroba du jardin pour s'en retourner à Fontaine-bleau tout seul. Voila qui est fort honnête ! cria de loin le Chevalier de Montal aux deux amies ; on vous loue, Mesdemoiselles, d'avoir été trouver sans nous un homme qui fait courir après lui jusqu'aux belles de l'autre monde. La Hollandoise eût voulu n'être pas obligée de répondre à cela, par le desir qu'elle avoit d'interroger sa Kermas sur toutes les choses qu'elle venoit d'apprendre : mais il fallut remettre à la nuit à contenter sa curiosité ; lorsque cette belle Bretonne & elle seroient couchées ensemble à leur ordinaire. Elle répondit au Chevalier : Il est vrai, Monsieur, notre entretien même n'a été que d'amour ; mais vous voyez combien il fait le cruel, & comme il quitte brusquement les gens de ce monde-ci. J'en devine la cause, dit Lusigni ; c'est qu'il voit bien qu'il auroit à répondre à des personnes qui ne croient pas volontiers aux esprits. Mais, Mesde-

moiselles, vous a-t-il conté l'histoire de cette Dame dont l'ombre lui est apparue ? il n'y en a pas dans les romans de mieux intriguée que celle-là, sur ma parole. Oui, répondit Mademoiselle Velzers, nous sçavons tout ; &, s'il plaît à Dieu, nous en sçaurons bien-tôt encore davantage. Elle n'acheva point ce qu'elle vouloit ajouter à cela, parce que Mademoiselle de Kermas lui fit toujours signe de n'en point parler. Mais Montal qui étoit curieux ; Que sçavez-vous donc davantage, lui dit-il, puisque vous en sçavez toute l'histoire ? Nous en sçaurons peut-être quelque'autre, répondit-elle, de Monsieur de Lusigni ou de Monsieur le Marquis de Mirestain ; car il n'est pas qu'il ne leur soit arrivé quelques aventures. Vous ne voulez rien moins dire que cela, reprit le Chevalier ; mais il fut interrompu, & Mademoiselle de Barbefieux dit ; Qui nommez-vous ici Monsieur de Lusigni ? Mademoiselle, c'est le petit homme que voilà, répondit le Marquis de Mirestain en le montrant. Pardon, Monsieur, lui dit-elle, si je ne vous ai pas fait de compliment ; je n'avois l'honneur de vous connoître que de réputation. Comment, Mesdames, vous ne sçavez pas que ce Gentil-homme-là est l'homme de France qui vous peut le mieux faire l'histoire de ma bigotte ? elle a été amoureuse de lui. Lusigni fut extrêmement surpris d'entendre parler de lui en ces termes. Vous vous dispenserez

130 HISTOIRE FRANÇOISE
mal-aisément de satisfaire à la curiosité de ces Dames , lui dit le Chevalier de Montal ; personne ne participe à l'honneur de leur entretien , qu'il ne lui en conte une histoire , & j'ai conté la mienne. Mais , Mesdames , répondit Lusigni en raillant , je ne suis point encore las de prétendre à être favorisé des belles ; & si je revelois leurs secrets , il m'y faudroit renoncer. Si vous ne dites pas celle que nous voulons que vous nous disiez , reprit Mademoiselle de Barbesieux , je la dirai moi-même : je sçais jusqu'aux moindres particularitez de vos affaires ; & je vous avertis de plus , que je ne flaterai personne si je m'en mêle je nommerai les gens par leur nom. Ma foi , Mademoiselle ; repartit Lusigni , vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais je ne publierai point les faveurs qu'on m'a faites. Bon , bon , dit Madame de Mulionne , voici une nouvelle sorte de discretion : il ne veut point dire ses affaires : mais il souffrira avec plaisir que les autres les disent , & souscrira en un besoin à tout ce qu'on voudra. Si je croyois , répondit-il , qu'on pût parler d'une véritable intrigue , peut-être que je prierois bien fort cette belle Demoiselle d'épargner les interressez. Mais ce m'est quelque chose de si nouveau d'apprendre qu'on a été amoureux de moi , que je voudrois qu'on m'eût dit vite ment le nom & le surnom de celle qui a eu tant de charité , & toutes les circonstances d'une si bonne fortune. L'ex-

cuse n'est pas mauvaise , dit Madame de Mulionne ; mais Mademoiselle de Barbesieux ne va point laisser de parler. Sans doute , ajouta cette Demoiselle ; & voici ce que j'en sçais.

Histoire de Monsieur de Lusigni , & de Mademoiselle de Revenois,

Cet honnête Monsieur-là , petit comme il est , n'a pas laissé étant en Gascogne de rendre une grande fille très-amoureuse de lui. Et pour faire mon histoire dans les regles qui sont à la mode , je vais commencer par le portrait de cette belle. Elle étoit rousse & sourde.... Ce début fit rougir Lusigni. Vous me faites , dit-il , beaucoup d'honneur , de me donner une si aimable maitresse. Patience , reprit-elle , je dirai ce qu'elle a de beau ; mais je veux être fidelle historienne. Elle étoit donc sourde & rousse : on pourroit dire même qu'elle étoit presque muette , tant elle étoit bégue ; il lui falloit une heure pour dire un mot. En récompense , elle avoit le plus beau teint du monde , & sa blancheur éblouissoit. C'étoit une beauté achevée ; les yeux , le nez , la bouche , la taille , le haut & le bas du visage , le col & la gorge , étoient des choses dont elle eût fait grand argent , si elle eût voulu en laisser prendre la copie aux Peintres. Voilà du moins qui me console , reprit-il , en riant ; & les belles parties sont en plus grand nombre que les laides. Elle avoit

encore beaucoup d'esprit ; continua Mademoiselle de Barbesieux ; sa plume reparoit agréablement le défaut de sa langue. Elle tournoit les choses délicatement , aisément , méchamment ; enfin comme elle le vouloit , & selon qu'elle en avoit besoin. C'étoit aussi une abondance quasi sans pareille : faire dix billets par jour à son cher Monsieur de Lusigni , n'étoit qu'un jeu pour elle. Hé ! mon Dieu , interrompit Madame de Mulionne , n'en verrons-nous pas un ? Non , reprit Mademoiselle de Barbesieux , tout est brulé. Cet amoureux Monsieur-là a été assez bon pour en faire un sacrifice ; & peut-être qu'il n'est pas à s'en repentir. Mais Mademoiselle , dit Lusigni , il sembleroit à vous entendre , que tout ce que vous dites fût véritable : qui vous en a donc tant appris ? La Marquise de Vierson , lui répondit-elle. Etes-vous content ? & croitez-vous que je parle maintenant sans sçavoir bien ce que je dis ? Ah ! Mademoiselle , repliqua-t-il , je me rends après cela ; mais la Marquise de Vierson est une infidelle ; d'avoir publié des choses de cette nature. Mais vous encore plus , lui dit Madame de Mulionne , d'en avoir fait confidence à cette Marquise. Non , Madame , reprit Mademoiselle de Barbesieux , c'est qu'elle avoit été témoin de leur rupture. Voilà donc le portrait de la belle de Revenois , ajouta-t-elle ; car il ne faut pas oublier de la nommer. Leur première connoissance

vint des bains de Bourbon, où ils s'étoient vus ; & de s'être depuis rencontrés ensemble à Bordeaux. M. de Lusigni a voulu faire croire qu'il avoit eu bien de la peine à réfoudre la Demoiselle à aimer ; mais c'est un conte : elle se declara la premiere. Il lui parloit des filles qui avoient la foiblesse de souffrir que des hommes les revissent après une infidélité ; & lorsqu'il se croyoit fort éloigné d'être aimé , & je croi encore plus d'être amoureux : *Pou-pou-poul moi* , lui dît-elle en beguayant , *ze-ze ne su-suis pas de-de-de ces filles-là ; & par exemple , si-si-si , vous m'en aviez faifaisait une , vous ne-ne me-me reregagneriez za-zamais*. O que vous êtes méchante Mademoiselle ! lui dît Lusigni à ces mots ; & quel coup de pinceau vous donnez à cette pauvre fille ! il s'en faut la moitié qu'elle ne soit aussi begue que vous la representez. Il n'importe , reprit-elle , il est toujours vrai qu'elle vous a dit cela. Depuis ce moment , l'amour s'augmenta tous les jours. Je ne m'amuserai pas à vous particulariser tout ce qui se passa entre-eux , avant que de parvenir aux bonnes affaires ; la nuit s'approche , & je puis dire quelque chose de meilleur.

- Il faut sçavoir seulement qu'avec l'amour cette belle sentit naître en son ame un desir violent d'apprendre à faire des vers. Monsieur que voilà , qui s'en démêle galamment , prit ce prétexte pour la voir assez souvent chez elle. Le commerce dura jusques à ce que la mere ne le trouva

plus bon. Vous êtes devote , ma fille , lui dît-elle ; vous êtes ennemie de l'amour , vous voulez qu'on le croye ; accordez pourtant un peu tout cela avec le reste , dît Mademoiselle de Barbesieux : vous voulez enfin , ajouta cette bonne mere , que toutes vos compagnes ne regardent pas un homme ; & vous en souffrez un tout seul avec vous dans votre chambre ? cela n'est pas bien. Comme à cette remontrance on joignit la défense ; elle donna rendez - vous ailleurs. Une Lingere , l'exemple de tout le quartier pour sa devotion , & qui avoit accoutumé de faire des mouchoirs à Mademoiselle de Revenois , lui prêta sa maison pour y prendre des leçons de poësie. On fit faire deux clefs d'une même chambre , le premier venu y entroit & attendoit l'autre. Je n'ose vous dire l'artifice dont la belle se servoit pour s'y rendre commodément , & sans que ses gens s'en apperçussent. Il suffit que son carrosse l'attendoit à la porte d'un convent , & qu'il sembloit toujours qu'elle en sortît quand elle revenoit d'ailleurs. Ce vertueux exercice dura deux ans & plus ; pendant lesquels on dit même qu'elle eût mis de belles productions en lumiere si elle eût voulu. Elle avoit fait un ouvrage fort naturel & fort galant ; mais quelques considerations lui firent envisager cela comme une chose qui ne seroit pas bien seante à une fille qui se piquoit de haïr la galanterie. Elle étouffa en même temps & l'ouvrage & l'envie de le rendre public.

Par ma foi , Mademoiselle , interrompit encore le heros de cette histoire, vous êtes une ennemie bien dangereuse ; & il ne fait guere bon vous déplaire. Comment l'entendez-vous ? reprit-elle : est-ce être ennemie d'une personne que de dire ce qu'elle a fait de louable ? Je vous assure qu'il y a bien des auteurs qui n'auroient pas la force de supprimer leurs ouvrages comme elle , quand ils sçauroient qu'il ne leur en devoit pas revenir grand honneur : mais laissez-moy achever.

Ils se trouverent donc assez soigneusement chez la Lingere deux ans durant. Monsieur de Lusigni étoit content d'elle : tout autre qui eût voulu montrer à la belle , eût été fort mal reçu. Tout ce qu'elle écrivoit s'adressoit à lui seul ; mais il lui prit envie après cela d'éprouver la science des autres. Un homme de la premiere qualité passant là pour aller à son Gouvernement ; lui parut bon poëte , à sa mine. Elle s'imagina que son rang devoit lui fournir des pensées plus relevées que celles de Monsieur de Lusigni. Je croi pourtant qu'elle pouvoit se tromper. Mais enfin elle fit tout ce qu'elle put pour attirer cet homme de qualité. Les billets coururent. Quoi qu'il la méprisât , il ne laissoit pas d'y répondre. Il s'en faisoit une de ces bonnes fortunes ; qui , si elles ne touchent point le cœur , servent au moins de matiere d'entretien plaisant à un homme , lorsqu'il est avec ses amis.

Monsieur de Lusigni, qui s'en apperçut aussi-tôt, en eut une cruelle jalousie; car on dit qu'il aimoit son écolière de tout son petit cœur. Il lui en parla, lui fit de grandes plaintes; & avec le temps il se porta même à un peu plus de furie qu'il n'est permis à un galant homme d'en avoir contre une femme: il la traita comme un de nos Ducs traita ces jours passez la belle Comtesse de Monsalve, c'est à dire qu'ils se firent l'amour à bons grands coups de poins. Dites-vous, Mademoiselle, repartit Montal: que la Comtesse de Monsalve a eu des coups de poins? He! de quel pays suis-je donc, pour ne le point sçavoir? Mais parbleu! ajouta-t-il; je demande pardon à Monsieur de Lusigni, si je vous interromps; apprenez-moi cette histoire avant que d'achever la sienne.

Monsieur le Duc de... reprit-elle; il n'est pas nécessaire de le nommer; est le bon ami de Madame de Monsalve. C'est un homme d'esprit. Elle en a beaucoup aussi, & c'est la seule cause de leur amitié à ce qu'elle dit. Cependant un autre Duc ayant pris plaisir à la conversation de la Dame, & l'ayant souvent visitée; le bon ami en devint jaloux. Il la pria de ne plus recevoir cet autre Duc. Elle lui dit qu'il étoit mal-aisé, & même fâcheux, de se faire celer à un homme de cette qualité. Madame, lui dit le premier Duc, cela est mal-aisé quand on l'aime; mais tant pis pour vous si vous en êtes coiffée; c'est

c'est un sacrifice qu'il faut que vous me fassiez. Dites-vous qu'il faut ? lui répondit-elle ; c'est bien me parler en maître. Je ne suis que serviteur, lui repliqua-t-il ; mais Madame ; si vous voulez que je vous parle franchement ; il suffit que vous m'avez permis de l'être , pour empêcher qu'un autre ne le soit aussi. La Dame s'échauffe là-dessus ; fait un grand mépris de son galant. Il lui répond par d'autres mépris. Elle y fut plus sensible que lui : elle lui donna un coup de poing ; il lui en rend un autre ; & ils se gourmerent de la bonne maniere.

Cela vous apprend , Mesdemoiselles , dit Madame de Mulionne , à ne donner aux hommes aucun avantage sur vous. Mais plutôt à vous, Madame , reprit Mademoiselle de Barbesieux , car ce n'est point une fille qui a été gourmée.

Le rival , poursuivit - elle , arriva sur ces entrefaites. Le premier Duc apprenant qu'il étoit déjà sur l'escalier, & qu'en l'état même où l'on étoit , on permettoit d'être vue ; sortit comme un enragé son chapeau enfoncé sur sa tête , & jurant de faire encore pis qu'il n'avoit fait. L'autre Duc voyant la Dame éplorée , & qu'elle s'étoit jettée sur son lit , Madame , lui dit-il , qu'avez-vous , & qui vous a mise en cet état ? Une colique bilieuse , Monsieur , lui répondit-elle ; mais elle me vient de quitter. Il se douta qu'elle étoit bilieuse en éfet ; il avoit entrevu cette colique qui s'en alloit par un autre

escalier. Plût à Dieu ! Madame , lui repliqua-t-il en souriant , que mon épée pût quelque chose pour vous venger de cette colique , je vous l'offrirois de grand cœur. Là Comtesse eut le déplaisir de juger par cette réponse ; qu'on ne croyoit pas trop qu'elle fût malade. Je ne prétens pas vous rapporter ici tout leur entretien. Le second Duc qu'elle n'avoit pas voulu sacrifier au premier , la sacrifia à tout le monde. Il en fit le conte , & elle n'en eut pas peu de confusion. Voilà l'histoire de la Comtesse de Monfalve.

Vous voulez bien que j'ajoute quelque chose à cela ? dit Mademoiselle Velzers. Tout ce qu'il vous plaira , répondit Mademoiselle de Barbesieux. Je vous dirai donc , reprit la Hollandoise , que ce second Duc est un fort méchant homme d'avoir publié cette aventure , & qu'elle n'est jamais arrivée que dans son imagination. C'est qu'il étoit jaloux du premier ; & qu'enragé de le trouver toujours avec la Comtesse , qui étoit trop sage à son gré , il s'est vengé d'elle par cette imposture. Il est vrai , dit le Marquis de Mirestain , que si l'on devoit croire toutes les sottises qui se disent des femmes , il n'y en auroit guere d'honnêtes ; car on n'épargne pas la plus vertueuse. Cependant il y a bien plus de galanterie en France , que de débauche ; & tel homme se vante d'avoir eu toutes les faveurs d'une Dame , qui n'a peut-être jamais eu l'assurance de la regarder , ou ne l'a même

jamais vue. Vraiment, Monsieur le Marquis, lui repartit Madame de Mulionne, nous vous sommes bien obligées de prendre ainsi notre parti ; & après tout, vous avez raison ; car moi qui suis femme, je vous avoue de bonne foi que nous sommes un peu coquettes : nous aimons qu'on nous serve, qu'on languisse, qu'on se plaigne, & qu'on fasse enfin toutes les façons qu'il faut faire pour parvenir chez nous à la bonne fortune : nous souffrons nous-mêmes quelquefois, nous languissons, nous soupignons ; mais ce n'est que vanité, & en conscience le solide n'en est pas. Voilà qui va bien pour les femmes, dit Montal ; mais pour les filles ? Je n'en dis rien, ajauta Madame de Mulionne, que chacun réponde de ses pareils. Nous en répondrons assurément, dirent les filles presque toutes à la fois ; mais ce n'est pas d'elles que l'on parle le plus. Ah ! que dites-vous-là ? s'écria le Chevalier. Il n'y en a pas une qui n'ait son intrigue, si l'on en veut croire la chronique scandaleuse. L'une saute les murs du cloître où elle est en pension, pour aller passer la nuit avec son galant, qui l'attend tous les soirs à certaine heure monté sur un grand cheval. Il met les deux pieds sur la selle pour la descendre du mur, & l'y remonte avant qu'il soit jour. Deux autres obtiennent congé de l'Abbesse pour solliciter un procès : on leur donne une vieille Demoiselle pour les accompagner : elles demandent à cette vieille

filles si le fils de leur President lui est connu : croyant qu'elle ne le connoît pas, elles lui font accroire qu'il leur doit donner à dîner chez une marchande, & que c'est pour leur rendre compte des sollicitations qu'il a faites pour elles : le dîné s'y prépare; le fils du President arrive: Bon jour, lui dit-on, Monsieur le Marquis de Chanleux; mais par malheur c'est le Marquis de Luzau, qu'elles érigeoient en fils de President; & la vieille le connoissoit mieux qu'elles.

Un grand Prince, continue le Chevalier, donne à souper & le bal à une autre, qui s'est aussi échapée d'un cloître. Elle ne lui donne temps que jusqu'à dix heures du soir, parce qu'elle attend un ami; mais ce Prince passe l'heure. Cet ami peste, & meurt de froid dans la court des Feuillans, attendant que le Prince soit dehors. La Demoiselle ne pouvant s'en défaire, & craignant que l'autre n'eût de la peine à entrer dans le logis si l'heure étoit passée, & qu'on fermât une certaine porte à la clef après la sortie du Roi du bal; lui envoie le juste-au-corps bleu de ce Prince même, qu'il avoit quitté pour mieux danser. Le juste-au-corps évanoui interrompt un peu la danse; il étoit de grand prix. La belle prend occasion de ne vouloir point recommencer le bal. Le Prince sort; on ferme après lui la porte que j'ai dit. L'autre vient un demi quart d'heure après avec le juste-au-corps, qui est un passe-port pour lui; on le prend

pour le Prince. Il avoit oublié de dire quelque chose à la Demoiselle ; elle étoit déjà couchée ; il lui parle dans son lit , & la femme de chambre de la Dame du logis ouvre les rideaux du pied mal à propos.

J'ai enfin une liste , continua le Chevalier , de mille bons tours qui n'ont été faits que par des filles , & la plus sucree y est couchée pour quelque chose ; après cela croyez qu'elles ne font point parler d'elles. On en parle sans doute , dit Lusigni , mais elles vous répondront comme les femmes , que le solide n'est pas de leurs intrigues. Il y a bien de la différence , reprit Montal ; & les femmes ont lieu de s'en soucier bien moins qu'elles. Il nous va dire des folies , interrompit Mademoiselle de Barbesieux , si nous ne quittons cette matiere. Ma foi , Mademoiselle , reprit-il , je n'en dis pas tant que vous ; & voyant la guerre que vous me faisiez l'autre jour , je croyois que vous étiez bien plus scrupuleuse que vous ne l'êtes : mais Dieu merci & graces aux histoires que vous avées contées ; à celle de Monsieur de Lusigni même ; j'ai reconnu que l'expression un peu gaye ne vous déplaît pas. A propos , dit Madame de Mulionne , est-ce que nous n'entendrons pas la fin de cette histoire de Monsieur de Lusigni ? Pardonnez-moi , répondit Mademoiselle de Barbesieux , & je m'en vais l'achever.

Monsieur de Lusigni & elle se gour-

merent donc. La Demoiselle outragée trouva par dépit le rival encore mieux fait. Ils se reconcilierent pourtant : mais elle se servit depuis de beaucoup de leçons de subtilité, que son amant lui avoit apprises outre celles de poésie, pour le tromper comme d'autres. Quand le petit homme le reconnut, sa furie devint bien plus grande qu'auparavant. Il ne garda plus de mesures avec elle. Il dit ce qu'il en sçavoit à tout le monde : il commença par son rival même à qui il fit voir de ses lettres : il fit l'affront à la belle de lui reprocher le commerce qu'ils avoient eu ensemble, devant une compagnie qui la croyoit une sainte : il querella ciel & terre : il obligea son rival de mettre l'épée à la main ; enfin il fit le petit demon. Ah ! Mademoiselle, interrompit Lufigni, quelles horribles impressions donnez-vous ici de moi ! Sans doute, Monsieur, lui dit Madame de Mulionne, vous êtes un dangereux galant, si vous avez été capable de vous vanger si cruellement d'une fille que vous aviez aimée. Non, non, Madame, reprit-il, il faut que je repare mon honneur en achevant moi-même mon histoire. Je ne suis pas si indiscret que cette Demoiselle le veut persuader. J'ai caché près de trois ans l'innocent commerce que j'avois avec Mademoiselle de Revenois ; & ce n'est pas ma faute, mais la sienne, si on en a sçu quelque chose.

Quand j'appris toutes ses infidelitez,

& qu'elle me jouoit ; le dépit & la jalousie s'emparerent veritablement de mon esprit, Je crus être en droit de la prier de ne plus voir mon rival ; j'accompagnai la priere que je lui en fis de quelque aigreur : elle me répondit qu'elle ne verroit ni l'un ni l'autre ; elle tint pourtant mal sa parole , car elle vit toujours son nouvel amant , & je fus le seul qu'elle ne voulut plus voir. Ce procedé me mit en colere. Un de mes amis à qui je fis pitié , se chargea de lui rendre un billet de ma part : elle le refusa avec raillerie , comme si c'eût été une grande nouveauté que je me fusse mêlé de lui écrire ; & j'en fus outré. Je tâchai pourtant de croire que mon messager , à qui elle ne vouloit point avouer notre commerce, avoit plutôt été la cause de ce refus , que le mépris qu'elle avoit pour moi. Mais mon rival me vint voir l'apresdîné , & me dit qu'il en sçavoit quelque chose ; il vouloit peut-être se divertir de mon désordre pour en rire par après avec elle. Je jugeai par là de leur intelligence. Cette dernière preuve de mon malheur acheva de m'ôter la raison. Le lendemain je me retrouvai avec lui à une promenade , il prit à tâche de me parler encore de ce billet refusé. De quoi aussi t'avises-tu , me dit-il , d'être amoureux de Mademoiselle de Reve-nois , & de lui envoyer des poulets ? tu sçais que c'est la plus indifferente fille du monde , & la plus railleuse ; il me railloit lui-même froidement en disant cela.

Je compte pourtant , lui répondis-je , qu'elle ne refusera pas toujours ce que je lui écris , deussai-je le luy faire présenter par quelqu'un qui ne lui déplait pas. Et qui voudrais-tu employer ? me repliqua-t-il. Vous-même , repartis-je , si vous voulez en prendre la peine. Moi ! s'écria-t-il , non : j'aurois trop peur que , comme les jaloux sont emportez , tu n'y eusse mis quelques grosses paroles , & qu'elles ne me fissent jetter par les fenêtres ; je voudrois voir du moins auparavant ce que porte le billet. Ah ! très-volontiers , lui dis-je. Là-dessus , je le tirai de ma poche , & je lui en fis la lecture. Mon homme rougissoit & pâlissoit à chaque mot ; & c'étoit pour moi un petit commencement de vengeance. Il semble à r'ouir , me dit-il , qu'elle ait eu un commerce bien particulier avec toi. Que voulez-vous ? répondis-je : on ne sçait ce qu'on écrit quand on est amoureux ; & un jaloux peut s'imaginer des choses qui n'ont jamais été. Nous nous séparâmes quelque temps après ; & ne doutant point qu'il n'allât trouver mon infidelle dans la rue du chapeau rouge , où elle devoit être toute l'aprèsdinée chez deux de ses cousines ; je le suivis d'un peu loin , & j'y entrai après lui. Il y avoit belle compagnie. Les bons amis se suivent , dit quelqu'un qui sçavoit à demi nos affaires ; d'où viennent-ils tous deux ensemble ? Il répondit que nous ne venions pas d'ensemble ; & pour commencer à entretenir les

Dames

Dames de quelque chose , il feignit d'avoir eu de petites aventures dans sa promenade. Pour le faire enrager , j'en feignis aussi. Je suis plus heureux que Monsieur , dis-je à la compagnie , j'ai trouvé sous mes pas un billet qui vaut dix aventures comme les siennes; il est assurément d'un amant jaloux , ajoutai-je , & les termes en sont à mon gré si plaisans , que vous aurez du plaisir à l'entendre lire. J'eus le contentement , à ces mots , de voir augmenter le trouble de mon rival , & de me vanger à longs traits de ma perfide , en la contraignant par cet artifice d'apprendre ce qui étoit dans mon billet. Elle n'eut toutefois pas la force de l'écouter tout entier. Une indisposition, véritable ou feinte , lui donna un prétexte pour sortir de la chambre avant qu'il fût achevé. Voilà ce que je fis , Mesdames ; mais ce n'est point là publier le commerce qu'on a eu avec une maitresse : car , excepté mon rival que j'en voulois bien instruire , aucun de la compagnie ne pouvoit deviner que cela s'adressoit à elle , si les choses en fussent demeurées-là. Pardonnez - moi , dit Mademoiselle de Barbesieux ; vous montrâtes à Madame la Marquise de Vierson les lettres que vous en aviez reçues. Il est vrai répondit-il ; mais si ce que je fis pour lors n'est point d'un honnête homme , il n'y en a point au monde ; tout autre que moi auroit fait la même chose. J'apprens qu'au lieu de me vouloir ménager , on fait cent

railleries de mon amour : je rends visite à cette Marquise , elle se moque de ma jalousie ; une perfide lui a fait accroire que bien loin d'avoir eu de l'estime pour moi , elle ne me connoît presque pas. J'entens de mes propres oreilles que l'on dit : *Helas ! le pauvre petit homme ? Quoi , Monsieur de Lusigni est amoureux de moi ! que je suis fâchée de ne l'avoir pas su plutôt !* J'entens encore pis , & j'ai deux cens lettres dans ma cassette qui ne sont pas seulement fort tendres , mais pleines d'emportemens & d'amoureuses friponneries ? Quel amant aurois-je été , bon Dieu ! si pour montrer que je n'étois pas digne de tant de mépris, je n'eusse fait voir ces lettres ? Mais je ne les montrai pas pour en triompher. Je voulus seulement que la Marquise ne crût pas que je fusse fou sans avoir raison de l'être. Je retournai chez moi ; je pris tous ces témoins irréprochable de l'imprudence de ma cruelle , & les apportai à cette Dame : tenez , lui dis-je , en les lui donnant à lire , voilà comme on ne me connoît pas ; si l'infidelle traite si bien ceux qu'elle n'estime point , comment en use-t-elle avec ceux qu'elle aime ?

Lusigni s'échauffoit au souvenir de ses amours , & il sembloit qu'il fût encore aux prises. Ah ! mon bon petit Monsieur ! lui dit Mademoiselle de Barbezieux, vous n'êtes pas bien guéri du passé ; & à l'heure qu'il est , vous êtes encore en colère contre cette détestable maitresse.

Non , répondit-il , je vous assure qu'elle m'est indifferente ; ou du moins , si j'y songe quelquefois , c'est pour la haïr de tout mon cœur. Je m'en doute bien , reprit en riant Mademoiselle de Barbesieux ; il est beaucoup de ces gens-là. Ils aiment mieux songer sans cesse à leurs infidelles pour les haïr , que de n'avoir pas le plaisir de penser à elle. A vous dire la verité , repliqua-t-il , on a peine à revenir d'une forte passion , & je ne voudrois pas jurer que je puisse revoir cette Demoiselle sans être puissamment ému ; elle est à Paris depuis deux mois. Je parlois ces jours passez de mes affaires à un President à Mortier ; il me faisoit l'honneur d'avoir assez d'application à ce que je disois : Elle vint à passer dans la galerie du Palais où nous étions ; la parole me mourut dans la bouche au plus important endroit de mon discours. Le President qui me vit rougir & blêmir , me demanda où étoit mon esprit : je fus contraint , pour sauver mon honneur , d'avouer franchement qu'il étoit allé avec cette belle jusqu'à la boutique d'un marchand. Mais , interrompit Madame de Mulionne , peut-on avoir tant d'amour pour une maitresse sourde , bégue , & rousse ? Madame lui répondit-il , il ne faut pas s'en rapporter au portrait que vous en a fait Mademoiselle de Barbesieux ; maintenant que j'ai l'honneur de la connoître , je puis vous dire , avec sa permission , qu'elle a sujet de vouloir

beaucoup de mal à la pauvre Mademoiselle de Revenois ; cette sourde , bégue , & rousse , a pensé lui enlever un adorateur. Ho, ho ! dit-on à Mademoiselle de Barbesieux , vous ne nous aviez point parlé de cela ? Pardonnez-moi , répondit-elle ; ne vous ai-je pas dit qu'il n'y avoit pas de pieces qu'une bigotte n'eût entrepris de me faire ? mais la Demoiselle de Revenois se seroit bien plutôt servie de mon adorateur qu'elle ne me l'eût enlevé ; & je pardonne à Monsieur de Lusigni qui est encore amoureux, la comparaison qu'il fait de moi avec elle. Ah ! reprit-il , c'est sans comparaison si celle-là vous offense. Continuez votre histoire , lui repliqua-t-elle , & vous apprendrez ensuite par la mienne, que les sujets que j'ai de me plaindre de votre belle ne sont pas ce que vous pensez.

La Marquise de Vierson, continua-t-il, lut toutes les lettres avec étonnement, & s'écria que Mademoiselle de Revenois avoit grand tort de pousser ma patience si loin, sachant que j'avois de telles armes contre elle. O que les filles sont aujourd'hui bien trompeuses ! ajouta-t-elle : A qui se fiera-t-on , si celle-là a été capable de ce que je vois ? Comme elle étoit de ses amies , elle me pria pourtant de ne point divulger ces écrits. Il faut , me dit-elle , que vous considériez ceux à qui elle appartient , si vous ne la jugez pas digne d'être considérée elle-même ; & songer que c'est une fille de qualité à qui

Vous feriez untort irréparable si cela étoit
 sçu. Madarne, lui répondis-je, pour mon-
 trer à cette ingrante que je ne meritai ja-
 mais le traitement que j'en reçois ; je
 vous prie de lui rendre vous-même tou-
 tes ces lettres , la premiere fois que vous
 la verrez : je ne lui demande autre chose
 en reconnoissance , que de me laisser en
 paix & de ne me pas contraindre à la per-
 dre en me perdant moi-même , si elle n'a
 soin de ne me point mettre au desespoir.
 La Marquise lui remit ce paquet de let-
 tres entre les mains , & n'oublia rien de
 ce qu'il y avoit à lui dire pour son salut :
 mais au lieu que ma perfide devoit avoir
 quelque regret d'avoir mal - traité un
 homme qui , ce me semble , en usoit assez
 genereusement ; elle perdit toute retenue
 quand elle me vit desarmé de ces billets
 par où je pouvois lui nuire. Du mépris
 de mon amour , elle passa à celui de ma
 personne. Elle incita mon rival à la van-
 ger des plus grandes marques que je lui
 eusse jamais données de mon amour , qui
 étoient mes plaintes modestes. Au refus
 de ce Marquis ; car malgré ce desordre
 il m'a toujours honoré de quelque esti-
 me ; elle employa des gens de moindre
 qualité. Je fus attaqué un soir , & séparé.
 On revint sur moi en traître : je me re-
 tournai heureusement ; je me vengai de
 mon ennemi , & le blessai. Je sortis de
 Bordeaux en même temps , & m'en re-
 vins à Paris être amoureux de deux grands
 yeux noirs avec qui je logeois. Cette se-

conde passion me défit de la première ; mais je n'en fus gueres plus en repos. La place étoit prise , & je ne servois que de pis aller. On avoit outre cela plus de sagesse que je n'en demandois , & la sagesse me tue. Je pensai m'empoisonner & me battre encore pour cette maitresse : je ne trouvai point d'autre secret de l'oublier , qu'en m'embarassant d'une troisième amou ; qui encore qu'elle soit plus douce , sera néanmoins plus fâcheuse que les autres. Dieu me fasse misericorde , Mesdames , je vous ai dit tous les crimes de ma vie.

Après qu'il eut achevé , Madame de Mulionne prit la parole & lui dit : Vous n'êtes pas fort coupable , Monsieur , si les choses vont de cette maniere ; & la Demoiselle de Revenois meritoit bien sa disgrâce. Qui entendit jamais parler d'une imprudence pareille à la sienne ; de sçavoir qu'on avoit tant de quoi se vanger , & de ne pas ménager les gens plus que cela ? Quand une fille n'auroit point de commerce avec un homme , elle ne doit jamais témoigner le mépris qu'elle fait de lui , & cela ne peut manquer de tourner à sa confusion. Il ne faut du moins jamais mépriser les petits hommes , dit en riant le Marquis de Mirestain ; car ils regorgent de courage. O que si j'avois été à la place de Monsieur de Lusigni , s'écria Mademoiselle de Barbesieux , je me ferois bien vangée de la bigotte autrement qu'il n'a fait ! Mais, Mesdames, répondit

Lusigni, je crois ne vous avoir rien dit qui puisse m'accuser de m'être vengé ; il me semble au contraire que j'ai eu assez de patience, & même bien plus que Mademoiselle de Barbesieux, quoi qu'elle en eût reçu beaucoup moins d'outrage. Vous ne sçavez pas les pieces qu'elle m'a faites, lui repartit cette Demoiselle. Est-ce vous faire un si grand tort, lui dît froidement le Chevalier, que de vous emprunter un amant ? Elle vous l'a rendu ; & nous ne pouvons nous plaindre, lorsqu'on nous rend ce qu'on nous emprunte. Vous allez juger tout à l'heure, reprit-elle, si la haine que je lui porte est juste ou injuste. A ces mots elle alloit commencer une autre histoire : mais on sçut que le Marquis de Riberville étoit de retour ; & la curiosité qu'elle eut, comme les autres, d'aller apprendre quelles nouvelles il avoit eues de Clélie, la lui fit remettre à une autre fois.

Le Marquis avoit été chez la tante de cette belle enlevée, & n'avoit rencontré que le fils de cette Dame, fort chagrin de la perte de sa cousine. Il l'avoit trouvé au lit pour quelque legere indisposition ; & tout ce qu'il en avoit pu tirer, étoit que l'on soupçonnoit à peu près les auteurs de l'enlèvement, & que Madame sa mere étoit toujours à Fontaine-bleau, pour s'en mieux éclaircir. Mais en revenant à Vaux, il en avoit bien découvert davantage. Il avoit vu la malheureuse Clélie dans le même carosse drappé qui

apparemment avoit servi à l'enlever. Il avoit vu le Gentilhomme blond dont on lui avoit parlé, qui lui baisoit la main à tous momens comme malgré elle; cette belle étoit dans le fond du carrosse, & lui à la portiere. Deux Dames qu'il ne connoissoit point, ou qu'il ne put reconnoître, étoient sur le devant de ce carrosse ouvert de tous les côtez. Il avoit tâché de passer une petite riviere qui étoit entre lui & ce carrosse, afin de le pouvoir joindre plus vite; mais il lui avoit été impossible; il avoit falu prendre un trop grand tour pour trouver le gué. Cependant le carrosse s'étoit fort éloigné, & rouloit avec une extrême vitesse. Tout ce qu'avoit pu faire le Marquis, avoit été de ne le point perdre de vue, & de piquer toujours après; encore toute sa diligence avoit-elle été inutile: & croyant enfin l'avoir atteint, il l'avoit trouvé au milieu de la Seine, dans un bac qui le passoit à l'autre côté de la riviere. Le Batte-lier n'avoit pas voulu revenir pour passer aussi le Marquis; & il avoit eu ce cruel déplaisir, d'avoir perdu une si belle occasion de rendre un service considerable à sa pauvre malade. Il raconta cette infortune à la compagnie qui étoit venue au devant de lui jusques au milieu du grand parterre; & on raisonna longtemps sur la nouveauté de ces incidens, qu'on trouva tout à fait dignes d'une personne qui s'imaginoit être Clélie. Cependant le Marquis en écrivit au parent

de cette belle fille , & commanda à son valet de chambre de porter sa lettre en diligence, afin qu'on en donnât avis à la tante , & qu'elle fît interroger le maître du bac qu'il soupçonnoit avoir été gagné par le ravisseur. La nuit vint tout d'un coup peu de temps après. On convia le Marquis de Mirestain & Lusigni à souper , & à demeurer cette nuit-là dans le château pour être de la partie de divertissement qu'on pourroit faire le lendemain. Le Marquis de Mirestain , qui avoit affaire au petit coucher du Roi , fut obligé de s'en retourner à Fontainebleau. Il promit seulement de revenir le jour suivant & leur laissa le petit Lusigni pour gage de sa parole. Après cela on fit encore un tour de promenade en attendant que le souper fût servi , puis on soupa. On but à la santé de Clélie , & on ne donna point le temps au Marquis de Riberville de s'affliger de l'absence de cette belle. On recommença la conversation après souper , & on la fit rouler sur quelques médisances ; puis on s'alla coucher , au grand contentement de la belle Hollandoise , qui avoit beaucoup d'impatience de tenir son amie Kermas en particulier.

HISTOIRE FRANÇOISE.

LIVRE SIXIÈME.

QUand la Hollandoise & la belle Bretonne furent au lit ; Hé bien , dît la première à sa compagne , te résoudras-tu à m'éclaircir sur ce que le Marquis de Kimperbel nous a raconté ? Nous sommes seules , & tu peux me découvrir ce grand mystère en toute assurance. Est-ce de toi qu'il a voulu parler ? Est-ce de l'une de tes sœurs , ou de quelqu'autre personne de même nom ? C'est de moi-même , répondit Mademoiselle de Kermas ; il me croit enterrée il y a plus de quatre ans. Mais , repliqua Velzers , il'dit que tu es morte en accouchant : Est-ce que tu aurois fait un enfant , toi ? Pourquoi non ? reprit la Bretonne , cela ne doit pas te surprendre , après avoir entendu dire que j'étois mariée. On nomme les aventures des autres des histoires romanesques , reprit la Hollandoise , mais celle-ci en est une , si jamais il en fut. Quoi ! tu-as été mariée , grosse , morte , enterrée , & te voila encore qui passes pour une jolie pucelle ! Les filles à qui certains malheurs arrivent , ne se doivent point desespérer , puisqu'il y paroît si peu. Acheve promptement de me dire par quel miracle tout cela est arrivé , ajouta-t-elle. A ces mots.

Mademoiselle de Kermas satisfit de cette sorte à la curiosité de son amie.

*Suite de l'Histoire de Mademoiselle de Kermas
& du Marquis de Kimperbel.*

M. de Kimperbel nous a conté son histoire en si peu de mots, & a passé sous silence tant de belles circonstances, dit Mademoiselle de Kermas, que j'aurois bon besoin de la recommencer, pour t'en donner le plaisir tout entier. Les galanteries qu'il fit pour me plaire avant notre mariage; les artifices dont il se servit pour entrer dans le château où j'étois prisonnière, après que son pere m'eut fait enlever; ses déguisemens, & plusieurs autres ruses qu'il pratiqua pour tromper les sentinelles & se faire connoître à moi quand je paroissais à la fenêtre de ma prison; tout cela, ma chere Velzers, est proprement ce qui pourroit s'appeller des aventures de roman, si pour mon malheur ce n'étoient pas autant de veritez. L'ambition de mes freres fut cause que je consentis au mariage secret dont tu as oui parler. J'y resistai long-temps, quoi que j'aimasse avec passion le Marquis de Kimperbel; & il sembloit que mon cœur m'en prédît les fâcheuses suites. J'écrivis encore cette malheureuse lettre, dont le funeste morceau, trouvé sur un de mes freres, fut interprété si mal & produisit des effets si terribles. Je n'oubliai rien enfin, pour détourner le cruel orage que je voyois prêt à fondre sur

nous ; mais ma destinée l'emporta sur mon peu de prudence. Le pere de M. de Kimperbel apprit le mariage de son fils par la bouche de nos ennemis , plutôt que par celles de personnes qui eussent pu pacifier les choses. Tu as sçu le reste. Lorsque je pensois aller chercher un azile à Rennes , & y trouver mes freres , à qui j'avois déjà envoyé ma procuration pour soutenir la validité de mon mariage , je fus enlevée , & enfermée dans un château : & pour colorer mon absence , on fit courir le bruit que je m'étois mise dans un cloître ; que j'abandonnois ma défense ; que je consentois à être démarinée , pour pouvoir me faire religieuse : on me força même , le poignard à la gorge , de l'écrire ainsi à mes deux freres ; de leur envoyer ce consentement signé de ma main ; de les prier de ne pas s'informer du lieu de ma retraite , & enfin de faire tout ce qu'il falloit pour donner la victoire au pere de mon mari. Ces pauvres malheureux penserent eux-mêmes être entierement perdus. Ce cruel les voyant obstinez à soutenir mon mariage malgré moi , remua une vieille affaire d'un duel qu'ils avoient fait il y avoit plus de quinze ans. S'ils n'eussent pris la fuite , ils auroient servi d'exemple public : le crédit de leur ennemi les fit condamner à avoir la tête tranchée. Pour le pauvre Marquis de Kimperbel , Dieu sçait quelle étoit sa douleur ; car il m'aimoit tendrement. Il dissimula néanmoins , comme il te l'a dit.

Il consentit à faire un petit voyage , & revint secretement dans le pays ; après avoir laissé plusieurs lettres à un de ses amis qui les envoyoit à Monsieur de Kimperbel le pere, datées des Villes qu'il devoit trouver sur sa route. Craignant d'être reconnu , il se déguisa ; & ne sachant comment me voir ni me parler , il ne trouva point d'autre expedient que de se louer à un pêcheur de Morlaix , qui alloit ordinairement à la pêche aux environs de ma prison. Peut-on porter l'amitié plus loin que cela ? On m'avoit logée dans une tour , où il y avoit une espee de balcon qui avançoit un peu sur la mer ; & je n'avois point d'autre divertissement que de m'y promener quelquefois avec une jeune payfane assez fine & assez jolie , qu'on m'avoit donnée plutôt pour m'épier que pour me servir. Le Marquis de Kimperbel avoit bien remarqué cet endroit, & c'étoit ce qui lui avoit inspiré le dessein de se louer au pêcheur : il esperoit que je pourrois jeter la vue sur lui , & le reconnoître parmi les autres lorsque je viendrois voir la pêche , qui étoit comme je t'ai dît mon unique plaisir. Il y vint pourtant plusieurs fois sans que je parusse à ce balcon ; j'étois accablée de mélancolie, & n'étois plus sensible à aucun plaisir , j'avois négligé plusieurs jours d'y aller prendre ma récréation ordinaire. Il falut qu'il imaginât quelque artifice pour m'y attirer ; & voici celui dont il se servit. Dans le temps

158 HISTOIRE FRANÇOISE
de notre bonheur , qui fut de *peu de du-*
rée , il avoit accoutumé de chanter cer-
tains vers à cause que l'air m'en plaisoit
fort : c'étoit un des airs du grand balet de
l'Hercule Amoureux : il t'en doit souvenir à
toi qui aimes la musique ; c'est celui où
il y a ,

*Dieux des Enfers ,
Helas ! voyez mes peines ,
Celle que je sers ,
Languit dans vos chaînes.
Ah ! forcez du trépas
Les loix cruelles ,
Et ne separez pas
Deux cœurs fidelles :
Ou rompez ses liens ,
Ou brisez les miens.*

Il se mit à chanter ce même air dans sa
barque , mais non pas avec la même dé-
licateffe qui se remarquoit d'ordinaire
dans le ton de sa voix ; au contraire , il le
rendoit le plus breton & le plus rustique
qu'il lui étoit possible, de peur de se ren-
dre suspect. Mais ce ne laissoit pas d'être
une assez grande nouveauté en ce pays-là,
d'entendre un pêcheur chanter des chan-
sons Françoises ; & il donna une grande
curiosité à la fille qui me servoit d'aller
au balcon. Cette servante prit tant de
plaisir à le voir aussi bien qu'à l'entendre
chanter ; car tu peux croire que malgré
son déguisement il ne pouvoit manquer
de rester toujours quelque chose d'agrea-
ble en la personne d'un homme comme

lui ; enfin elle en parut si charmée, qu'elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle m'eût fait aller moi-même sur le balcon pour entendre ce beau pêcheur. Je ne fis d'abord aucune reflexion à ce que j'avois devant mes yeux : mais lorsque je le vis nous saluer ; qu'à travers de toute la feindre l'amour m'eut dit, que c'étoit quelqu'un qui me devoit être bien cher ; qu'enfin j'eus rappelé le souvenir de l'air & des paroles de la chanson ; je me sentis tellement émue que j'en pensai perdre l'usage de tous les sens. Je considèrai plus attentivement ce malheureux , & reconnus que c'étoit mon pauvre Marquis ; & son pitoyable équipage fut pour moi un objet mille fois plus rendre que toute la pompe par laquelle il s'éforçoit auparavant de me plaire. Il s'aperçut bien aussi que je l'avois reconnu ; & nous nous fûmes parlé volontiers s'il eût osé m'aborder. La sentinelle ne l'eût peut-être point souffert , quoi qu'elle fût accoutumée à ces pêcheurs , qui ne venoient là qu'avec la permission du Gouverneur du château ; & de mon côté je ne voulois pas me fier à la fille qui me servoit. Néanmoins dans la pensée que le Marquis ne s'étoit pas déguisé de la sorte sans avoir quelque grand dessein , je fis mes efforts pour gagner cette fille & pour la mettre dans mes intérêts : j'y trouvai même des dispositions favorables. Mon amoureux pêcheur avoit pris à tâche de la cajoler en travaillant , pour faire accroire qu'il

n'en vouloit qu'à elle, qui comme j'ai dit étoit assez jolie : & elle avoit pris de l'amour pour lui. Je lui dis qu'il falloit faire en sorte qu'il devint son mari. Je lui promis un diamant de trois ou quatre cens écus que j'avois au doigt, s'il ne tenoit qu'à cela pour la rendre heureuse. Cette fille communiqua l'affaire au Lieutenant du château qui étoit son amant ; mais non pas un amant romanesque ; à mes yeux même, il se passoit tous les jours des choses entre elle & lui, qui me donnoient lieu de croire qu'on ne s'épargnoit pas lorsqu'on étoit plus loin de moi. Ce Lieutenant qui avoit ses raisons pour craindre qu'elle n'eût bien-tôt besoin d'un chapeau pour se couvrir, trouva l'occasion assez belle, & l'embrassa. Il fit apporter souvent du poisson au château par le pêcheur, & lui en fit aussi porter à ma chambre, pour lui donner le moyen de prendre de l'amour pour cette servante en la lui faisant voir de plus près. Le Marquis de Kimperbel joua si bien son rôle, & moi le mien, qu'ayant trouvé le temps de nous parler, il me dit le dessein qu'il avoit de me sauver. Il seroit inutile de te dire les mesures qu'il avoit prises pour cela, & qui ne lui servirent de rien comme tu l'as sçu. Il venoit enfin tous les jours au château ; & ce fut en ce temps-là que mes freres firent leur malheureuse entreprise ; que Monsieur de Kimperbel vint pour me faire mourir, aussi-bien qu'eux ; que je

retomb

tombai évanouie à cette nouvelle ; que j'accouchai ; & qu'on me crut morte.

J'entretenois mon pauvre Marquis en particulier , sous prétexte de lui parler pour la paysane , lorsque le Lieutenant du château me vint annoncer la mort de mes freres , & que le bruit couroit que j'étois complice de leur attentat. A cette nouvelle, comme si j'eusse été frappée d'un coup de tonnere , je tombai aussi-tôt entre les bras du pêcheur ; qui n'étant pas moins affligé que moi , ni moins troublé de cette funeste nouvelle , n'eut pas la force de me retenir ; il me laissa aller rudement sur le plancher. On me crut morte de cette chute ; & comme j'étois toute prête d'accoucher , j'accouchai d'un enfant qui ne vécut que quelques momens. Je te laisse à deviner ce que devint le Marquis de Kimperbel , à la vue d'un si grand désordre. On dit que le pauvre homme étoit désespéré. Il se fit bien-tôt connoître pour ce qu'il étoit , au grand étonnement de ceux qui furent les témoins de ses actions. On ne le pouvoit separer de mon corps qu'il embrassoit de la maniere du monde la plus tendre & la plus pitoyable, faisant des plaintes qui eussent été capables de toucher l'ame la plus barbare. Il détesta cent fois la cruauté de son pere , dont il n'évita la présence que parce que son désespoir le portoit à se vanger sur lui de ma perte : en fin il me donna à ce qu'on dit des marques d'amour si extraordinaires en ce fu-

nesté moment, que je ne suis pas surprise que la passion qu'il a eue pour moi dure encore. Son pere, qui apprit à son arrivée le déguisement & les artifices dont il s'étoit servi pour me voir, sentit un redoublement à sa colere, que la seule nouvelle de ma mort fut capable de moderer. Il se fit montrer mon corps pour voir si on ne le trompoit pas; cet accident lui paroissant d'autant plus incroyable qu'il l'avoit moins esperé, & qu'il lui épargnoit peut-être un grand crime. Il donna ordre ensuite qu'on m'enterrât promptement, sans avoir égard aux raisons d'un Medecin qui vouloit qu'on me gardât au moins quarante heures; parce qu'il est assez ordinaire aux femmes accouchées de tomber dans une espece de lethargie qui a toutes les apparences de la mort, mais dont elles ne meurent pas. On m'ensevelit avec mon enfant dans le même cercueil; & on me porta dans une cave de la chapelle du château, où l'on avoit enterré quelques Gouverneurs.

En verité, interrompit la Hollandoise, tu me dis là des choses bien étranges! mais comment le cercueil & la cave n'acheverent-ils pas de te tuer? Tu le vas sçavoir, répondit Kermas.

Après qu'on m'eut enterrée, M. de Kimperbel le pere s'en retourna, & commanda tout d'un temps qu'on lui amenât son fils: mais son désespoir l'avoit déjà fait partir pour entreprendre les voyages qu'il t'a dit qu'il a faits: ce cruel pere ne

put jamais adoucir le déplaisir qu'il lui avoit causé. Il fut deux ans sans le revoir ; & le pauvre Marquis ne retourna & ne se résolut à épouser Mademoiselle de Kimmarez , que par les raisons que tu sçais déjà. Pour moi , je fus enterrée jusqu'à minuit , qu'il prit fantaisie à la paysane qui me servoit , & au chapelain du château , de venir lever la pierre de la cave pour voir si le Medecin avoit dit vrai. Ils avoient conçu l'esperance d'une meilleure fortune , s'ils pouvoient me sauver & me rendre à un homme dont ils voyoient que j'étois si fortement aimée. Ils vinrent donc à minuit lever secretement cette pierre ; on n'avoit mis mon cercueil que sur les premiers degrez de l'entrée de cette cave ; ils me secoururent enfin si à propos , que m'ayant trouvé des signes de vie , ils me tirèrent de là , & me separèrent de mon enfant qui étoit véritablement mort ; & me porterent dans la maison de ce chapelain. Je n'y fus pas de mie heure que j'ouvris les yeux , & que je donnai esperance de me guerir. Le lendemain ce bon prêtre trouva l'invention de me faire emporter hors du château sans qu'on me vît , & de me conduire jusques à quelques cabannes de pêcheurs qui étoient sur le rivage de la mer. Là il prit de moi tous les soins imaginables , aussi-bien que cette pauvre paysane. Au bout de six semaines ils me remirent sur pied. L'un & l'autre me prêterent le peu d'argent qu'ils avoient , pour m'embar-

quer à Brest & passer à la Rochelle où l'on m'avoit dit qu'étoit le Marquis de Kimperbel. La paysane me voulut suivre, & nous montâmes toutes deux sur mer avec des esperances assez douces. Mais une tempête furieuse qui surprit notre vaisseau, & qui dura deux jours & deux nuits, nous jetta enfin sur des côtes inconnues. Je ne t'amuserai point du récit particulier de cette aventure, qui te paroîtroit incroyable. Notre navire se brisa contre les rochers d'une isle. Il se sauva peu de personnes avec nous, que les vagues avoient jettées sur le sable par un bon-heur extraordinaire. Nous fumes encore plus heureuses de trouver quelques Hollandois qui nous assisterent jusques à ce qu'il plût à la fortune d'envoyer là un autre vaisseau pour nous repasser en France; car les habitans de cette isle n'en avoient pas, & n'y avoient été jetez aussi bien que nous que par un naufrage. Juge un peu quelle fut ma douleur, lorsque j'appris qu'il y avoit plus de trente ans qu'il n'y étoit abordé de vaisseaux que le nôtre, quoi que ce ne fût que pour y perir; & que j'eus tout sujet de craindre qu'il ne m'y fallût passer le reste de ma vie avec ces misérables. Je n'y demeurai cependant que trois ans; après lesquels je trouvai occasion d'en sortir, & de m'en revenir en Bretagne: mais j'appris à mon retour, que le Marquis de Kimperbel avoit épousé une autre femme. J'en eus plus de déplaisir que

de toutes mes autres traverses : j'en fus même malade près de six mois au beau milieu de Rennes même, où l'on ne songeoit guère que je pusse être encore en vie. De là, je m'en vins à Paris après m'être fait reconnoître de Madame la Duchesse d'Alimberg, à la considération de qui tu m'as bien voulu loger avec toi, & qui est cause de notre amitié. Mon dessein étoit de m'enfermer dans un cloître pour le reste de mes jours, sans découvrir à personne qui j'étois, ni mes aventures; & j'eusse exécuté cette résolution à notre retour à Paris : mais la rencontre que j'ai faite ce soir, de celui dont j'avois évité la rencontre en Bretagne, m'a jetée dans le plus grand désordre du monde; & je ne sçais s'il ne me feroit pas plus avantageux qu'on m'eût laissée ensevelie.

Elle finit son recit à ces mots : & Mademoiselle Velzers s'étant apperçue qu'elle pleuroit; Dormons, lui dit-elle, au lieu de nous affliger, & demain je te dirai ma pensée sur ce que tu pourrois faire. Ah ! reprit Mademoiselle de Kermas, je n'ai qu'à me jeter dans un convent, comme je te l'ai dit, & n'ai rien autre chose à prétendre. Leur conversation se termina bien-tôt après, ou du moins je suis obligé de la leur faire finir en cet endroit; parce qu'il faut conclure, & que j'ai mes raisons pour cela.

Si l'on a de l'impatience de sçavoir ce que Clélie deviendra : à peine on fut éveillé le lendemain qu'on apprit que

son ravisseur étoit son cher Aronce, le jeune Marquis de Vingster. Il étoit venu ici d'Angleterre pour y faire quelque compliment de condoléance : la gouvernante de Clélie avoit sçu par un laquais de la tante même, qui étoit complice du tout, qu'il étoit à Fontaine-bleau ; qu'il l'avoit observée ; suivie, & s'étoit trouvé à propos vers le canal pour la retirer de l'eau. C'étoit pour aller chez la Comtesse de Pardelles, qu'ils avoient passé le bac tous ensemble ; tout cela néanmoins à l'insçu du cousin de cette fille, pour des raisons que j'expliquerai, pour peu que l'on me presse de donner un troisième tome. Il est arrivé depuis bien d'autres aventures à Clélie. Outre que l'eau qu'elle avoit bue dans le Tibre avoit un peu rafraîchi la bile qui nourrissoit sa mélancolie ; la joye de revoir son cher Aronce acheva de la guérir, & ils s'épousèrent. Mesdemoiselles de Kermas, de Barbesieux, & Velzers, furent aussi assez contentes par la suite des temps ; & les cavaliers même eurent la consolation de voir enfin tourner à leur avantage le dénouement de leurs aventures.

F I N.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier
La Fausse Clélie, & j'ai crû que l'Impression en
pouvoit être permise. Fait à Paris ce 15 Avril 1712.

D A N C H E T.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU,
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE:
A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenant
nos Cours de Parlement, Maîtres des Requestes or-
dinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de
Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils,
& autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT.
PIERRE VERTRE, Libraire à Paris, Nous ayant
fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permis-
sion pour l'Impression d'un Livre intitulé: *La Fausse
Clélie*. Nous avons permis & permettons par
ces Presentes audit Vvitre de faire imprimer ledit
Livre en telle forme, marge, caractere, & autant
de fois que bon lui semblera, & de le vendre,
faire vendre & debiter par tout notre Royaume pen-
dant le temps de *quatre années* consecutives, à com-
pter du jour de la date desdites Presentes: Faisons
deffenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres
personnes, de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans
aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces
Presentes seront enregistrées tout au long sur le Re-
gistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires
de Paris; que l'Impression dudit Livre sera faite
dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier
& en beaux caracteres, conformément aux Reglemens
de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en
vente, il en sera mis deux Exemplaires dans notre
Bibliothèque publique, un dans celle de notre Châ-
teau du Louvre, & un dans celle de notre très-cher
& feal Chevalier Chancelier de France le Sieur de
Boucharttrain, Commandeur de nos Ordres; à

peine de nullité de Presentes : Du contenu desquelles
vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expo-
sant, ou ses ayans cause, sans souffrir qu'il leur
soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons
qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au
commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit
ajoutée comme à l'original. Commandons au premier
notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution
d'icelle tous actes requis & nécessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant clameur de Haro,
Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : CAR
tel est notre plaisir. Donné à Paris le trentième
jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept
cent douze, & de notre Regne le soixante-neu-
vième. Par le Roy en son Conseil,

DE SAINT. HILAIRE.

*Registré sur le Registre n. 469. de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p.
446. n. 329. conformément aux Reglemens, &
notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust
1703. A Paris ce 14. May 1712.*

Signé, L. JOSSE, Syndic.

On trouve chez le même Libraire

Les Aventures d'Abdalla.

Le Theatre Italien 12. 6. vol fig.

Les Amours de Piché & Cupidon, par M. de la
Fontaine 8.

Le Gage touché, in 12.

La Fausse Clelie, in 12.

La Rhetorique, ou l'Art de parler, du Pere Lamy, 12.

Traité des Alimens, par M. Lemery, 12.

Les Oeuvres de Cyrano Bergerac, 3 vol. avec Figur.

L'Homme détrompé de Gracian, 12. 3. vol.

Traitez des Jeux. in 12.

Nouveau Choix de Poësie, 8. vol.

L'Héroïne Mousquetaire, in 12. avec fig.

Les Nouvelles de Cervantes, in 12. 2. vol.

Histoires Tragiques & Galantes, in 12. 2. vol. fig.

Le Voyage en l'Isle d'Amour in douze avec fig.

L'Heureux Esclave in douze fig.

Memoires de la Reine Marguerite de Valois, 8, vol.

54856181

20

5 F



